

La vie comme elle va

Smith, Alexander McCall

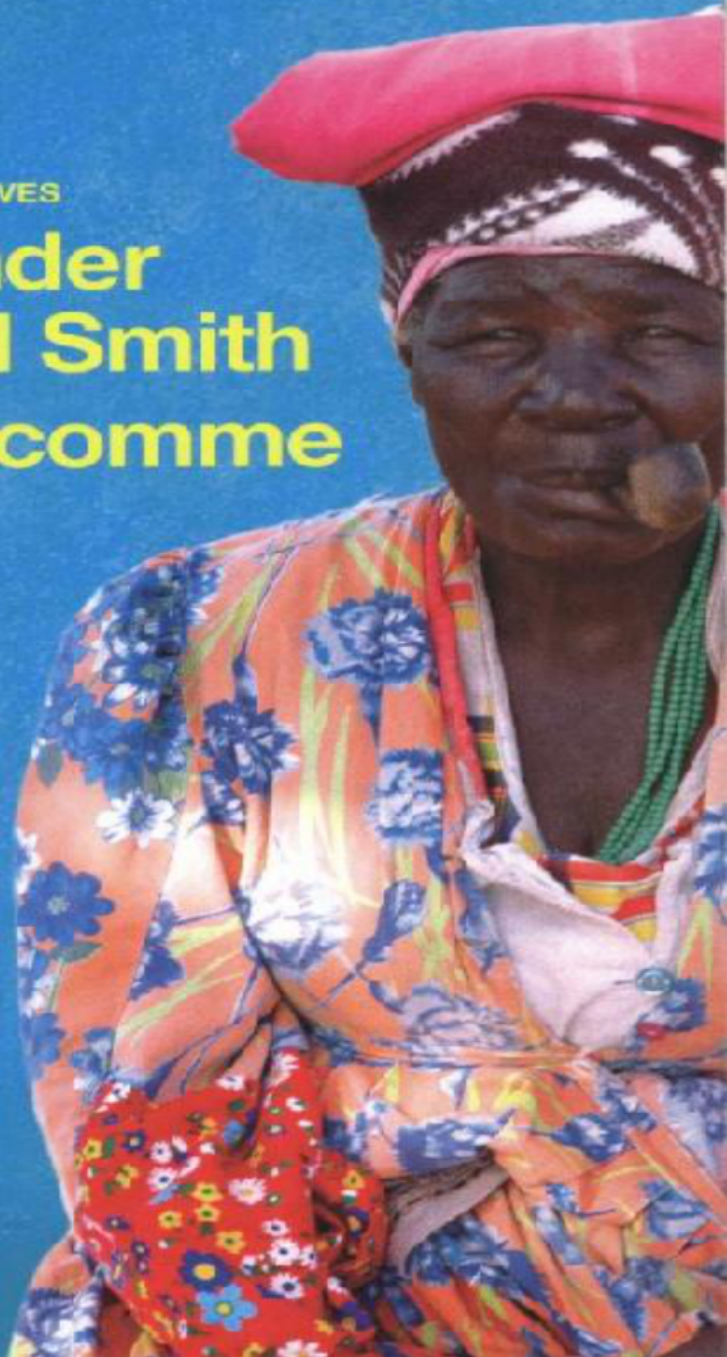
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

10
18

GRANDS DÉTECTIVES

**Alexander
McCall Smith**
**La vie comme
elle va**



ALEXANDER McCALL SMITH

LA VIE COMME ELLE VA

Traduit de l'anglais
par Élisabeth Kern

10|18

Inédit

« *Grands Détectives* »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
The Full Cupboard of Life

© Alexander McCall Smith, 2003.
© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2005,
pour la traduction française.
ISBN 2-264-03764-4

couverture : Photo © David Reed | Corbis

Dépôt légal : mai 2005

10|18
12, avenue d'Italie – Paris XIII^e
www.10-18.fr

*Pour Soula Ross
et Vicky Taylor*

CHAPITRE PREMIER

Vent de tristesse sur les voitures du Botswana

Mma Ramotswe était assise à son bureau de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, à Gaborone. De sa place, elle pouvait regarder par la fenêtre et voir, par-delà les acacias, par-delà l'étendue d'herbes et de broussailles, les montagnes baignées de leur brume de chaleur bleutée. C'était un pays très noble et très vaste, qui s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres vers les horizons bruns des confins de l'Afrique. L'été tirait à sa fin et l'on avait eu de bonnes pluies cette année. C'était important, certes, car pluies abondantes signifiaient champs fertiles, et champs fertiles signifiaient gros potirons bien mûrs, qu'appréciaient beaucoup les femmes de constitution traditionnelle comme Mma Ramotswe. La chair jaune d'un potiron ou d'une courge, cuite à l'eau, puis adoucie d'une grosse noix de beurre (quand le budget le permettait), constituait l'un des plus beaux présents dont Dieu eût gratifié le Botswana. Et cela était si délicieux aussi, accompagné d'une bonne tranche de bœuf botswanais dégoulinant de sauce !

Oh oui, Dieu avait donné beaucoup au Botswana, comme Mma Ramotswe l'avait appris durant ses années de catéchisme à Mochudi. « Dressez la liste des bienfaits célestes accordés au Botswana », avait un jour demandé le professeur. Et tout en mâchonnant le bout de son crayon à papier, accablée par la chaleur du soleil qui tapait sur le toit de tôle, une chaleur si insistante que le métal émettait des craquements de protestation contre chacun des boulons qui le renaient prisonnier, la petite Precious Ramotswe avait écrit : (1) *la terre* ; (2) *le peuple qui vit sur cette terre* ; (3) *les animaux, surtout les vaches bien grasses*. Elle s'était d'abord arrêtée là, mais, après réflexion, avait ajouté : (4) *la ligne de chemin de fer entre Lobatse et Francistown*. Une fois soumise à l'approbation du professeur, la liste était revenue avec de gros *Oui* inscrits en bleu devant chacun des bienfaits, et un commentaire : *Bravo, Precious ! Tu es pleine de bon sens. Tu as montré pourquoi le Botswana a de la chance*.

Et c'était vrai. Mma Ramotswe était pleine de bon sens et le Botswana avait beaucoup de chance. Lorsque le pays avait acquis son

indépendance bien des années auparavant, au cours d'une nuit angoissante où l'on n'avait pas allumé les feux d'artifice à temps et où les rafales de vent chargées de poussière avaient semblé de mauvais augure, on ne trouvait presque rien. En tout et pour tout, l'on disposait de trois écoles, quelques cliniques et une route goudronnée longue de treize misérables kilomètres. Rien d'autre. Vraiment rien d'autre ? En fait, il devait y avoir beaucoup plus que cela. Il y avait un pays si grand qu'il semblait sans limites, un ciel si vaste et si dégagé que l'esprit pouvait s'y élancer et s'y élever en flèche sans se sentir gêné du tout, et un peuple, un peuple paisible et patient qui avait survécu sur cette terre et qui l'aimait. Un peuple dont la ténacité avait été récompensée parce que sous le sol dormaient des diamants et que le bétail prospérait. Alors, brique par brique, ce peuple avait bâti un pays dont chacun pouvait se sentir fier. Voilà ce que possédait le Botswana, et voilà pourquoi il avait de la chance.

Mma Ramotswe avait fondé l'Agence N° 1 des Dames Détectives grâce à la vente du bétail légué par son père, Obed Ramotswe, un homme au cœur noble et respecté de tous. Et pour cette raison, elle avait voulu que la photographie de son Papa apparût en bonne place sur le mur de l'agence, à côté (mais légèrement plus bas tout de même) de celle du défunt président du Botswana, Sir Seretse Khama, grand chef du Bangwato, fondateur du Botswana et vrai gentleman. Le dernier de ces attributs était peut-être le plus important aux yeux de Mma Ramotswe. Un homme pouvait être un souverain héréditaire ou un président élu sans être un gentleman, et dans ce cas, ce manque transparaissait dans chacun de ses actes. En revanche, quand on était gouverné par un chef d'État doublé d'un gentleman, avec tout ce que cette appellation renfermait, on pouvait s'estimer vraiment heureux. Et le Botswana s'estimait vraiment heureux de ce point de vue-là, car ses trois présidents successifs avaient été des hommes de bien, des gentlemen qui avaient su rester simples dans leur comportement, comme tout gentleman qui se respecte. Un jour peut-être, une femme accèderait à ce poste ; de l'avis de Mma Ramotswe, ce serait encore mieux, à condition bien sûr que la dame en question possède ces qualités de simplicité et de prudence. Toutes les femmes ne les avaient pas, Mma Ramotswe le savait. Elles faisaient défaut à certaines de façon manifeste.

Tiens, prenez celle que l'on entendait régulièrement à la radio : une femme politique qui disait sans cesse aux gens ce qu'ils devaient faire. Elle avait une voix crispante, on eût cru un chacal, ainsi que l'habitude de flirter avec les hommes de manière éhontée, pour peu que ces hommes soient en mesure de faire avancer sa carrière. Dans le cas contraire, elle les ignorait. Mma Ramotswe avait vu comment cela se passait : elle avait vu cette femme ignorer l'évêque lors d'une

cérémonie publique et engager la conversation avec un haut ministre du gouvernement susceptible de glisser à la bonne personne un avis favorable la concernant. C'était clair comme de l'eau de roche : l'évêque Theophilus avait ouvert la bouche pour dire quelque chose sur la pluie et elle avait répondu : « Oui, Monseigneur, oui, la pluie, c'est très important. » Mais tout en parlant, elle fixait des yeux le ministre et lui souriait. Quelques minutes plus tard, elle s'éclipsait, laissant l'évêque en plan, pour se faufiler jusqu'à l'homme d'État et lui murmurer quelque chose à l'oreille. Mma Ramotswe, qui n'avait rien perdu de la scène, ne nourrissait pas le moindre doute quant à la teneur du message, car elle connaissait les femmes de cette espèce, qui étaient légion. Aussi faudrait-il faire très attention si l'on élisait une femme à la présidence. Celle-ci devrait appartenir à la catégorie valeureuse des femmes, celles qui savent ce que signifie travailler dur et porter la moitié du monde sur ses épaules.

Assise à son bureau, Mma Ramotswe laissait sa pensée vagabonder. Il n'y avait rien de spécial à faire, aucun problème resté en suspens, puisqu'elle venait de clore une enquête confiée par la direction d'un grand magasin, qui soupçonnait l'un de ses cadres de détourner des fonds. En examinant leurs livres, les comptables avaient découvert des incohérences, mais n'avaient pu déterminer comment et où l'argent avait disparu. Excédé de voir ces fuites se perpétuer, le directeur du magasin avait fait appel à Mma Ramotswe, qui avait dressé la liste de tous les cadres supérieurs et décidé d'examiner leur situation financière. Si des sommes d'argent disparaissaient, il était éminemment probable qu'il y avait, à l'autre extrémité de la chaîne, quelqu'un qui les dépensait. Et cette conclusion élémentaire (si évidente, franchement) l'avait menée droit au coupable. Ce dernier avait cependant pris soin de ne pas faire étalage de ces biens mal acquis. Pour tirer l'affaire au clair, Mma Ramotswe avait dû allécher chacun des suspects. L'un d'eux avait fini par succomber, séduit par la perspective d'une affaire exceptionnelle, pour laquelle il avait proposé un paiement immédiat en espèces, une somme qu'un salarié comme lui n'aurait jamais eu les moyens de verser.

C'était le genre d'enquête qu'elle n'affectionnait guère, dans la mesure où s'y mêlaient les récriminations et la honte ; dans la mesure du possible, Mma Ramotswe préférait pardonner. « Je suis une femme qui pardonne », disait-elle, et c'était vrai. Elle pardonnait même au point de ne pas garder rancune à Note Mokoti, son cruel ex-mari, qui l'avait tant fait souffrir durant leur brève union. Elle avait pardonné à Note, qu'elle ne voyait plus ; s'il revenait un jour vers elle, elle lui dirait qu'elle ne lui en voulait pas. Pourquoi, se demandait-elle, pourquoi garder une blessure ouverte quand le pardon peut la cicatriser ?

Le malheur qu'elle avait connu avec Note l'avait convaincue de ne jamais se remarier. Mais depuis, il y avait eu cette soirée extraordinaire où Mr. J.L.B. Matekoni lui avait demandé sa main, après tout un après-midi passé à retaper le moteur déprimé de la petite fourgonnette blanche. Elle avait accepté et elle avait eu raison, car Mr. J.L.B. Matekoni était non seulement le meilleur garagiste du Botswana, mais aussi l'un des hommes les plus doux et les plus serviables du pays. Mr. J.L.B. Matekoni était prêt à tout pour aider quiconque se trouvait dans le besoin et, dans un monde où la malhonnêteté faisait figure de valeur montante, il continuait à respecter la vieille morale botswanaise. Cet homme était bon, ce qui, quoi qu'on en dise, représentait le plus bel éloge que l'on pût faire d'une personne. Il était bon.

Au début, cela faisait drôle d'être fiancée, un statut situé quelque part entre le célibat et le mariage. Engagée vis-à-vis d'un autre, mais pas encore épouse de cet autre. Mma Ramotswe avait cru qu'ils se marieraient dans les six mois, mais ce temps avait passé, et davantage encore, et Mr. J.L.B. Matekoni n'avait plus évoqué la cérémonie. Bien sûr, il lui avait acheté une bague et il parlait librement – et fièrement – d'elle comme de sa fiancée, mais pas un mot n'avait été prononcé sur la date du mariage. Mma Ramotswe conservait donc sa maison de Zebra Drive, tandis que lui habitait toujours la sienne, dans le quartier du Village, près de l'ancien aéroport militaire du Botswana et de la clinique, et non loin du vieux cimetière. Certaines personnes n'aimaient pas vivre à proximité d'un cimetière, mais les gens modernes comme Mma Ramotswe trouvaient cette appréhension stupide. À vrai dire, les opinions sur ce point étaient nombreuses et variées. Les habitants de la région de Tlokweng, les Batlokwa, n'avaient-ils pas coutume d'enterrer leurs ancêtres dans une petite case ronde aux murs de boue séchée, un *rondavel*, édifée dans leur propre cour ? Cela signifiait que, lorsqu'un membre de la famille s'éteignait, il restait toujours avec vous, ce qui semblait une bonne pratique, estimait Mma Ramotswe. Quand une mère mourait, elle pouvait ainsi reposer sous la case de ses enfants, de sorte que son esprit continuait de veiller sur eux. Cela devait être rassurant pour les enfants, pensait Mma Ramotswe, de savoir leur mère au-dessous du sol piétiné par le bétail et couvert de bouse.

Les vieilles coutumes avaient du bon et cela attristait Mma Ramotswe de songer que beaucoup disparaissaient peu à peu. Le Botswana avait été un pays à part et il le restait, mais il l'était davantage du temps où chacun, ou presque, respectait les anciens usages. Le monde moderne était égoïste et peuplé d'individus indifférents et mal élevés. Le Botswana n'avait jamais été comme ça et Mma Ramotswe était déterminée à ce que son petit coin de pays,

composé de sa maison de Zebra Drive et des bureaux que partageaient l'Agence N° 1 des Dames Détectives et le Tlokweng Road Speedy Motors, restât toujours une partie du Botswana de jadis, où les gens se saluaient poliment et écoutaient ce que les autres avaient à dire, ne hurlaient pas et ne se satisfaisaient pas de ne penser rien qu'à eux. Dans cette petite parcelle de Botswana, cela n'arriverait jamais. Jamais.

Assise à son bureau, une tasse de thé rouge fumant posée devant elle, Mma Ramotswe se trouvait seule avec ses pensées ce matin-là. Il était neuf heures, c'est-à-dire que la matinée de travail était bien avancée (elle débutait à sept heures trente), mais Mma Makutsi, l'assistante, avait reçu la consigne de s'arrêter au bureau de poste sur son chemin et elle n'arriverait pas avant un bout de temps. Engagée à l'origine comme secrétaire, Mma Makutsi avait vite prouvé sa valeur, de sorte qu'elle avait été promue assistante-détective. Elle occupait en outre la fonction d'assistante de direction du Tlokweng Road Speedy Motors, rôle qu'elle avait assumé avec une efficacité remarquable pendant la maladie de Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Ramotswe avait de la chance de disposer d'une telle assistante. Gaborone comptait tant de secrétaires paresseuses qui se complaisaient dans la sécurité de leur poste, tapant à la machine de temps en temps et décrochant le téléphone à l'occasion. Ces paresseuses répondaient presque toutes aux communications sur le même ton, comme si le métier de secrétaire représentait une charge accablante et qu'elles ne pouvaient absolument rien faire pour leur interlocuteur. Mma Makutsi ne leur ressemblait pas du tout. Sa voix au téléphone était même un peu trop vigoureuse, de sorte qu'il arrivait que certains correspondants prennent peur. Mais il s'agissait là d'un défaut somme toute mineur chez une femme qui était la diplômée la plus brillante de l'Institut de secrétariat du Botswana, où elle avait obtenu la note de 97 sur 100 à l'examen final.

Assise à son bureau, Mma Ramotswe entendait les bruits qui provenaient du garage, de l'autre côté du bâtiment. Mr. J.L.B. Matekoni était au travail avec ses apprentis, deux jeunes gens obsédés par les filles et qui laissaient des traces de doigts graisseuses partout où ils passaient. Autour de chaque interrupteur, et ce en dépit de nombreux avertissements et exhortations, on remarquait une zone noirâtre correspondant aux endroits où les garçons avaient posé leurs mains sales. Et Mma Ramotswe avait même trouvé des empreintes graisseuses sur son combiné téléphonique et, plus irritant encore, sur la porte du placard à fournitures.

— Mr. J.L.B. Matekoni vous donne des serviettes et des chiffons pour que vous essuyiez cette crasse, avait-elle dit à l'aîné des apprentis. Il y en a toujours dans les toilettes. Quand vous terminez un

travail sur une voiture, lavez-vous les mains avant de toucher à quoi que ce soit. Est-ce vraiment si compliqué que cela ?

— Mais je le fais toujours ! avait protesté l'apprenti. Ce n'est pas juste de me parler comme ça, Mma. Je suis un mécanicien très propre.

— Alors c'est toi ? avait interrogé Mma Ramotswe en se tournant vers le plus jeune.

— Moi aussi, je suis très propre, Mma, avait affirmé ce dernier. Je me lave sans arrêt les mains. Sans arrêt.

— Dans ce cas, ce doit être moi. Ce doit être moi qui ai les mains sales. Moi ou Mma Makutsi. Peut-être que nous nous salissons en ouvrant le courrier.

L'aîné des apprentis avait paru réfléchir à cette hypothèse.

— Peut-être.

— Cela ne sert à rien d'essayer de leur faire comprendre des choses, avait soupiré Mr. J.L.B. Matekoni quand, un peu plus tard, elle lui avait rapporté la conversation. Leur cerveau n'est pas tout à fait complet. Parfois, je me demande s'il ne leur manque pas une pièce importante, peut-être quelque chose de la taille d'un carburateur...

À présent, Mma Ramotswe entendait des voix provenant du garage. C'était Mr. J.L.B. Matekoni qui parlait aux apprentis. Vint ensuite une réponse inarticulée, prononcée sans doute par l'un des deux jeunes, puis une autre voix, forte cette fois : c'était celle de Mr. J.L.B. Matekoni.

Mma Ramotswe tendit l'oreille. Ils avaient de nouveau fait une bêtise et il les réprimandait, ce qui était inhabituel. Mr. J.L.B. Matekoni était un homme doux qui détestait les conflits et s'exprimait toujours avec courtoisie. S'il jugeait nécessaire d'élever la voix, c'est qu'il avait dû se passer quelque chose de vraiment contrariant.

— Du gasoil dans un moteur à essence ! fulmina-t-il en pénétrant dans le bureau de l'agence, tandis qu'il s'essuyait les mains avec un chiffon. Tu peux croire une chose pareille, Mma Ramotswe ? Ce... cet idiot, le plus jeune, a mis du gasoil dans le réservoir d'une voiture qui n'est pas diesel. Maintenant, il va falloir vidanger et essayer de nettoyer tout ça.

— Je suis désolée, répondit Mma Ramotswe. Mais je ne suis pas surprise.

Elle s'interrompit un instant, puis ajouta :

— Que va-t-il leur arriver ? Que va-t-il leur arriver quand ils travailleront ailleurs, dans un garage où ils n'auront plus un gentil patron comme toi pour les surveiller ?

Mr. J.L.B. Matekoni haussa les épaules.

— Ils vont esquinter des voitures plus souvent qu'à leur tour, rétorqua-t-il. Voilà ce qui va leur arriver. Et alors, une grande tristesse

s'abattrait sur les voitures du Botswana.

Mma Ramotswe secoua la tête. Puis, prise d'une impulsion soudaine et sans réfléchir du tout à la raison qui la poussait à prononcer ces paroles, elle demanda :

— Et à nous, Mr. J.L.B. Matekoni ? Que va-t-il nous arriver, à nous ?

Les mots avaient franchi ses lèvres. Elle baissa les yeux vers ses mains posées sur le bureau et examina le solitaire de sa bague de fiançailles, qui lui renvoya son regard. Elle l'avait dit, et Mr. J.L.B. Matekoni avait entendu.

Il parut surpris.

— Pourquoi me demandes-tu cela, Mma ? Que veux-tu dire exactement par « Que va-t-il nous arriver » ?

Mma Ramotswe releva la tête en songeant que, maintenant qu'elle avait commencé, elle pouvait aussi bien continuer.

— Je me demandais ce qui allait se passer pour nous. Je me demandais si nous finirions par nous marier un jour, ou si nous allions continuer à être fiancés pour le reste de notre vie. C'est une question que je me posais, voilà tout.

Mr. J.L.B. Matekoni ne bougea pas.

— Mais nous nous sommes fiancés, répondit-il. Cela signifie que nous nous marierons. Tout le monde le sait.

Mma Ramotswe soupira.

— Oui, mais les gens commencent à dire : quand ces deux-là vont-ils enfin se marier ? Voilà ce qu'ils disent. Et peut-être devrais-je le dire moi aussi.

Pendant quelques instants, Mr. J.L.B. Matekoni demeura silencieux. Il continuait de s'essuyer les mains sur son chiffon, comme concentré sur une tâche délicate.

— Nous nous marierons l'année prochaine, déclara-t-il enfin. C'est la meilleure chose à faire. D'ici là, nous nous serons organisés et nous aurons économisé assez d'argent pour faire une grande fête. Les mariages coûtent cher, tu sais. Alors ce sera peut-être l'an prochain, ou l'année d'après, mais nous nous marierons certainement. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— Mais j'ai de l'argent à la Standard Chartered Bank, protesta Mma Ramotswe. Je pourrais le retirer, ou vendre quelques vaches. Il m'en reste de l'héritage de mon père. Elles se sont multipliées. Il y en a près de deux cents, à l'heure qu'il est.

— Il ne faut jamais vendre le bétail, objecta Mr. J.L.B. Matekoni. C'est bon de le garder. Mieux vaut attendre.

Il la fixa d'un regard où pointait l'ombre d'un reproche et Mma Ramotswe se détourna. Le sujet était trop gênant, trop sensible pour être abordé ouvertement, aussi ne poursuivit-elle pas la discussion.

L'idée du mariage semblait effrayer Mr. J.L.B. Matekoni et sans doute était-ce pour cela qu'il se montrait si lent à s'engager. Eh bien, soit ! Il existait des hommes comme ça. Des hommes très gentils et assez épris de leur promesse, mais qui restaient circonspects vis-à-vis de l'engagement. Si tel était le cas, elle serait réaliste et poursuivrait sa vie de fiancée. Ce n'était pas une si mauvaise situation, après tout ; on pouvait même trouver beaucoup de raisons de préférer les fiançailles au mariage. On parlait souvent d'époux difficiles, mais combien de fois avait-on entendu évoquer des *fiancés difficiles* ? La réponse à cette question, conclut Mma Ramotswe, était « jamais ».

Mr. J.L.B. Matekoni quitta la pièce et Mma Ramotswe saisit sa tasse de thé. Si elle devait rester simple fiancée, elle était bien décidée à en tirer le meilleur parti, et l'une des façons de le faire consisterait à profiter du temps libre dont elle disposait. Elle lirait un peu plus et passerait davantage de temps à flâner dans les boutiques. Elle pourrait aussi s'inscrire dans un club quelconque, si elle en trouvait un, ou peut-être même en créer un elle-même, qu'elle appellerait par exemple le Club des Femmes Joyeuses, ouvert aux dames qui traversaient une sorte de fossé dans leur existence – dans son cas à elle, le fossé de l'attente –, mais restaient déterminées à profiter de la vie. C'était une attitude que son père, le défunt Obed Ramotswe, aurait approuvée. Son père, cet homme très bon qui employait son temps à faire le bien et qui demeurait toujours dans ses pensées, de façon aussi constante et stimulante que s'il était enterré là, juste au-dessous d'elle.

CHAPITRE II

Comment diriger une ferme d'orphelins

Mma Silvia Potokwane, directrice de la ferme des orphelins, triait des chutes de moquette pour une vente de charité. Les morceaux étaient répandus à même le sol sous un gros seringa et, avec plusieurs assistantes maternelles, elle les disposait selon leur attrait. Les moquettes n'étaient pas d'occasion ; il s'agissait de chutes offertes par un magasin de revêtements de sol de Gaborone. Après chaque pose, quelle que fût l'habileté des ouvriers, il restait toujours des morceaux. Parfois, quand il s'agissait de la fin d'un rouleau ou quand la pièce avait une forme insolite, les chutes étaient assez grandes. Mais aucune d'entre elles n'était carrée ou rectangulaire, ce qui signifiait que leur utilité restait limitée.

— Personne ne peut avoir une pièce de cette forme-là chez lui, remarqua une assistante maternelle en attirant l'attention de Mma Potokwane sur un morceau triangulaire de moquette rouge tachetée. Je ne sais pas ce qu'on va pouvoir faire avec ça.

Mma Potokwane se pencha pour examiner la moquette. Il ne lui était pas facile de se pencher, car elle était de constitution vraiment très traditionnelle. Elle adorait manger, c'était sûr, mais elle était également très active et l'on aurait pu penser que toutes ses allées et venues d'un bout à l'autre de la ferme des orphelins, à fureter pour s'assurer que chacun travaillait, étaient de nature à lui faire perdre des kilos, mais il n'en était rien. Toutes les femmes de sa famille avaient la même morphologie, qui leur avait apporté chance et réussite. Il n'y avait aucun intérêt, estimait-elle, à être maigre et malheureux quand les avantages d'être bien en chair apparaissaient de façon aussi évidente. D'autant que les hommes aimaient les femmes ainsi faites. C'était un terrible fléau que le monde extérieur avait introduit en Afrique, en diffusant l'idée que les femmes minces, et même parfois aussi maigres que des *sebokoldi*, des mille-pattes, puissent être considérées comme désirables. Ce n'était pas cela que les hommes souhaitaient au fond d'eux-mêmes. Au fond d'eux-mêmes, les hommes voulaient des femmes dont la silhouette leur rappelait les bonnes choses qu'on trouvait sur la table.

— C'est une forme vraiment inhabituelle, c'est vrai, reconnu Mma Potokwane. Mais si l'on met deux triangles comme ça côte à côte, est-ce que l'on n'obtient pas un carré, ou quelque chose qui ressemble beaucoup à un carré ? Vous ne croyez pas que j'ai raison, Mma ?

L'espace d'un instant, l'assistante maternelle demeura interdite, mais lorsque la sagesse de la suggestion de Mma Potokwane commença à se faire jour dans son esprit, son visage s'éclaira d'un large sourire. Il y avait d'autres triangles de moquette et elle en trouva un, qu'elle posa contre le morceau rouge. Le résultat fut un carré proche de la perfection, même si les deux chutes étaient de couleurs différentes.

Mma Potokwane se déclara satisfaite du résultat. Une fois les chutes triées, on mettrait une annonce au Centre communautaire de Tlokweng afin d'inviter les gens à la vente. On n'aurait aucune peine à tout écouler, pensait-elle, et l'argent récolté irait dans le fonds constitué pour acheter les livres de prix des enfants. À la fin de chaque trimestre, ceux qui avaient bien travaillé recevaient un prix qui récompensait leurs efforts : un atlas, une bible en setswana ou tout autre ouvrage susceptible de se révéler utile en classe. Bien qu'elle-même ne fût pas une lectrice acharnée, Mma Potokwane croyait dur comme fer au pouvoir des livres. Plus le Botswana en possédait, estimait-elle, mieux c'était. L'avenir reposait sur les livres. Sur les livres, et sur les gens qui savaient s'en servir.

Il devait être merveilleux, pensait-elle, d'écrire un livre susceptible d'aider les autres. Dans son cas, elle n'aurait jamais le loisir de s'y consacrer et d'ailleurs, même si elle trouvait du temps, elle n'était pas certaine de posséder les compétences nécessaires pour le faire. Toutefois, si elle décidait de s'y atteler, le titre serait indubitablement : *Comment diriger une ferme d'orphelins*. Ce serait un livre utile pour celui ou celle qui prendrait sa relève lorsqu'elle partirait à la retraite, et même pour les autres femmes qui dirigeaient des fermes d'orphelins partout dans le monde. Mma Potokwane avait passé un certain temps à réfléchir au contenu d'un tel ouvrage. Une partie importante serait consacrée à la vie au jour le jour : l'organisation des repas, le partage des tâches, etc. Cependant, il y aurait aussi un chapitre sur la psychologie nécessaire pour diriger une telle ferme. Mma Potokwane en connaissait long dans ce domaine. Elle pouvait par exemple expliquer l'importance de ne pas séparer les frères et sœurs, dans la mesure du possible, ou la façon de traiter les problèmes de discipline. Ceux-ci étaient presque toujours liés au sentiment d'insécurité et n'avaient qu'un seul et unique remède : l'amour. Cela, au moins, elle le savait par expérience, et même si le message semblait simple, il restait, de son point de vue, profondément juste.

Un autre chapitre, décisif, évoquerait les moyens de lever des fonds. Chaque orphelinat avait besoin de récolter de l'argent et c'était une tâche qui restait toujours présente en arrière-plan. Même si l'on s'acquittait brillamment de tout le reste, le problème du financement subsistait en permanence comme un souci qui vous harcelait. Mma Potokwane se targuait de posséder une extrême compétence dans ce domaine. Dès qu'un achat se révélait nécessaire – une nouvelle batterie de cuisine pour l'une des maisonnettes, ou une paire de chaussures pour un enfant qui avait usé les siennes –, elle trouvait un donateur qu'elle parvenait à convaincre de venir apporter l'argent. Peu de personnes étaient capables de résister à Mma Potokwane et, un jour, le vice-président du Botswana lui-même, un homme généreux qui s'enorgueillissait de pratiquer une politique d'ouverture, avait déploré qu'il existât des pays où les citoyens n'avaient jamais la possibilité de rencontrer le deuxième personnage de l'État. Mma Potokwane l'avait pris au mot et lui avait fait promettre de lui procurer des matériaux de construction pour la ferme des orphelins. Il avait accepté sans trop réfléchir. Les matériaux de construction avaient fini par être achetés à une entreprise disposée à les vendre à bon prix, mais trouver celle-ci avait nécessité beaucoup de temps.

En tête de liste des supporters de Mma Potokwane venait Mr. J.L.B. Matekoni. Depuis de nombreuses années, elle s'en remettait à lui pour l'entretien de toutes les machines de la ferme des orphelins, y compris la pompe à eau – dont il avait finalement réussi à obtenir le remplacement – et le minibus à bord duquel on emmenait les orphelins en ville. C'était un véhicule vétuste, épuisé par des années de cahots sur la route poussiéreuse qui desservait la ferme, et sans la main experte de Mr. J.L.B. Matekoni, il aurait rendu l'âme depuis longtemps. Toutefois, Mr. J.L.B. Matekoni le comprenait bien, et le véhicule avait la chance d'être doté d'un moteur Bedford construit pour durer et durer, comme une vieille mule pleine de vigueur tirant inlassablement sa charrette. Sans doute la ferme des orphelins avait-elle les moyens de s'offrir un nouveau minibus, mais Mma Potokwane ne voyait pas l'intérêt de dépenser de l'argent pour quelque chose de neuf quand on avait quelque chose d'ancien qui fonctionnait encore.

Ce samedi-là, tandis qu'elle triait les moquettes pour la vente, Mma Potokwane consulta tout à coup sa montre et s'aperçut qu'il était presque l'heure : Mr. J.L.B. Matekoni allait arriver d'une minute à l'autre. Elle lui avait demandé de venir réparer une échelle cassée qui nécessitait une soudure. Une nouvelle échelle n'aurait pas coûté bien cher et aurait sans doute été plus sûre, mais pourquoi faire des frais, s'était demandé Mma Potokwane. Une échelle neuve étincellerait peut-être sous le soleil, mais elle n'aurait certainement pas la solidité de la vieille échelle métallique qui avait appartenu aux chemins de fer

et leur avait été offerte quelque dix ans auparavant.

Elle laissa les assistantes en pleine interrogation autour d'une chute de moquette ronde et gagna son bureau. Elle avait préparé un gâteau pour Mr. J.L.B. Matekoni, comme elle le faisait presque toujours, mais cette fois, elle s'était appliquée à le rendre particulièrement riche et sucré. Elle savait que Mr. J.L.B. Matekoni aimait les cakes aux fruits, et surtout aux raisins secs, et elle en avait versé deux ou trois poignées supplémentaires dans la pâte à son intention. Car si l'échelle cassée était le prétexte qui avait permis d'attirer le garagiste jusqu'à la ferme, Mma Potokwane avait une autre affaire en tête et elle ne connaissait rien de mieux qu'un bon gâteau pour faciliter les transactions.

Quand Mr. J.L.B. Matekoni arriva enfin, elle était prête, installée juste devant le ventilateur du bureau, éprouvant les bienfaits de l'air brassé par les pales alors qu'elle admirait, par la fenêtre, la végétation luxuriante du jardin. Bien qu'il fût un pays sec, le Botswana était toujours vert après la saison des pluies et l'on trouvait des coins d'ombre un peu partout. Ce n'était qu'au début de l'été, avant l'arrivée des précipitations, que tout était brun et desséché. À cette époque, les vaches maigrissaient parfois désespérément et cela fendait le cœur des propriétaires de bétail de voir leurs troupeaux mordiller sans conviction les rares brins d'herbe sèche qui subsistaient, la tête basse sous l'effet de la lassitude et de la faiblesse. Il en serait ainsi jusqu'à l'arrivée des nuages violets qui s'amoncelleraient à l'est, jusqu'au moment où le vent véhiculerait l'odeur de pluie – une pluie qui se déverserait en draps d'argent sur la terre.

Cela, bien sûr, si la pluie venait. Parfois, on connaissait des sécheresses et la saison s'écoulait avec de très rares précipitations. Le manque d'eau devenait alors une souffrance, éprouvée en permanence sous la forme d'une sensation de poussière au fond de la gorge. Le Botswana avait de la chance, bien sûr ; il pouvait importer des céréales. En revanche, il existait des pays qui n'en avaient pas les moyens, faute d'argent, et là, il n'y avait rien pour s'interposer entre les êtres et la famine. C'était le fardeau de l'Afrique que, dans l'ensemble, l'on supportait avec dignité, mais cela faisait peine à Mma Potokwane de savoir que ses frères africains enduraient une telle souffrance.

Cette année toutefois, les arbres étaient couverts de feuilles vertes et il fut facile à Mr. J.L.B. Matekoni de trouver une place à l'ombre devant les bureaux de la ferme des orphelins. Dès qu'il descendit de voiture, un petit garçon se précipita et lui prit la main. L'enfant leva vers lui son regard grave et Mr. J.L.B. Matekoni lui sourit. Puis, fouillant dans sa poche, il en retira une poignée de bonbons à la menthe enveloppés de papier brillant et les glissa dans la paume de l'enfant.

— Je t'ai vu, Mr. J.L.B. Matekoni ! lança Mma Potokwane au moment où il franchissait le seuil du bureau. Je t'ai vu donner des bonbons à ce petit. Il est malin. Il sait que tu es gentil.

— Je ne suis pas si gentil que ça ! protesta Mr. J.L.B. Matekoni. Je suis un garagiste ordinaire.

Mma Potokwane se mit à rire.

— Tu es loin d'être un garagiste ordinaire : tu es le meilleur garagiste du Botswana ! Tout le monde sait cela.

— Non, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Il n'y a que vous qui le pensiez.

Mma Potokwane secoua vigoureusement la tête.

— Alors pourquoi le Haut Commissaire britannique vient-il faire réparer sa voiture chez toi, hein ? Il y a au Botswana des dizaines de grands garages qui aimeraient s'occuper d'une voiture comme la sienne. Toujours est-il qu'il continue à aller chez toi. Toujours.

— Je ne sais pas pourquoi il vient chez moi, déclara Mr. J.L.B. Matekoni. Mais je pense que c'est un monsieur très bien et qu'il aime les petits garages.

Trop modeste pour accepter les louanges, il savait cependant qu'il jouissait d'une bonne réputation. Certes, si les gens venaient à bien connaître ses apprentis et à découvrir à quel point ils étaient inaptes, ils verraient le Tlokweng Road Speedy Motors d'un tout autre œil, mais heureusement, les deux garçons ne resteraient pas indéfiniment. En fait, ils devaient même achever leur stage d'ici à quelques mois et, ensuite, on n'entendrait plus parler d'eux. Comme le garage serait calme après leur départ ! Comme il serait agréable de ne plus avoir à réparer les dégâts commis sur les voitures qui leur étaient confiées ! Ce serait une nouvelle liberté, un allègement du fardeau qu'il portait chaque jour sur ses épaules. Il avait fait de son mieux pour les former correctement et ils avaient acquis certaines connaissances au fil du temps, mais ils restaient toujours trop pressés, un grave défaut chez un mécanicien. Avec les voitures comme avec les ânes, il fallait de la patience.

L'une des orphelines avait préparé le thé, qu'elle apportait à présent sur un plateau, accompagné du riche cake aux fruits. Lorsque Mr. J.L.B. Matekoni le vit arriver, il fronça les sourcils. Il connaissait bien Mma Potokwane et la présence d'un gros gâteau préparé spécialement pour l'occasion représentait un signal clair qu'elle avait une demande à formuler. Un cake de cette taille dégageant une odeur de raisins aussi puissante annonçait un problème technique majeur. Le minibus ? Il avait récemment remplacé les plaquettes de freins, mais il s'inquiétait pour les joints de culasse. À cet âge avancé, ceux-ci pouvaient se révéler défectueux, entraînant une surchauffe du bloc-moteur et...

— Je t'ai fait un gâteau, annonça Mma Potokwane d'un ton enjoué.

— Vous êtes très généreuse, Mma, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Vous savez que j'adore les raisins secs.

— Il m'en reste plein, assura Mma Potokwane avec un geste ample, comme pour désigner une réserve illimitée de raisins secs.

Elle saisit l'assiette et coupa une grosse part de gâteau à l'intention de son invité. Mr. J.L.B. Matekoni, qui suivait ses gestes, pensa : Une fois que j'aurai mangé ça, il faudra que je dise oui. Puis il poursuivit sa réflexion : De toute façon, je dis toujours oui, gâteau ou pas gâteau, alors quelle différence ?

— J'imagine que Mma Ramotswe te prépare souvent des gâteaux, maintenant, ajouta Mma Potokwane en faisant glisser une généreuse tranche de cake dans sa propre assiette. C'est une bonne cuisinière, il me semble.

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête.

— Elle a plutôt l'habitude de cuisiner le potiron et les choses comme ça, répondit-il. Mais elle sait aussi faire des gâteaux. Vous autres, les femmes, vous êtes très intelligentes.

— Oui, acquiesça Mma Potokwane en versant le thé. Nous sommes beaucoup plus intelligentes que vous, les hommes, mais, malheureusement, vous ne le savez pas.

Mr. J.L.B. Matekoni regarda ses chaussures. Elle devait avoir raison, pensa-t-il. Il était difficile, parfois, d'être un homme, surtout quand les femmes vous le rappelaient. Mais il existait aussi des hommes intelligents, des hommes qui pourraient donner du fil à retordre à Mma Potokwane. Le problème, c'était que lui-même n'appartenait pas à cette catégorie.

Mr. J.L.B. Matekoni leva les yeux vers la fenêtre. Il songea qu'il fallait peut-être dire quelque chose, mais rien ne lui vint à l'esprit. Dehors, une branche du flamboyant, sur lequel quelques fleurs rouges poussaient encore, remua presque imperceptiblement. De nouvelles cosses avaient fait leur apparition, tandis que celles de l'an passé s'accrochaient encore aux branches, ça et là, en longs lambeaux noircis. C'étaient de bons arbres, ces flamboyants, pensa-t-il, avec leur ombre généreuse et leurs fleurs rouges, et aussi leurs délicates frondes chargées de feuilles minuscules, semblables à des plumes, qui ondulaient doucement au vent... Il se figea. La fine branche verte, juste devant la fenêtre, semblait se dérouler et chercher à s'étendre, comme sous l'effet d'un processus de croissance accéléré.

Il se leva d'un bond, reposant son gâteau déjà bien entamé.

— Tu as vu quelque chose ? s'enquit Mma Potokwane. Les enfants font des bêtises ?

Mr. J.L.B. Matekoni s'approcha de la fenêtre et s'immobilisa.

— Il y a un serpent sur cette branche, Mma, juste là. Un serpent

vert.

Mma Potokwane tressaillit et vint le rejoindre. Elle plissa un court instant les yeux, fixant le feuillage, puis saisit le bras de Mr. J.L.B. Matekoni.

— Tu as raison, Rra ! Il y a un serpent ! Oh là là, regarde-moi ça !

— Oui, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Il est sacrément long. Regardez, sa queue arrive jusqu'en bas.

— Il faut que tu le tues, Rra, décréta Mma Potokwane. Je vais te chercher un bâton.

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête. On disait qu'il ne fallait pas tuer les serpents pour rien, il le savait, mais on ne pouvait les laisser s'installer si près des orphelins. Les choses étaient peut-être différentes dans la savane, où il y avait de la place pour eux et où ils possédaient leurs sentiers et leurs itinéraires, mais ici, ça n'était pas pareil. On était dans la cour de la ferme des orphelins et, à tout moment, le serpent pouvait tomber sur un enfant qui passerait sous l'arbre. Mma Potokwane avait raison. Il allait devoir tuer le reptile.

Armé du manche à balai que Mma Potokwane était allée chercher dans un placard, Mr. J.L.B. Matekoni, suivi à bonne distance par la directrice, s'avança jusqu'à l'angle du bâtiment. Le flamboyant lui parut plus haut vu d'en bas et il se demanda s'il pourrait atteindre la branche occupée par le reptile. S'il n'y parvenait pas, il ne pourrait rien faire. Il faudrait simplement avertir les orphelins de ne pas approcher de l'arbre pour le moment.

— Monte là-haut et frappe-le, chuchota Mma Potokwane. Regarde ! Il est là. Il ne bouge plus, maintenant.

— Mais je ne peux pas ! protesta Mr. J.L.B. Matekoni. Si je me retrouve trop près de lui, il va m'attaquer.

Il frissonna en prononçant ces paroles. Ces serpents verts, qui affectionnaient les arbres et que l'on appelait *boomslangs*, comptaient parmi les plus venimeux, et ils étaient, disait-on, encore plus dangereux que les mambas, parce qu'il n'existait au Botswana aucun sérum pour traiter leur morsure. Il fallait téléphoner en Afrique du Sud pour obtenir le produit nécessaire.

— Mais tu n'as pas le choix, il faut que tu montes, insista Mma Potokwane. Sinon, il va partir.

Mr. J.L.B. Matekoni la considéra un instant, comme pour obtenir confirmation de cet ordre, à la recherche d'un signe indiquant que la directrice n'avait pas vraiment voulu dire cela, mais il n'en trouva pas. Non, c'était impossible : il ne pouvait monter dans l'arbre et pénétrer le domaine du reptile. Il ne le pouvait pas, un point c'est tout.

— Je ne peux pas, dit-il. Je ne peux pas grimper là-haut. Je vais essayer de l'atteindre d'ici avec le bâton. Je vais taper sur la branche.

Visiblement sceptique, Mma Potokwane demeura en retrait, tandis

qu'il s'avavançait d'un pas hésitant. Elle mit une main en visière pour observer la scène : le manche à balai s'éleva et s'introduisit dans le feuillage. Mr. J.L.B. Matekoni retint son souffle. Il n'était pas poltron et se montrait même souvent, au contraire, plus courageux que la moyenne. Jamais il ne se déroba à son devoir et, là, il savait que c'était à lui de s'occuper du problème. Toutefois, pour lutter contre un reptile, il importait de garder un avantage sur lui, et tant que le serpent restait dans l'arbre, il se trouvait dans son élément.

Ce qui se produisit alors alimenta longtemps les conversations du personnel de la ferme des orphelins et du petit groupe d'enfants qui s'était abrité sous la véranda des bureaux, afin de suivre l'événement en toute sécurité. Peut-être Mr. J.L.B. Matekoni toucha-t-il le serpent avec le balai, mais peut-être pas. Il est possible que le reptile ait vu le manche approcher et décidé d'effectuer une manœuvre dilatoire, car, en dépit de leur puissant venin, ces animaux sont timides et fuient l'affrontement. Le reptile remua donc, et il remua vite, se glissant dans le feuillage en un mouvement ondulatoire très fluide. En quelques secondes, il glissait le long du tronc, auquel il adhéraient on ne sait comment, puis atteignait le sol et fusait comme une flèche sur la terre brûlée. Mma Potokwane laissa échapper une exclamation en le voyant foncer droit sur elle, mais il dévia soudain de sa trajectoire pour se diriger vers un gros buisson d'hibiscus qui poussait sur un carré d'herbe, derrière les bureaux. Mr. J.L.B. Matekoni poussa un cri, puis s'élança à sa poursuite, toujours armé du manche à balai dont il frappait le sol. Plus rapide, le reptile atteignit l'herbe, qui sembla faciliter sa fuite. Mr. J.L.B. Matekoni s'arrêta : il n'avait pas envie de tuer cette longue liane verte de vie qui ne s'attarderait certainement pas dans les parages et ne représentait plus un danger pour personne. Il se tourna vers Mma Potokwane, qui avait porté la main à sa bouche, puis proféré un bref youyou, comme il était de tradition et comme il convenait de le faire dans les moments de célébration.

— Quel courage ! s'écria-t-elle. Tu as chassé ce serpent !

— Pas vraiment, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Je pense qu'en fait c'est lui qui a décidé de s'en aller.

Mma Potokwane ne voulut rien entendre. Se tournant vers le groupe d'orphelins qui, tout excités, échangeaient leurs impressions, elle s'exclama :

— Vous avez vu cet oncle ? Vous avez vu comment il nous a sauvés de ce serpent ?

— Ouah ! cria l'un des enfants. Vous êtes très brave, mon oncle !

Mr. J.L.B. Matekoni détourna les yeux, embarrassé. Tendant le manche à balai à Mma Potokwane, il regagna le bureau, où le reste de son gâteau l'attendait. Il s'aperçut alors que ses mains tremblaient.

— Bon, déclara Mma Potokwane en plaçant une nouvelle part de cake, particulièrement épaisse, dans l'assiette de Mr. J.L.B. Matekoni. Maintenant, nous pouvons parler. Maintenant, je sais que tu es un homme courageux, ce dont je n'avais jamais douté de toute façon.

— Vous devez arrêter de me dire que je suis courageux, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Je ne suis pas plus courageux qu'un autre.

Mma Potokwane parut ne pas l'entendre.

— Un homme courageux, poursuivit-elle. Et justement, voilà une semaine que je cherche quelqu'un de courageux. J'ai enfin trouvé.

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils.

— Cela fait si longtemps que vous avez des serpents ? s'étonna-t-il. Et les hommes qui vivent ici ? Les maris des assistantes maternelles ? Où sont-ils ?

— Oh, il ne s'agit pas de serpents ! dit Mma Potokwane. Nous n'en avons pas vu d'autres que celui-ci. Non, il s'agit d'autre chose. J'ai en tête un projet qui nécessite du courage. Et, de toute évidence, tu es l'homme qu'il me faut. Nous avons besoin d'une personne courageuse qui soit également célèbre.

— Mais je ne suis pas célèbre, protesta en toute hâte Mr. J.L.B. Matekoni.

— Bien sûr que si ! Tout le monde connaît ton garage. Tout le monde t'a vu devant ta porte, en train de t'essuyer les mains sur ton chiffon. Tous ceux qui passent par là disent : « Tiens, c'est Mr. J.L.B. Matekoni devant son garage. C'est lui en personne. »

Mr. J.L.B. Matekoni baissa les yeux sur son assiette. Il éprouvait un mauvais pressentiment, mais terminerait néanmoins son gâteau pendant que Mma Potokwane révélerait ce qu'elle avait dans l'idée. Cette fois, il se montrerait fort, se promit-il. Il lui avait déjà tenu tête, il n'y avait pas si longtemps, sur la question de la pompe et de la nécessité impérative de la remplacer. À présent, il s'opposerait de nouveau. Il saisit son gâteau et le mordit à belles dents. À l'approche du danger, les raisins lui parurent encore meilleurs.

— Je veux que tu m'aides à recueillir des fonds, déclara Mma Potokwane. Nous avons ici un garçon qui chante merveilleusement bien. Il a seize ans à présent, c'est l'un de nos aînés, et Mr. Slater, du Maitisong Festival, voudrait l'envoyer au Cap pour le faire participer à un concours. Seulement, cela coûte de l'argent et ce petit n'en a pas, puisqu'il est orphelin. Il ne pourra y aller que si nous récoltons la somme nécessaire. Ce sera une grande chose pour le Botswana s'il y va, et une grande chose pour lui aussi.

Mr. J.L.B. Matekoni reposa le reste du gâteau. Il s'était fait du souci pour rien, pensa-t-il. La requête semblait des plus raisonnables. Il vendrait des billets de tombola au garage si elle le souhaitait et pourrait offrir une révision gratuite en guise de prix. Pourquoi cela

réclamait-il du courage ? Il ne comprenait pas.

Tout s'éclaira un instant plus tard, quand Mma Potokwane saisit sa tasse de thé, en but une gorgée et précisa son projet :

— Je voudrais que tu effectues un saut en parachute sponsorisé, Mr. J.L.B. Matekoni, déclara-t-elle.

CHAPITRE III

Mma Ramotswe va voir sa cousine de Mochudi et réfléchit

Mma Ramotswe ne vit pas son fiancé ce samedi-là. Elle était partie pour Mochudi dans sa petite fourgonnette blanche et avait prévu d'y rester jusqu'au dimanche, laissant les enfants à la garde de Mr. J.L.B. Matekoni. Il s'agissait de leurs enfants adoptifs, venus de la ferme des orphelins, que Mr. J.L.B. Matekoni avait un beau jour accepté de prendre chez lui sans demander son avis à Mma Ramotswe. Elle n'avait pu lui en tenir grief, même si beaucoup de femmes, à sa place, eussent estimé normal d'être consultées sur l'entrée brutale de deux enfants dans leur existence. Un tel geste était caractéristique de la générosité du garagiste. Après quelques jours, les enfants étaient venus s'installer chez elle, car elle disposait d'une maison bien plus accueillante que celle de Mr. J.L.B. Matekoni, où des pièces de moteurs jonchaient le sol des chambres et dont les placards étaient toujours vides (faire les courses ne figurait pas parmi les priorités de Mr. J.L.B. Matekoni). Ainsi le frère et la sœur habitaient-ils désormais dans la maison de Zebra Drive : la fillette dans son fauteuil roulant, car la maladie l'avait privée de l'usage de ses jambes, et le garçon, bien plus jeune, qui avait besoin de beaucoup d'attention après tout ce qu'il lui était arrivé.

Mma Ramotswe allait à Mochudi sans raison particulière. C'était dans ce village qu'elle avait grandi et l'on n'avait pas besoin de prétexte pour retourner sur les lieux de son enfance. C'était ce qu'il y avait de merveilleux à revenir là où l'on avait ses racines : personne ne vous demandait de justification. À Mochudi, tout le monde savait qui elle était : la fille d'Obed Ramotswe, partie à Gaborone pour faire un mauvais mariage avec un trompettiste rencontré dans un bus. Cela appartenait à la mémoire collective, à ce tissu de souvenirs qui constituaient la vie d'un village botswanais. Dans ce monde, nul n'était étranger : chacun, même un simple visiteur, se trouvait relié à la communauté d'une manière ou d'une autre. Car les visiteurs venaient bien pour quelque chose, non ? Ils étaient donc associés aux personnes qui les recevaient. Il y avait une place pour chacun.

Mma Ramotswe avait beaucoup réfléchi, ces derniers temps, à la façon dont on intégrait les étrangers. Le monde était vaste et l'on aurait pu croire qu'il y avait assez de place pour chacun. En réalité, il semblait qu'il n'en était rien. Il existait beaucoup de gens insatisfaits de leur sort, qui souhaitaient vivre ailleurs. Souvent, ils partaient pour des pays mieux nantis, comme le Botswana, dans l'espoir d'améliorer leur quotidien. C'était compréhensible et, pourtant, ils se heurtaient à des personnes qui ne voulaient pas les accueillir. Ici, c'est chez nous, disaient-elles. Vous n'êtes pas les bienvenus.

Il était si commode de penser ainsi ! On cherchait toujours à se protéger de l'inconnu. L'autre était différent : il parlait une langue différente, portait des vêtements différents. Nombreux étaient ceux qui refusaient la présence d'étrangers parmi eux, juste à cause de ces différences. Et pourtant, il s'agissait d'êtres humains, non ? D'individus qui pensaient de la même manière, avaient les mêmes espoirs que n'importe qui. Ils étaient nos frères et nos sœurs, quelle que fut la façon dont on abordait la question, et l'on ne pouvait fermer sa porte à un frère ou à une sœur.

Il y avait du monde à Mochudi ce jour-là. Un mariage devait se tenir à l'église hollandaise réformée dans l'après-midi et la famille de la mariée arrivait de Serowe et de Mahalapye. Quelque chose se déroulait également dans l'une des écoles – un événement sportif, semblait-il – et, en passant devant le terrain de sport (ou plutôt, rectifia-t-elle pour elle-même, chagrine, devant le large rectangle de poussière), elle vit un professeur affublé d'un vieux chapeau vert crier quelques mots à un groupe d'enfants en shorts de course. Devant elle, sur la route, deux ânes déambulaient sans but, chassant les mouches de leur queue mitée. C'était en somme un samedi classique à Mochudi.

Mma Ramotswe arriva chez sa cousine et prit place dans le *lelapa*, cette petite cour soigneusement entretenue qui entoure les maisons traditionnelles au Botswana. Pour elle, c'était toujours un plaisir de voir cette cousine, car ses visites lui donnaient l'occasion de se tenir au courant des dernières nouvelles locales, des informations qui ne figureraient jamais dans aucun journal, mais se révélaient aussi intéressantes – sinon plus, à certains points de vue – que les grands événements mondiaux rapportés par la presse. Installée sur un tabouret traditionnel, un siège tissé de fines lanières de cuir brut, elle écouta sa cousine lui raconter ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Et il s'était passé beaucoup de choses. Un chef mineur, connu pour sa propension à boire trop de bière, était tombé dans un puits. Il avait été sauvé parce qu'un jeune garçon avait affirmé avoir vu quelqu'un sauter dans ce puits.

— Ils ont failli ne pas le croire, expliqua la cousine. C'est un garçon qui ment sans arrêt. Mais heureusement, quelqu'un a décidé d'aller

vérifier tout de même.

— Quand il sera grand, ce garçon fera de la politique, affirma Mma Ramotswe. C'est le meilleur métier qu'il puisse choisir.

La cousine éclata de rire.

— Oui, les hommes politiques sont très doués pour le mensonge. Ils nous promettent de l'eau dans chaque maison, mais on attend toujours. Il paraît qu'il n'y a pas assez de canalisations. Ce sera peut-être pour l'an prochain...

Mma Ramotswe secoua la tête. L'eau posait bien des problèmes dans un pays sec et les hommes politiques ne facilitaient pas la vie des habitants en promettant de l'eau qu'ils ne pouvaient apporter.

— Si seulement les gens de l'opposition cessaient de se déchirer entre eux, poursuivit la cousine, ils gagneraient les élections et nous débarrasseraient du gouvernement actuel. Ce serait une bonne chose, tu ne crois pas ?

— Non, répondit Mma Ramotswe.

La cousine la dévisagea.

— Mais tout serait différent si nous avions un nouveau gouvernement, insista-t-elle.

— Vraiment ? demanda Mma Ramotswe.

Elle n'avait rien d'une femme cynique, mais doutait qu'un groupe d'individus qui ressemblait remarquablement à un autre groupe d'individus soit en mesure d'instaurer une façon de faire différente. Toutefois, comme elle n'avait aucune envie de se lancer dans un débat politique avec sa cousine, elle changea de sujet et demanda des nouvelles d'une femme du village qui avait tué la chèvre de sa voisine, parce qu'elle pensait que cette voisine avait des vues sur son mari. C'était là une saga sans fin qui procurait à tous un excellent divertissement.

— Elle s'est faufilée dehors au beau milieu de la nuit et elle a égorgé la chèvre, raconta la cousine. La chèvre a dû la prendre pour un *tokolosh*, ou quelque chose comme ça. C'est une femme très méchante.

— Il y en a beaucoup comme elle, affirma Mma Ramotswe. Les hommes croient que les femmes ne peuvent pas être méchantes, mais nous en sommes tout à fait capables, nous aussi.

— On peut même l'être plus que les hommes, renchérit la cousine. Les femmes sont bien plus méchantes, tu n'es pas d'accord ?

— Non, répondit Mma Ramotswe.

Elle estimait que le degré de méchanceté chez les hommes et chez les femmes était à peu près équivalent, même si cette méchanceté prenait des formes différentes selon le sexe de la personne.

La cousine lui lança un regard noir.

— Les femmes n'ont pas eu beaucoup l'occasion de manifester leur

méchanceté à grande échelle, c'est tout, bougonna-t-elle. Ce sont les hommes qui détiennent les meilleurs postes, ceux qui permettent d'être vraiment méchant. Si les femmes avaient le droit d'occuper des fonctions de général en chef ou de président, elles seraient très méchantes, exactement comme les hommes. Il suffirait qu'elles en aient l'occasion. Regarde comment les femmes générales se sont comportées dans l'Histoire !

Mma Ramotswe se pencha pour cueillir un brin d'herbe, qu'elle examina avec attention.

— Cite-m'en une, demanda-t-elle.

La cousine réfléchit, mais aucun nom ne lui vint à l'esprit, du moins, aucun nom de femme générale.

— Il y avait une femme indienne qui s'appelait Mrs. Gandhi.

— Et elle tuait des gens ? s'enquit Mma Ramotswe.

— Non, reconnut la cousine. C'est elle qu'on a tuée. Mais...

— Eh bien, tu vois ! coupa Mma Ramotswe. J'imagine que c'est un homme qui l'a tuée, non ?

La cousine ne répondit pas. Un petit garçon venait d'apparaître derrière le muret du *lelapa*, d'où il les observait. Il avait de grands yeux ronds et ses bras, qui émergeaient d'une chemise rouge très sale, étaient maigres. La cousine le désigna du doigt.

— Ce gamin-là, il ne sait pas parler, expliqua-t-elle. Sa langue ne marche pas comme il faut. Alors, il se contente de regarder jouer les autres gamins.

Mma Ramotswe sourit à l'enfant et l'appela doucement en setswana. Il ne dut pas l'entendre, car il tourna les talons et s'éloigna d'un pas lent sur ses jambes maigrettes. Mma Ramotswe demeura un long moment silencieuse, se demandant quelle devait être la vie d'un petit garçon comme celui-là, maigre et muet. J'ai de la chance, pensa-t-elle, avant de se tourner vers sa cousine.

— Nous avons de la chance, n'est-ce pas ? lança-t-elle à haute voix. Nous sommes ici, deux femmes de constitution traditionnelle, et là-bas, il y a ce pauvre petit garçon, avec ses jambes et ses bras tout maigres. Et nous, nous pouvons parler autant que nous voulons, tandis que lui ne peut même pas émettre un son.

La cousine hocha la tête.

— Nous avons de la chance d'être ce que nous sommes, approuva-t-elle. Nous avons beaucoup de chance d'être assises là, au soleil, avec tant de sujets de conversation.

Tant de sujets de conversation, et si peu de choses à faire. Ici, à Mochudi, loin de l'agitation de Gaborone, Mma Ramotswe se sentait replongée dans le rythme de la vie campagnarde, une vie bien plus lente et réfléchie que celle que l'on connaissait en ville. Certes, il restait encore du temps et de l'espace pour penser à Gaborone, mais

c'était beaucoup plus facile ici, où il suffisait de lever les yeux vers la colline pour voir les fines volutes des nuages, et rien d'autre, flotter lentement à travers le ciel, ou d'écouter les cloches du bétail et le chœur des cigales. Vivre au Botswana signifiait cela ; quand le reste du monde se débattait au cœur d'une activité trépidante, l'on pouvait encore demeurer assis devant une maison aux murs ocre, une tasse de thé rouge à la main, pour parler de toutes petites choses : de chefs tombés dans des puits, de chèvres et de jalousie.

CHAPITRE IV

Une femme qui connaît bien les cheveux

Ce lundi-là, Mma Ramotswe avait un rendez-vous. D'ordinaire, ses clients ne prenaient pas la peine de l'avertir avant de venir la voir, préférant passer à l'improviste et même, dans certains cas, sans décliner leur identité. Mma Ramotswe comprenait ces gens. Il n'était pas facile de consulter un détective, surtout pour un problème personnel, et beaucoup devaient s'armer d'un courage considérable avant de frapper à sa porte. Elle savait que les médecins se heurtaient au même comportement avec certains de leurs patients : ceux-ci commençaient par parler de tout et de rien, avant de mentionner, au dernier moment, le motif de leur visite. Elle avait lu quelque part – sans doute dans l'un de ces vieux magazines que Mma Makutsi aimait parcourir de la première à la dernière page – l'histoire d'un médecin consulté par un homme qui portait un sac en papier sur la tête. Quel malheur ! avait-elle pensé. Comme il devait être terrible d'éprouver un embarras tel que l'on en vienne à sortir avec un sac sur la tête ! Quel problème pouvait bien avoir cet homme ? Certes, il arrivait que l'on fût victime d'une maladie dont on avait honte de parler, mais cela méritait-il vraiment une réaction aussi excessive ?

Si Mma Ramotswe, pour sa part, n'avait jamais rencontré une gêne aussi aiguë chez ses clients, elle devait parfois leur tirer patiemment les vers du nez. C'était surtout le cas avec les épouses abandonnées, ou celles qui soupçonnaient leur mari de les tromper. Ces femmes pouvaient ressentir de la colère, associée à un sentiment légitime de trahison, ce qui était tout à fait compréhensible, mais certaines avaient honte qu'une telle chose leur soit arrivée, à elles. On eût dit que c'était leur faute si leur époux s'était épris d'une autre. Bien sûr, tel était parfois le cas : il existait des femmes qui, par leur attitude, poussaient leur mari à les quitter, mais la plupart du temps, l'homme se lassait simplement de la vie de couple et il voulait une femme plus jeune. Car les maîtresses étaient toujours plus jeunes, avait constaté Mma Ramotswe. Seules les dames très riches pouvaient s'attirer les grâces d'hommes moins âgés qu'elles.

Cette pensée la ramena à la réalité : la cliente qu'elle attendait ce

jour-là était indubitablement riche. Mma Holonga était connue à Gaborone pour avoir fondé une chaîne de salons de coiffure. Ceux-ci remportaient un grand succès, mais l'invention et la commercialisation de la Lotion de Coiffage Spécial Filles s'étaient révélées plus rentables encore. C'était l'un de ces produits que les femmes appliquaient sur leurs cheveux avant de se coiffer ; son action restait douteuse, mais le marché des préparations capillaires ne nécessitait pas de preuves scientifiques d'efficacité. Le succès, dans ce domaine, reposait sur un nombre suffisant de clientes qui croyaient dur comme fer que leur produit favori embellissait leur chevelure.

Mma Ramotswe n'avait jamais rencontré Mma Holonga. Elle l'avait vue plusieurs fois en photo dans *Mmegi* et dans le *Botswana Guardian*, et ce visage rond et ouvert lui avait plu. Elle savait en outre que Mma Holonga vivait dans le Village, non loin de chez Mr. J.L.B. Matekoni. Elle avait hâte de la connaître, car ce qu'elle avait lu dans les journaux lui avait donné l'impression que, pour une dame riche, elle possédait une personnalité atypique. Les femmes qui réussissaient sur le plan financier se montraient généralement désagréables et exigeantes et se faisaient une idée exagérée de leur propre importance. Ça ne semblait pas être le cas de Mma Holonga.

Et lorsqu'elle se présenta à son rendez-vous, exactement à l'heure convenue (autre point à retenir en sa faveur), Mma Holonga confirma l'a priori favorable de Mma Ramotswe.

— C'est très aimable à vous de me recevoir, commença-t-elle en s'asseyant sur la chaise que lui désignait Mma Ramotswe. J'imagine que vous devez être très occupée.

— Il y a des périodes où je suis très occupée, en effet, répondit Mma Ramotswe, et d'autres où je ne le suis pas. Aujourd'hui, je n'ai rien à faire. Alors je reste assise ici.

— C'est très bien, commenta Mma Holonga. C'est bien de rester assise à ne rien faire, parfois. Moi, j'adore, et je profite de la moindre occasion. Je m'assois et je ne fais rien.

— On peut y trouver énormément d'avantages, acquiesça Mma Ramotswe. Néanmoins, il ne faudrait pas que les gens s'habituent à s'en tenir là, n'est-ce pas ?

— Oh non ! répondit aussitôt Mma Holonga. Jamais je ne conseillerais une chose pareille.

Le silence régna quelques instants. Mma Ramotswe observait la femme qui lui faisait face. Comme le suggéraient les photographies, elle était de constitution traditionnelle dans ses traits, mais aussi dans toute sa personne, et sa robe tirait un peu sur les côtés. Elle devrait prendre une ou deux tailles de plus, songea Mma Ramotswe. Comme cela, on n'aurait pas l'impression que les coutures vont craquer au moindre mouvement. Il n'y avait aucun intérêt à lutter contre ces

choses-là : mieux valait, et de loin, accepter sa taille, et l'on avait même parfois intérêt à acheter un peu plus grand encore, de manière à se laisser une certaine marge de manœuvre.

De son côté, Mma Holonga profitait elle aussi de l'occasion d'examiner Mma Ramotswhe. Bien en chair, pensait-elle. Pas comme ces femmes modernes sous-alimentées. Parfait. En revanche, sa robe est un peu serrée. Elle devrait envisager d'acheter une taille au-dessus. Mais elle a un visage sympathique, une bonne physionomie botswanaise à l'ancienne qui inspire confiance. Rien à voir avec ces visages modernes que l'on voit de plus en plus de nos jours.

— Je suis contente d'être venue, déclara-t-elle enfin. Il paraît que vous êtes la bonne personne pour ce genre de chose. C'est ce qu'on m'a dit, en tout cas.

Mma Ramotswhe sourit. Elle était modeste, mais un compliment était toujours le bienvenu. Par ailleurs, elle savait bien sûr qu'il était important de complimenter autrui, non de manière hypocrite, mais pour encourager les gens dans leur travail ou leur faire sentir que leurs efforts n'étaient pas vains. Il lui était même arrivé, un jour, de féliciter les apprentis parce qu'ils avaient effectué un détour pour aider un client. Pendant une courte période, il avait semblé que ce compliment les amenait à tirer une certaine fierté de leur travail. Au bout de quelques jours cependant, elle avait compris que ses paroles étaient tombées dans l'oubli – comme tout le reste, car ces garçons oubliaient tout – et ils avaient repris leurs mauvaises habitudes.

— Eh oui, poursuivit Mma Holonga. Vous l'ignorez peut-être, Mma, mais vous jouissez d'une excellente réputation dans notre ville. On dit même que vous êtes l'une des femmes les plus intelligentes du Botswana.

— Oh, ça ne peut pas être vrai ! protesta Mma Ramotswhe en riant. Il y en a beaucoup de bien plus intelligentes que moi au Botswana, des femmes qui ont des licences universitaires en lettres ou en sciences. Il y a même des femmes médecins à l'hôpital et celles-là doivent être nettement plus intelligentes que moi. Je n'ai même pas mon certificat de Cambridge...

— Moi non plus, répondit Mma Holonga. Mais je ne pense pas que nous soyons pour autant moins intelligentes que ces deux apprentis qui travaillent à côté, au garage. J'imagine qu'ils ont leur certificat de Cambridge, eux.

— Oh, ces deux-là sont des cas à part ! expliqua Mma Ramotswhe. Ils ont réussi leur certificat, en effet, mais ils ne représentent pas une bonne publicité pour l'éducation. Leur tête est à peu près vide. Il n'y a rien d'autre que des images de filles à l'intérieur.

Mma Holonga jeta un coup d'œil par la porte entrouverte, d'où l'on apercevait l'un des garçons assis sur un bidon d'huile retourné. Elle

parut l'étudier un moment, avant de revenir à Mma Ramotswe. Cela n'échappa pas à la détective. L'examen avait été court, pensa-t-elle, mais il prouvait une chose : Mma Holonga s'intéressait aux hommes. Qu'est-ce qui l'en empêchait, d'ailleurs ? L'époque où les femmes devaient simuler l'indifférence vis-à-vis du sexe opposé était révolue et, à présent, elles pouvaient évoquer librement leurs désirs. Toutefois, Mma Ramotswe n'était pas sûre que ce fût une bonne idée de parler trop ouvertement des hommes. Elle avait entendu des choses très choquantes dans la bouche de certaines femmes et jamais elle n'excuserait pareille impudeur. Dans l'ensemble, cependant, il était bon que les femmes puissent s'exprimer.

— Je suis venue vous voir au sujet des hommes, déclara soudain Mma Holonga. Voilà pourquoi je suis ici.

Ces mots prirent Mma Ramotswe au dépourvu. Elle s'était interrogée sur les raisons qui amenaient Mma Holonga à l'agence et elle avait conclu qu'il s'agissait d'un souci professionnel. À présent, il semblait que la requête soit d'ordre infiniment plus personnel.

— Beaucoup de femmes viennent me voir au sujet des hommes, répondit-elle d'un ton calme. Les hommes constituent le principal problème des femmes.

Mma Holonga sourit.

— C'est vrai, Mma, vous n'exagérez pas en disant cela. Seulement, la plupart des femmes ne rencontrent de problèmes qu'avec un homme unique. Dans mon cas, il y en a quatre.

Mma Ramotswe tressaillit. C'était inattendu : quatre hommes ! On pouvait concevoir qu'une personne ait deux amours et espère que ni l'un ni l'autre n'apprenne jamais l'existence de son rival. Mais quatre ! C'était la porte ouverte à mille difficultés.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, ajouta Mma Holonga à la hâte. Je n'ai pas quatre amants. En fait, pour le moment, je n'en ai aucun, à part ces quatre-là...

Mma Ramotswe l'arrêta d'un geste.

— Mieux vaudrait commencer par le début, suggéra-t-elle. Je suis déjà perdue...

Elle s'interrompit un instant.

— Et pour vous aider à me raconter tout cela, reprit-elle, je vais préparer du thé rouge. Cela vous tente ?

Mma Holonga hocha la tête.

— Je commencerai pendant que vous ferez chauffer l'eau. Ainsi, vous prendrez connaissance de mon problème tout en vous activant.

— Je suis une personne très ordinaire, expliqua Mma Holonga. Je n'ai jamais été brillante à l'école, je vous l'ai dit. Pendant que les autres filles étudiaient leurs livres de classe, moi, je feuilletais des

magazines. J'adorais les photos de mode et les vêtements chics. Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était regarder les coiffures et les diverses façons d'arranger les cheveux pour les rendre très beaux, avec des perles, du henné et des choses comme ça.

« Je trouvais très injuste que Dieu n'ait donné que des cheveux courts aux Africaines et que les longs aient été distribués à toutes les autres. Mais par la suite, je me suis dit qu'il n'y avait aucune raison que les cheveux africains ne soient pas beaux eux aussi, même s'il n'était pas facile d'en tirer quelque chose. J'ai pris l'habitude de coiffer mes amies et je me suis vite bâti une petite réputation pour ça à l'école. Les filles venaient le vendredi après-midi pour se faire natter en vue du week-end, et je m'y employais chez moi, devant la cuisine. Mes amies s'asseyaient sur une chaise et, moi, je me tenais debout derrière elles. Je bavardais en les coiffant dans le soleil de l'après-midi. J'étais très heureuse.

« Vous devez savoir ce que c'est que natter les cheveux, Mma. Vous devez savoir que, quelquefois, cela prend du temps. En général, je ne passais qu'une heure ou deux sur une chevelure, mais certaines fois, il me fallait deux journées entières pour réaliser une coiffure. J'étais très fière des cercles et des lignes que j'imaginai. Très fière.

« Lorsque j'ai pu quitter l'école, il n'y avait aucun doute dans mon esprit sur ce que je voulais faire dans la vie. On m'avait promis un emploi dans un salon de coiffure qu'une dame avait ouvert dans l'African Mall. Elle avait vu mon travail et s'était dit que j'amènerais beaucoup de clientes, parce que j'étais déjà très connue. Elle avait raison. Toutes mes amies sont venues dans son salon, même si elles savaient que, désormais, elles devraient payer pour que je les coiffe.

« Au bout de quelque temps, je me suis installée à mon compte. J'ai trouvé une petite confiserie qui fermait et c'est là que j'ai créé mon salon. J'étais très à l'étroit et il fallait que j'aille chercher l'eau nécessaire à l'extérieur, mais toutes mes clientes m'ont suivie en affirmant que ce n'était pas grave s'il n'y avait pas beaucoup de place. Elles disaient que l'important, c'était d'avoir une coiffeuse qui s'y connaisse vraiment en cheveux. L'une d'elles m'a même dit que des personnes qui en savaient aussi long que moi sur les cheveux, cela ne se rencontrait qu'une ou deux fois en un siècle. J'ai été très heureuse d'entendre cela et je lui ai demandé de me l'écrire. J'ai ensuite fait peindre ses mots par un professionnel sur un tableau que j'ai suspendu à ma devanture. Les passants s'arrêtaient pour lire et me regardaient avec respect, tandis que j'étais là, mes ciseaux à la main, prête à leur couper les cheveux. J'étais très heureuse, Mma. Très heureuse.

« Mon salon a pris de l'ampleur et, bientôt, j'ai pu acquérir un local convenable. J'en ai ensuite acheté un autre, et un autre encore à Francistown. Tout se passait bien et l'argent s'accumulait à la banque.

J'en avais tant que je ne pouvais pas tout dépenser, au point que j'en ai donné une partie à mon frère en lui demandant de réaliser des investissements pour moi. Il m'a acheté une boutique et une fabrique de vêtements. Ainsi, j'ai eu un atelier de confection et je suis devenue encore plus riche. J'étais très heureuse d'avoir tout cet argent et, chaque jeudi, j'allais à la banque vérifier combien je possédais. Le personnel se montrait très poli avec moi, parce que j'étais riche et que les banques aiment les gens riches.

« Mais savez-vous ce que je n'avais pas, Mma ? Je n'avais pas de mari. J'avais été si occupée à couper des cheveux et à gagner de l'argent que j'avais oublié de me marier. Il y a trois mois, le jour de mon quarantième anniversaire, j'ai pensé tout à coup : Où est ton mari ? Où sont tes enfants ? Et la réponse, c'était que je n'avais rien de tout cela. J'ai donc décidé de me trouver un mari. Il était sans doute trop tard pour avoir des enfants, mais un mari, c'était encore possible.

« Et croyez-vous que cela a été facile, Mma ? Qu'en pensez-vous ?

Mma Ramotswe avait préparé le thé rouge, qu'elle versait à présent dans la tasse de sa cliente.

— Je pense que cela a dû être facile, répondit-elle. Je ne crois pas que cela puisse poser de problème pour une femme comme vous.

— Ah bon ? fit Mma Holonga. Et pourquoi cela ne poserait-il pas de problème ?

Mma Ramotswe hésita. Elle avait répondu sans vraiment réfléchir et, à présent, elle se demandait comment s'expliquer. Sans doute avait-elle pensé qu'il serait simple pour Mma Holonga de trouver un mari, puisqu'elle était riche. Pour les riches, tout était facile, même de se trouver un bon parti. Mais pouvait-elle dire cela ? Mma Holonga ne se sentirait-elle pas insultée en apprenant que la seule raison d'une telle réponse était la fortune dont elle jouissait, et non sa beauté ou son charme ?

— Il y a beaucoup d'hommes... commença Mma Ramotswe, hésitante. Il y a beaucoup d'hommes qui cherchent à se marier.

— Mais la plupart des femmes vous diront que ce n'est pas facile, objecta Mma Holonga. Pourquoi devrais-je trouver facile ce qui est difficile pour elles ? Pouvez-vous me l'expliquer ?

Mma Ramotswe soupira. Mieux valait se montrer honnête, pensa-t-elle, aussi déclara-t-elle simplement :

— L'argent, Mma. Voilà la raison. Vous possédez une grande chaîne de salons de coiffure. Vous êtes riche. Il existe beaucoup d'hommes qui aiment les femmes riches.

Mma Holonga s'adossa à son siège et sourit.

— Exactement, Mma. J'attendais de voir si vous le diriez. Maintenant, je sais que vous comprenez les choses.

— Mais ils vous apprécieraient aussi parce que vous êtes

séduisante, s'empessa d'ajouter Mma Ramotswe. La plupart des Botswanais aiment les femmes de constitution traditionnelle. Comme vous et moi, Mma. Nous leur rappelons comment était le Botswana avant que ces femmes aux silhouettes modernes ne commencent à semer la zizanie chez eux.

Mma Holonga acquiesça, mais distraitement.

— Oui, Mma. C'est sans doute vrai, mais je pense que mon problème subsiste malgré tout. Je dois vous raconter ce qu'il s'est passé quand j'ai fait savoir que je cherchais un homme qui me plaise. Une chose très intéressante s'est produite.

Elle s'arrêta.

— Mais pourriez-vous me verser encore un peu de thé, Mma ? Il est excellent, et j'ai de nouveau soif.

— C'est du thé rouge de la savane, précisa Mma Ramotswe en saisissant la théière. Mon assistante Mma Makutsi et moi-même en buvons beaucoup, parce qu'il nous aide à réfléchir.

Mma Holonga porta la tasse à ses lèvres et sirota bruyamment le liquide.

— Dorénavant, j'achèterai ce thé-là au lieu du thé ordinaire, décida-t-elle. Je le sucrerai au miel et j'en boirai tous les jours.

— C'est une très bonne résolution, approuva Mma Ramotswe. Mais continuez votre histoire de maris. Que s'est-il passé ?

Mma Holonga fronça les sourcils.

— Cela a été très difficile pour moi, affirma-t-elle. Quand la nouvelle a commencé à se répandre, j'ai reçu d'innombrables coups de téléphone. Dix, vingt appels. Et ce n'étaient que des hommes.

Mma Ramotswe haussa un sourcil.

— Cela fait beaucoup, commenta-t-elle.

Mma Holonga hocha la tête.

— Bien sûr, j'ai tout de suite vu que certains étaient à disqualifier d'office. L'un d'eux m'a même appelée de la prison et le combiné lui a été arraché au milieu de la conversation. Et un autre était un enfant, il n'avait pas plus de treize ou quatorze ans, à mon avis. Mais j'ai accepté de rencontrer les autres et, après cette étape, je me suis retrouvée avec une liste de quatre noms.

— C'est un bon chiffre pour faire un choix, estima Mma Ramotswe. Une liste pas trop longue, mais pas trop courte non plus.

Mma Holonga parut apprécier la remarque. Elle considéra Mma Ramotswe d'un air hésitant.

— Vous ne trouvez pas bizarre d'avoir établi une liste, Mma ? Certaines de mes amies...

Mma Ramotswe leva la main pour l'interrompre. Beaucoup de ses clientes prenaient conseil auprès de leurs amies et, selon son expérience, ces conseils se révélaient souvent mauvais. Les amies en

question voulaient rendre service, bien sûr, mais elles avaient tendance à donner de mauvaises pistes, surtout parce qu'elles ne prenaient pas en compte la personnalité de celle qui les sollicitait. De l'avis de Mma Ramotswe, mieux valait, en règle générale, s'adresser à un étranger – pas n'importe lequel, bien sûr : il n'était pas question de sortir dans la rue et de se confier à la première personne que l'on croisait, mais à un étranger dont on connaissait la sagesse. On ne parle plus de sagesse de nos jours, pensa-t-elle. Les sages ont été remplacés, semble-t-il, par toutes sortes de personnages sans consistance – comme les acteurs et autres célébrités – qui s'empressent de donner leur point de vue sur tout. Ce phénomène était encore pire à l'étranger, mais il commençait à apparaître au Botswana et cela ne plaisait pas à Mma Ramotswe. Jamais, pour sa part, elle ne prendrait en considération l'opinion d'un tel individu. Elle préférerait, et de loin, écouter des personnes qui avaient accompli quelque chose dans la vraie vie. Ces gens-là savaient de quoi ils parlaient.

— Je ne suis pas sûre que vous ayez intérêt à tenir compte de ce que pensent vos amies, Mma, déclara-t-elle. Pour moi, c'est une bonne idée d'établir une liste. Quelle différence y a-t-il entre une liste de courses et une liste d'hommes ? Personnellement, je n'en vois pas.

— Je suis ravie que vous pensiez cela, répondit Mma Holonga. En fait, tout ce que vous m'avez dit jusque-là m'a plu.

Mma Ramotswe, que les compliments embarrassaient toujours un peu, poursuivit rapidement :

— Il faut que vous me parliez de cette liste. Et que vous me disiez ce que vous attendez de moi.

— Je voudrais que vous enquêtiez sur ces quatre hommes, expliqua Mma Holonga. Je voudrais que vous me disiez lesquels d'entre eux en veulent à mon argent et lesquels s'intéressent vraiment à moi.

Ravie, Mma Ramotswe applaudit.

— Oh, oh, voilà le genre de mission qui me plaît ! s'exclama-t-elle. Juger les hommes ! Les hommes n'arrêtent pas de regarder les femmes et de les juger. Pour une fois, nous avons l'occasion d'inverser les rôles. Ah, c'est une très belle enquête que vous me confiez là !

— Je vous paierai généreusement, affirma Mma Holonga en saisissant le grand sac à main noir qu'elle avait posé à côté de sa chaise. Si vous me dites combien cela va coûter, je vous fais le chèque tout de suite.

— Je vous enverrai une facture, répondit Mma Ramotswe. C'est ce que nous faisons habituellement. Ainsi, vous pourrez me rétribuer au temps passé.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis reprit :

— Mais d'abord, il faut me parler de ces messieurs, Mma. J'ai besoin d'un minimum de renseignements sur eux. Ensuite, je me

mettrai au travail.

Mma Holonga s'enfonça dans son siège.

— J'adore parler des hommes, Mma. Je vais commencer par le premier.

Mma Ramotswe regarda la tasse de sa cliente. Elle était encore à moitié pleine. Cela suffirait pour faire le tour d'un homme, mais pas de quatre. Aussi saisit-elle la théière et proposa-t-elle de resservir Mma Holonga, avant de remplir également sa propre tasse. C'était la façon de faire du Botswana traditionnel et Mma Ramotswe suivait la tradition. Les gens modernes pouvaient dire ce qu'ils voulaient, personne n'avait jamais rien découvert de mieux et, de l'avis de Mma Ramotswe, on ne surpasserait jamais ce mode de vie-là.

CHAPITRE V

Sujets de réflexion pour Mr. J.L.B. Matekoni

Un certain temps s'écoula avant que l'idée ne vînt effleurer l'esprit de Mr. J.L.B. Matekoni que Mma Potokwane avait peut-être cru qu'il acceptait. Le souvenir qu'il gardait de ce qui s'était passé était clair dans sa mémoire. Il avait dit : « Je vais y réfléchir, Mma », ce qui était très différent – comme chacun pouvait le constater – de « D'accord, je le ferai ». Il eût sans doute été préférable de refuser tout de go, mais Mr. J.L.B. Matekoni était d'un naturel bienveillant et, comme tous les gens bienveillants, il n'aimait pas dire non. Beaucoup n'auraient pas eu ses scrupules, bien sûr ; ils savaient mettre le holà sans attendre, même au risque de heurter la sensibilité de leurs interlocuteurs.

Mr. J.L.B. Matekoni se concentra sur le sujet. Lorsque Mma Potokwane avait lâché sa bombe, il était resté un long moment silencieux. Au début, il s'était demandé s'il avait bien entendu et si elle n'avait pas dit, en fait, qu'il devrait réparer un parachute, tout comme elle avait l'habitude de le solliciter pour réparer les équipements les plus variés. Mais bien sûr, ce n'était pas cela qu'elle avait en tête, car elle disposait, à la ferme des orphelins, d'un grand nombre de personnes beaucoup plus aptes que lui à réparer un parachute. Il s'agissait là d'un travail de couture, pensa-t-il, et presque toutes les assistantes maternelles étaient expertes en la matière. Elles reprisaient sans cesse les vêtements des orphelins, rafistolant les accrocs dans les fonds de culottes ou défaisant des ourlets pour rallonger les jupes trop courtes. Ces dames n'auraient éprouvé aucune difficulté à reprendre un parachute déchiré, quitte à y intégrer un carré de tissu prélevé sur un pantalon d'enfant. Non, ce n'était pas cela que Mma Potokwane envisageait.

La remarque qu'elle avait faite ensuite avait précisé les choses :

— C'est un très bon moyen de récolter de l'argent, avait-elle affirmé. Le fonds d'aide l'a déjà fait l'an dernier. Cet animateur de la radio... tu sais, celui que tout le monde connaît et qui a une voix amusante... eh bien, il a accepté de sauter. Et ensuite, cette fille qui a failli devenir Miss Botswana a dit qu'elle sauterait elle aussi. Ils ont récolté beaucoup d'argent. Beaucoup.

— Mais je ne sais pas sauter ! avait protesté M. J.L.B. Matekoni. Je ne suis même jamais monté dans un avion, alors en sauter...

On eût dit que Mma Potokwane ne l'avait pas entendu.

— C'est vraiment très facile. J'ai parlé aux gens du club d'aviation et ils m'ont dit qu'ils te l'apprendraient sans problème. Ils ont un manuel, tu comprends, qui montre comment on doit placer les pieds à l'atterrissage. C'est très simple. Même moi, je pourrais le faire.

— Alors pourquoi ne le faites-vous pas ? avait-il interrogé, mais pas assez fort pour être entendu, car Mma Potokwane avait poursuivi comme s'il n'avait rien dit.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur. J'imagine que cela doit être très agréable de voler dans les airs comme ça. Ils pourront te lâcher juste au-dessus de nos champs et j'enverrai une assistante maternelle t'apporter du gâteau dès que tu seras à terre. Nous avons aussi une civière. Nous pourrons la garder à portée de main, au cas où.

« Je ne veux pas », avait voulu dire Mr. J.L.B. Matekoni, mais pour une raison qu'il ne s'expliquait toujours pas, c'étaient d'autres mots qui avaient franchi ses lèvres :

— Je vais y réfléchir.

C'était là, comprit-il, qu'il avait commis l'erreur. Bien sûr, il serait facile de revenir en arrière. Il suffirait de téléphoner à Mma Potokwane et de lui dire, de façon aussi dénuée d'ambiguïté et aussi catégorique que possible, qu'il avait bien réfléchi et qu'il avait décidé de refuser. Il se ferait un plaisir de donner de l'argent à celui qu'elle parviendrait à convaincre, mais cette personne, il était désolé de le dire, ce ne serait pas lui. C'était la seule attitude possible avec Mma Potokwane : se montrer ferme, ainsi qu'il l'avait été pour la pompe à eau. Face à une femme comme celle-là, il fallait de la détermination.

Le problème, bien sûr, c'était que devant ce genre de femmes la détermination ne semblait pas changer grand-chose. Au bout du compte, un homme ne faisait pas le poids contre une femme, surtout quand celle-ci s'appelait Mma Potokwane. La meilleure chose à faire consistait donc à éviter autant que possible les situations où vous risquiez de vous retrouver au pied du mur. Malheureusement, c'était très difficile, car les femmes connaissaient le moyen de s'assurer que vous étiez bel et bien coincé, et c'était exactement ce qui lui était arrivé. Il aurait dû se montrer plus prudent. Il aurait dû se méfier davantage quand elle lui avait offert le gâteau. C'était sa technique, il n'en doutait plus à présent. Là où Ève avait employé la pomme pour piéger Adam, Mma Potokwane avait recours au cake aux fruits. Cake aux fruits, pomme : il n'existait en fait aucune différence. Ah, que les hommes étaient bêtes ! Que les hommes étaient faibles !

Mr. J.L.B. Matekoni consulta sa montre. Il était neuf heures du matin et il aurait dû être au garage depuis au moins une heure. Les

apprentis avaient beaucoup de travail, même s'il s'agissait de simples tâches d'entretien ce matin-là et qu'ils pouvaient se débrouiller seuls. Seulement, il n'aimait pas laisser trop longtemps le garage entre leurs mains.

Il regarda par la fenêtre. C'était une journée agréable, pas trop chaude pour cette époque de l'année, et il aurait eu plaisir à rouler à travers la campagne au volant de son camion, ou même à se promener simplement sur un sentier. Mais il ne le pouvait pas, car il devait songer à ses clients. La meilleure chose à faire, c'était de ne plus penser à cela et de s'attaquer aux tâches quotidiennes. Il y avait des pots d'échappement à inspecter, des pneus à changer, des garnitures de freins à remplacer. Voilà ce qui était vraiment important, au contraire de ce ridicule saut en parachute imaginé par Mma Potokwane et qu'il n'avait aucune intention d'accomplir, de toute façon. Il pourrait se débarrasser sans peine de ce souci – moyennant une certaine fermeté. Il n'aurait qu'à prendre le téléphone et dire non à Mma Potokwane. Il imagina la conversation :

- C'est non, Mma. C'est non, un point c'est tout.
- Non quoi ?
- Non, je ne le ferai pas.
- Que veux-tu dire par non ?
- Par non, je veux dire non. Voilà ce que je veux dire. Non.
- Non ? Ah bon.

Cela, du moins, c'était la théorie. Dans la pratique, les choses se révéleraient sans doute nettement plus compliquées. Mais au moins, il avait une idée de ce qu'il pourrait dire et du ton qu'il adopterait.

Tout en s'efforçant – et il y arrivait plutôt facilement – de ne penser ni aux parachutes, ni aux avions, ni même au ciel, Mr. J.L.B. Matekoni entama le court trajet de sa maison au Tlokweng Road Speedy Motors. Il l'avait parcouru si souvent qu'il connaissait chaque bosse de la route, chaque grille longée et, aussi étrange que cela paraisse, chaque passant qu'il croisait. Ces personnes se tenaient à leur poste habituel. Les gens aimaient avoir leur endroit à eux, songea Mr. J.L.B. Matekoni. Par exemple, il y avait cet homme pauvrement vêtu qui marchait toujours au coin de Maratadiba Road en examinant le sol comme s'il avait perdu quelque chose. C'était le père, lui semblait-il, d'une bonne qui travaillait dans l'une des maisons de la rue et qui le logeait avec elle. Voilà qui était très bien de la part d'une fille de s'occuper de son père, mais si Mr. J.L.B. Matekoni avait été cet homme, ou sa fille en l'occurrence, il aurait estimé que le meilleur endroit pour un père légèrement dérangé était dans son village, ou même à la campagne ou dans un poste de bétail. Au village, il pourrait se poster quelque part et regarder ce qui se passait, sans bouger. Il

observerait le bétail, ce qui était une chose très importante pour les personnes âgées et un bon passe-temps pour les hommes devenus vieux. Il y avait beaucoup à apprendre rien qu'en regardant les bêtes et en remarquant leurs différentes couleurs. Cela aurait occupé cet homme-là.

Ensuite, juste à l'angle de Boteli Road, le vendredi et le samedi, il passait devant une automobile très intéressante garée à l'ombre d'un épineux. Le véhicule appartenait au frère d'un homme qui habitait Boteli Road. C'était un boucher de Lobatse venant à Gaborone le week-end, qui, pour lui, débutait le vendredi matin. Mr. J.L.B. Matekoni avait vu sa boucherie à Lobatse, un établissement vaste et moderne avec une vache peinte sur un côté de la devanture. L'homme possédait en outre une fabrique de plâtre, ce qui faisait de lui, de l'avis de Mr. J.L.B. Matekoni, quelqu'un de riche, du moins à l'échelle de Lobatse, sinon de Gaborone. Toutefois, ce n'était pas cette prospérité qui le distinguait aux yeux de Mr. J.L.B. Matekoni, mais la magnifique automobile qu'il conduisait et dont il prenait visiblement grand soin.

Cette voiture était une Rover 90 de 1955, donc très ancienne. Elle était bleue avec, à l'avant, un médaillon argenté représentant un bateau à la proue très haute. La première fois qu'il l'avait aperçue, Mr. J.L.B. Matekoni s'était arrêté pour l'examiner et il avait remarqué les superbes sièges de cuir et le levier de vitesse étincelant. Ces éléments apparents ne l'avaient cependant pas impressionné ; ce qui l'attirait, c'était tout ce qui ne se voyait pas. Il imaginait le moteur 2,6 litres, avec sa transmission manuelle, et ses célèbres jantes en option. C'était quelque chose que l'on ne rencontrait plus de nos jours, si bien que Mr. J.L.B. Matekoni avait amené les deux apprentis admirer la voiture, de l'extérieur, afin de leur inculquer la notion de ce qu'était une belle mécanique. Bien sûr, il ne se faisait guère d'illusions à ce sujet, mais il avait tout de même voulu essayer. Les apprentis avaient émis quelques sifflements admiratifs et Charlie, le plus âgé, avait dit :

— C'est une belle voiture, Rra ! Oh là là !

Cependant, dès que Mr. J.L.B. Matekoni avait tourné le dos, le même apprenti s'était penché vers le rétroviseur pour examiner son reflet.

Alors, Mr. J.L.B. Matekoni avait compris que c'était sans espoir. Entre ces jeunes gens et lui-même, s'ouvrait un fossé infranchissable. Les apprentis avaient reconnu que la voiture était belle, mais avaient-ils compris pourquoi ? Il en doutait. Ils étaient impressionnés par les becquets et le clinquant des roues en aluminium que les fabricants ajoutaient de nos jours. Des détails qui ne signifiaient rien, absolument rien, pour un véritable mécanicien comme Mr. J.L.B. Matekoni. Ces embellissements externes, ces garnitures tape-à-l'œil ne

servaient, bien souvent, qu'à en mettre plein la vue à ceux qui n'avaient aucune connaissance des voitures. Pour le mécanicien authentique, la beauté du véhicule résidait dans la précision et dans l'extrême complexité des centaines de pièces en mouvement enfouies dans le poitrail de la voiture : les tiges, les engrenages, les pistons. Voilà ce qui comptait vraiment, au contraire de ces composants inanimés qui se contentaient de refléter les rayons du soleil.

Mr. J.L.B. Matekoni ralentit et contempla la belle voiture garée sous l'épineux. Alors, non sans inquiétude, il aperçut quelque chose sous le véhicule, quelque chose qui eût sans doute échappé à l'observateur lambda, mais que lui-même ne pouvait manquer. Il se rangea sur le bord de la route, coupa le moteur du camion et sortit de la cabine. Puis, après s'être approché de la Rover bleue, il se plaça à quatre pattes pour en examiner le châssis. Non, il ne s'était pas trompé. Il rampa sous la voiture pour y regarder de plus près. Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre ce qui n'allait pas, bien sûr, mais, à cette vue, son cœur cessa de battre dans sa poitrine.

Une flaque d'huile avait coulé sur le sol, teintant le sable d'une couleur noire.

— Qu'est-ce que vous faites, Rra ?

Le son de la voix surprit Mr. J.L.B. Matekoni, qui se garda bien, cependant, de relever la tête. C'était là le genre d'erreur que les apprentis commettaient inmanquablement. Ils se cognaient contre les voitures quand le téléphone sonnait ou qu'ils étaient soudain dérangés dans leur travail. Relever la tête lorsqu'on était appelé, c'était une réaction normale chez un être humain, mais un garagiste apprenait vite à la contrôler. En tout cas, il *devait* apprendre. Les apprentis, eux, n'avaient pas encore atteint ce stade et peut-être ne l'atteindraient-ils jamais, estimait Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Makutsi le savait, bien sûr, et une fois, elle avait, par espièglerie, crié le nom de Charlie alors que celui-ci se trouvait sous une voiture. Un bruit sourd avait aussitôt retenti : c'était le jeune homme qui, en se redressant d'un coup, s'était heurté la tête contre le carter. Mr. J.L.B. Matekoni n'avait guère apprécié cette petite plaisanterie, mais il avait eu peine à réprimer un sourire en croisant le regard de la secrétaire.

— Je voulais juste m'assurer que tout allait bien ! avait lancé celle-ci. Fais attention à ta tête quand tu es là-dessous. Il y a un cerveau à l'intérieur, tu sais, et il faut en prendre soin.

Mr. J.L.B. Matekoni s'extirpa de sous la voiture et se releva en époussetant son pantalon. Comme il s'en était douté, il s'agissait du boucher en personne, un homme corpulent dont le cou épais évoquait celui d'un taureau. Il suffisait d'un regard pour savoir que l'homme était riche, et Mr. J.L.B. Matekoni l'aurait compris même s'il n'avait rien su de la boucherie et de la plâtrerie, ni même de cette

merveilleuse automobile au médaillon d'argent.

— Je regardais votre voiture, Rra, déclara-t-il. J'étais dessous.

— Je vois ça, répondit le boucher. J'ai remarqué vos jambes qui dépassaient. Alors, j'ai compris qu'il y avait quelqu'un sous ma voiture.

Mr. J.L.B. Matekoni sourit.

— Vous avez dû vous demander ce que je faisais là, Rra.

Le boucher hocha la tête.

— Vous avez raison. C'est exactement ce que je me suis demandé.

— Voyez-vous, je suis garagiste, expliqua Mr. J.L.B. Matekoni. J'ai toujours tenu votre automobile en très haute estime. C'est une très bonne voiture.

Le boucher parut se détendre.

— Ah, je comprends mieux, Rra. Vous êtes quelqu'un qui comprend les voitures anciennes comme celle-ci. Je vous en prie, retournez dessous et regardez.

Mr. J.L.B. Matekoni apprécia la générosité de l'offre. Il retournerait sous la voiture, certes, mais pas seulement par simple curiosité. S'il le faisait, ce serait en mission de réparation. Il fallait révéler au boucher ce qu'il avait vu.

— Il y a de l'huile, Rra, déclara-t-il. Votre automobile perd de l'huile.

Le boucher leva les bras en un geste de lassitude. Il y avait toujours de l'huile. C'était le risque, avec les voitures anciennes. L'huile, l'odeur de caoutchouc brûlé, le cliquetis mystérieux... Les voitures anciennes ressemblaient à la savane la nuit : on y percevait toujours des sons et des odeurs étranges. Lui, il ne cessait d'apporter le véhicule au garage et de demander que l'on répare ci ou ça, mais les problèmes réapparaissaient peu après. Et voilà qu'un autre garagiste – un garagiste qu'il ne connaissait même pas – lui parlait d'une fuite d'huile.

— J'ai eu beaucoup de problèmes d'huile, avoua-t-il. Il y a sans arrêt des fuites et je suis toujours obligé de remplir le réservoir à l'avant. Chaque fois que je fais la route de Lobatse jusqu'ici, il faut que je rajoute de l'huile.

Mr. J.L.B. Matekoni fit la grimace.

— Ce n'est pas drôle, Rra. Mais ce n'est pas normal non plus. Si la personne qui entretient votre voiture s'assurait que le joint en caoutchouc de la tige qui maintient le cylindre d'huile est à sa place, ce genre de chose ne se produirait pas.

Il s'interrompt.

— Je pourrais vous réparer ça. J'en aurais pour une dizaine de minutes à peine.

Le boucher le considéra.

— Je ne peux pas apporter la voiture à votre garage maintenant, dit-il. Il faut que je parle avec mon frère du fils de notre sœur. C'est un enfant très difficile et nous devons absolument faire quelque chose. Et puis, d'ailleurs, je ne peux pas m'amuser à payer toutes sortes de mécaniciens pour s'occuper de cette voiture. J'ai déjà laissé pas mal d'argent au garage.

Mr. J.L.B. Matekoni baissa les yeux vers ses chaussures.

— Mais je ne vous aurais rien fait payer, Rra. Ce n'est pas pour l'argent que je me suis proposé.

Le silence se fit et régna quelques instants. Le boucher regarda Mr. J.L.B. Matekoni et comprit à quelle sorte d'homme il avait affaire. Et il sut aussi qu'en imaginant que Mr. J.L.B. Matekoni réclamerait un paiement, il avait commis une lourde faute de jugement. Car il existait dans le pays des gens qui croyaient encore aux vieilles valeurs du Botswana et qui étaient prêts à faire des choses pour les autres dans le seul but de les aider, et non dans la perspective d'une quelconque récompense. L'homme qu'il avait trouvé allongé sous sa voiture était de ceux-là. Dire qu'il avait versé tant d'argent à des mécaniciens qui lui avaient assuré que tout était en ordre ! D'un autre côté, il fallait reconnaître que l'automobile, au fond, fonctionnait relativement bien, même si le petit problème d'huile subsistait.

Le boucher poussa un soupir et glissa la main dans le col de sa chemise qu'il tira un peu, comme pour en assouplir le tissu.

— Je ne pense pas qu'il y ait un problème avec ma voiture, dit-il. À mon avis, vous vous trompez.

Mr. J.L.B. Matekoni secoua la tête. Sans rien dire, il montra du doigt la trace d'huile noirâtre que l'on discernait sous le corps du véhicule. Le boucher suivit son geste et secoua vigoureusement la tête.

— C'est impossible, persista-t-il. Je fais entretenir cette voiture dans un bon garage. Je paie très cher. Ils sont tout le temps en train de bricoler le moteur.

Mr. J.L.B. Matekoni haussa un sourcil.

— De bricoler le moteur ? Et qui sont ces gens ? s'enquit-il.

Le boucher donna le nom du garage et Mr. J.L.B. Matekoni comprit aussitôt. Il avait passé des années et des années à tenter d'améliorer l'image que le public se faisait des garagistes, mais quels que fussent les efforts qu'il déployait, lui et quelques autres, ce travail serait toujours sapé par des gens comme le garagiste du boucher. À supposer que l'on puisse appeler cela un garagiste ! Mr. J.L.B. Matekoni nourrissait de sérieux doutes à ce sujet.

Mr. J.L.B. Matekoni sortit son mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

— Si vous me permettez juste de jeter un coup d'œil au moteur, Rra, suggéra-t-il, je pourrai vérifier tout de suite le niveau d'huile.

Ainsi, nous saurons si vous ne courez pas de danger en prenant le volant sans en avoir ajouté.

Le boucher hésita. Il y avait quelque chose d'humiliant à se voir demander des comptes de cette façon et, cependant, il serait grossier de repousser un individu qui ne cherchait qu'à vous aider. Cet homme était incontestablement sincère et il semblait connaître son affaire. Il fouilla donc dans sa poche pour sortir la clé de la voiture, ouvrit la portière et tira la manette argentée pour déverrouiller le capot.

Respectueux, Mr. J.L.B. Matekoni demeura en retrait. Le dévoilement d'un moteur de cette nature – un moteur plus ancien que la République du Botswana elle-même ! – représentait un moment intense et il ne voulait pas manifester de curiosité inconvenante lorsque la magnifique mécanique serait révélée à sa vue. Il resta donc à sa place et se contenta de se pencher légèrement en avant lorsque le moteur apparut. Il retint aussitôt son souffle et demeura silencieux, non sous le coup de l'admiration, comme il s'y attendait, mais sous l'effet du choc. Car ce n'était pas le moteur de la Rover 90 de 1955 préservé avec amour qui venait de lui apparaître. Non, ce qu'il voyait plutôt, c'était un moteur rafistolé avec toutes sortes de pièces. Un carburateur trop léger, de construction récente et ordinaire, un filtre à huile moderne, adapté et fixé sur la seule pièce d'origine qu'il pouvait distinguer : le gros bloc-moteur à toute épreuve placé dans la voiture à sa naissance, bien des années auparavant. Celui-ci, au moins, était resté intact, mais quelle terrible compagnie mécanique il avait été contraint de supporter !

Le boucher fixa sur lui un interrogateur.

— Alors, Rra ?

Mr. J.L.B. Matekoni éprouva la plus grande difficulté à répondre. Il existait, dans la vie d'un mécanicien, des moments où il fallait annoncer de mauvaises nouvelles. Cela n'était pas aisé et l'on espérait toujours pouvoir trouver un moyen de contourner la vérité brute. En certaines occasions, cependant, il n'y avait absolument rien à faire et, à son plus grand regret, il semblait que celle-ci en était une.

— Je suis désolé, Rra, commença-t-il. Ceci est très triste. Une chose dramatique a été commise sur cette voiture. Les pièces du moteur...

Il ne put achever. Ce qui s'était produit ne représentait ni plus ni moins qu'un acte de vandalisme et Mr. J.L.B. Matekoni était incapable de trouver les mots pour exprimer les sentiments qui l'habitaient. Il se détourna et secoua la tête, comme l'eût fait tout individu assistant à la destruction d'une œuvre d'art, réduite en charpie par le plus rustre des béotiens.

CHAPITRE VI

Mr. Mopedi Bobologo

Mma Holonga s'enfonça dans son siège et ferma les yeux. De derrière son bureau, Mma Ramotswe l'observa. Elle avait remarqué que certaines personnes trouvaient plus facile de raconter leur histoire les yeux fermés, ou encore en fixant le sol ou un point au loin, un objet à la fois présent et irréel. À vrai dire, peu importait : le principal, c'était que ses clients se sentent en confiance et puissent parler sans retenue. Peut-être n'était-il pas facile pour Mma Holonga de raconter, car il s'agissait de problèmes intimes, d'affaires de cœur, et si fermer les yeux pouvait l'aider, Mma Ramotswe trouvait l'idée bonne. L'un de ses clients, honteux de ce qu'il avait à dire, lui avait un jour parlé en se couvrant le visage de ses mains. L'entretien s'était révélé difficile, car elle avait eu peine à distinguer ses paroles. En s'adressant à elle depuis son obscurité intérieure, Mma Holonga se faisait au moins comprendre sans obstacle.

— Je vais commencer par l'homme qui me plaît le plus, déclara-t-elle. Ou, du moins, je crois que c'est celui qui me plaît le plus.

Dans ce cas, pourquoi ne l'épousez-vous pas ? se demanda Mma Ramotswe. Quand un homme nous plaisait, ne pouvait-on se fier à son propre jugement ? En fait, non. Il existait des hommes qui savaient plaire – des hommes séduisants, en réalité –, mais qui se révélaient dangereux pour les femmes. Note Mokoti, songea aussitôt Mma Ramotswe. Note Mokoti, son premier mari, plaisait infiniment aux femmes et c'était seulement par la suite qu'elle avait découvert quel genre d'homme il était, au fond. Mma Holonga avait donc raison : un homme qui vous plaît n'est pas nécessairement celui qu'il vous faut.

— Parlez-moi de ce monsieur, dit Mma Ramotswe. Que fait-il dans la vie ?

Mma Holonga sourit.

— Il est instituteur.

Mma Ramotswe nota cette indication sur une feuille de papier. *Premier homme*, écrivit-elle. *Instituteur*. C'était une information importante, car au Botswana chacun avait sa place et la simple mention du métier parvenait à décrire tout un univers. Les maîtres

d'école étaient respectés au Botswana, même si les attitudes changeaient ces derniers temps. Par le passé, bien sûr, l'instituteur avait été un personnage plus important qu'aujourd'hui et son autorité morale était reconnue de tous. Aujourd'hui, beaucoup de gens poursuivaient des études et s'estimaient au moins les égaux des instituteurs. Bien souvent, cependant, ils se trompaient, car les instituteurs détenaient une certaine sagesse que bien des diplômés n'avaient pas. L'homme le plus sage que Mma Ramotswe eût jamais connu, Obed Ramotswe, son propre père, n'avait pas son certificat de Cambridge, ni même son certificat d'études du reste, mais peu importait. Il possédait la sagesse, et c'était cela qui comptait avant tout.

Elle laissa son regard dériver vers la fenêtre, tandis que Mma Holonga commençait à décrire l'instituteur. Mma Ramotswe tentait de se concentrer, mais penser à son père l'avait ramenée à Mochudi et à tous les souvenirs que ce village véhiculait pour elle : les après-midi, à la saison chaude, où rien ne se passait sinon l'irruption de la chaleur et où il semblait que rien ne pût jamais arriver. On avait le temps, alors, de rester assis devant sa maison en attendant le soir, pour voir les oiseaux repartir dans les arbres et le ciel de l'ouest s'emplir d'andains rougeoyants, tandis que le soleil achevait sa descente sur le Kalahari. Et l'on croyait que l'on aurait toujours quinze ans et que l'on serait toujours là, à Mochudi. On ne pouvait savoir, alors, ce que le monde nous réservait, on ne pouvait se douter que cette vie future que l'on imaginait ne serait peut-être pas aussi heureuse que celle vécue jusque-là. Ce n'était pas le cas de Mma Ramotswe, bien sûr : elle avait, dans l'ensemble, joui d'une existence heureuse. En revanche, c'était vrai pour beaucoup : ces jours paisibles passés au village se révélaient, au bout du compte, les meilleurs moments de la vie.

Les pensées de Mma Ramotswe furent interrompues par Mma Holonga.

— Instituteur, Mma, répétait la dame. Je vous ai dit qu'il était instituteur.

— Je suis désolée, répondit Mma Ramotswe. J'étais en train de rêver. Instituteur, oui, Mma, c'est un bon métier, malgré l'insolence que manifestent les enfants de nos jours. Cela reste une bonne chose d'être instituteur.

Mma Holonga hocha la tête, reconnaissant le bien-fondé de l'observation.

— Il s'appelle Bobologo, poursuivit-elle. Mopedi Bobologo. Il enseigne dans cette école, là-bas, près de l'entrée principale de l'université. Vous devez la connaître.

— Je suis très souvent passée devant en voiture, acquiesça Mma Ramotswe. Et Mr. J.L.B. Matekoni, qui dirige le garage que vous avez

derrière vous, a sa maison tout près, et il dit qu'il entend parfois chanter les enfants, quand le vent vient de l'école.

Mma Holonga l'écoula, mais ne parut pas intéressée. Elle ne connaissait pas Mr. J.L.B. Matekoni et ne pouvait se le représenter, comme Mma Ramotswe le faisait à présent, debout sur sa véranda, attentif aux voix enfantines.

— Ce monsieur s'appelle Mr. Mopedi Bobologo, mais il ne ressemble pas du tout au célèbre Bobologo. Il est grand et mince, parce qu'il vient du nord et que les gens de là-bas sont souvent grands. Comme les arbres. Les gens sont exactement comme les arbres dans le Nord.

« Ce Bobologo est quelqu'un de très intelligent. Il sait tout sur tout. Il a lu beaucoup de livres et il peut vous expliquer ce qu'il y a dans chacun d'eux. Ce livre dit ceci, cet autre dit cela. Il connaît le contenu d'une infinité de livres.

— Ah, fit Mma Ramotswe. Il existe beaucoup, beaucoup de livres. Et il y en a toujours de nouveaux qui sortent. Il est difficile de tous les lire.

— Il est *impossible* de tous les lire, rectifia Mma Holonga. Même ces gens très intelligents de l'Université du Botswana – des gens comme le professeur Tlou –, ils n'ont pas tout lu.

— Ce doit être triste pour eux, fit remarquer Mma Ramotswe, pensive. Quand c'est votre métier de lire des livres et que vous ne pouvez jamais en venir à bout... Vous croyez avoir tout lu et, soudain, vous vous apercevez que d'autres livres sont apparus. Que faites-vous alors ? Vous devez recommencer...

Mma Holonga haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Mais c'est la même chose pour chaque métier, j'imagine. Regardez la coiffure : on coiffe une tête et, ensuite, une autre tête arrive, toute décoiffée. Et ça continue comme ça. Le travail n'est jamais terminé.

Elle marqua un temps d'arrêt et reprit :

— Même vous, Mma. Regardez-vous. Vous terminez une enquête, et aussitôt, quelqu'un frappe à votre porte avec un nouveau problème. Votre travail n'est jamais terminé.

Elles restèrent toutes deux silencieuses, songeant à ce perpétuel recommencement. C'était vrai, pensait Mma Ramotswe, mais pas très grave. C'était d'ailleurs dans le cas contraire que l'on aurait eu des raisons de se faire du souci.

— Parlez-moi encore de ce Mr. Bobologo, reprit Mma Ramotswe. Est-il gentil ?

Mma Holonga réfléchit un instant.

— Oui, je crois qu'il est gentil. Je l'ai vu sourire à ses élèves et il ne m'a jamais parlé durement. Je pense qu'il est gentil.

— Dans ce cas, pourquoi n'est-il pas marié ? interrogea Mma Ramotswe. À moins que sa femme ne soit décédée...

— Il a eu une femme, en effet, répondit Mma Holonga, et elle est morte. Ensuite, il n'a pas eu le temps de se remarier, parce qu'il était occupé à lire. À présent, il pense que le moment est venu.

Mma Ramotswe regarda par la fenêtre. Quelque chose n'allait pas chez ce Mr. Bobologo, elle le sentait confusément. Aussi écrivit-elle sur sa feuille : *Pas de femme. Lit des livres. Grand et mince.* Elle releva les yeux. Présenter ce Mr. Bobologo ne prendrait guère de temps à sa cliente, se dit-elle. Ensuite, elles pourraient passer au deuxième, au troisième et au quatrième prétendant. Il faudrait se méfier de chacun d'eux, songea-t-elle, pessimiste, puis elle se reprit en pensant qu'il ne servait à rien de baisser les bras avant même d'avoir débuté. Clovis Andersen, auteur des *Principes de l'investigation privée*, n'aurait jamais approuvé une telle attitude. *Soyez confiant*, écrivait-il, et Mma Ramotswe se souvenait parfaitement de ce passage. *Tout peut être découvert. Il existe très peu de circonstances dans lesquelles la vérité attend que l'on bute sur elle par hasard. Ne prenez jamais de décision avant d'avoir commencé.*

C'était un très sage conseil et Mma Ramotswe était déterminée à le suivre. Ainsi, tandis que Mma Holonga continuait à parler de Mr. Bobologo, elle s'efforça de trouver les aspects positifs de la personnalité de cet homme. Et il y en avait beaucoup. Il était très propre, entendit-elle, et il ne buvait pratiquement pas. Une fois, alors qu'ils partageaient un repas, il avait fait en sorte que Mma Holonga ait la plus grosse part de viande et il s'était lui-même contenté de la plus petite. C'était bon signe, non ? Un homme qui agissait ainsi devait posséder de très belles qualités. Et bien sûr, il était cultivé, ce qui signifiait qu'il pourrait enseigner des choses à Mma Holonga et améliorer ainsi sa vision du monde. Tout cela était très positif et, pourtant, quelque chose gênait encore Mma Ramotswe et elle ne parvenait pas à chasser le soupçon de son esprit. Mr. Bobologo devait avoir une motivation cachée. L'argent ? Cela semblait la plus évidente, mais n'y avait-il pas autre chose encore ?

L'entretien avec Mma Holonga touchait à sa fin lorsque Mr. J.L.B. Matekoni arriva au garage. La rencontre qu'il venait de faire le préoccupait et il avait hâte d'en parler à Mma Ramotswe. Il avait entendu bien des choses sur le fameux établissement où le boucher apportait sa voiture à réparer et, de temps à autre, il voyait les résultats de la maladresse de ses mécaniciens lorsqu'un client mécontent le quittait pour s'adresser au Tlokweng Road Speedy Motors. Toutefois, ce travail bâclé n'était rien, comparé à la fraude délibérée – il n'y avait pas d'autre mot pour cela – qu'un simple coup

d'œil au moteur de la Rover 90 avait révélée. Il s'agissait d'un acte de malhonnêteté calculé et prolongé, perpétré à l'encontre d'un homme qui avait toute confiance en son garagiste et, ce qui était peut-être plus choquant encore, à l'encontre d'une voiture importante placée entre les mains de celui-ci. Le tort qui avait été causé était spécifique et extrêmement grave : un mécanicien avait un devoir envers la machine et ces gens-là y avaient manqué de façon flagrante. Jamais un mécanicien consciencieux ne soumettrait délibérément un moteur au moindre stress. Les moteurs avaient leur dignité – oui, c'était bien le mot – et, étant l'un des meilleurs garagistes du Botswana, Mr. J.L.B. Matekoni n'avait pas honte d'employer un terme aussi fort. C'était une question de morale. Oui, une question de morale.

Tandis qu'il garait son véhicule à l'emplacement habituel, sous l'acacia qui s'élevait à l'entrée du garage, Mr. J.L.B. Matekoni méditait encore sur l'effronterie absolue de ces mécaniciens. Il imaginait le boucher arrivant au garage et décrivant un problème, puis repartant au volant, conforté par l'assurance que l'on s'était occupé de tout. Peut-être même lui mentait-on sur la difficulté à obtenir les pièces. Mr. J.L.B. Matekoni était persuadé qu'on lui facturait le montant des pièces authentiques, qu'il aurait fallu commander à un revendeur spécialisé, en Afrique du Sud ou même en Angleterre, c'est-à-dire très loin d'ici. Il songea à l'usine anglaise où se fabriquaient les Rover. Sous un ciel gris, sous la pluie qui tombait là-bas en abondance et qui faisait tant défaut au Botswana. Et il pensa aussi à ces Anglais, ses frères en mécanique, penchés sur les forets et les tours métalliques qui produisaient ces merveilleuses pièces détachées. Que ressentiraient ces hommes, se demanda-t-il, s'ils venaient à apprendre que très loin de chez eux, au Botswana, il existait des garagistes sans scrupules prêts à introduire toutes sortes d'éléments inadaptés dans ce moteur qu'eux-mêmes avaient créé avec tant d'amour ? Que penseraient-ils du Botswana s'ils savaient cela ? Cette seule question le fit vibrer de colère. Et il était sûr que Mma Ramotswe partagerait son indignation lorsqu'il lui raconterait. Il avait remarqué comment elle réagissait chaque fois qu'on lui parlait d'une mauvaise action. Elle demeurait d'abord silencieuse, secouait la tête, puis murmurait une remarque qui exprimait toujours avec une extrême précision ce que lui-même ressentait, mais dans une formulation dont il n'atteindrait jamais la perfection. Lui, c'était un homme de machines, de blocs-moteurs, d'écrous et de boulons, et non un homme de mots. Toutefois, il savait apprécier les paroles justes quand il les entendait, surtout quand elles sortaient de la bouche de Mma Ramotswe qui, dans son esprit, parlait pour le Botswana.

Au lieu d'entrer au garage par l'atelier, Mr. J.L.B. Matekoni passa sur le côté pour gagner l'Agence N° 1 des Dames Détectives.

D'ordinaire, la porte restait ouverte, si bien qu'il y avait parfois des poules qui entraient et importunaient Mma Makutsi en picorant le sol autour de ses pieds ; aujourd'hui, toutefois, elle était fermée, ce qui suggérerait soit que Mma Ramotswe et Mma Makutsi s'étaient absentées, soit qu'un client se trouvait à l'intérieur. Mr. J.L.B. Matekoni se pencha pour placer son oreille contre le trou de la serrure, afin d'entendre d'éventuels bruits de voix. À cet instant, la porte s'ouvrit de l'intérieur.

Mma Holonga demeura pétrifiée à la vue de Mr. J.L.B. Matekoni, quasiment plié en deux, puis elle se tourna à demi vers Mma Ramotswe.

— Il y a un homme ici, dit-elle. Il y a un homme qui écoute.

Mma Ramotswe lança un coup d'œil à Mr. J.L.B. Matekoni pour l'avertir.

— Il s'est fait mal au dos, je crois, Mma. C'est pour cette raison qu'il se tient comme ça. Et, de toute façon, ce n'est que Mr. J.L.B. Matekoni, le propriétaire du garage. Rien ne lui interdit de rester là. Et il n'est pas mal intentionné.

Mma Holonga regarda de nouveau Mr. J.L.B. Matekoni qui, sentant qu'il lui revenait d'authentifier les explications de Mma Ramotswe, plaça une main sur son dos et fit mine de souffrir.

— Je pensais qu'il cherchait à nous écouter, insista-t-elle. C'est ce que j'ai cru, Mma.

— Non, il ne ferait jamais ça, assura Mma Ramotswe. Parfois, les hommes se tiennent quelque part à rester sans rien faire. Je pense que c'était son cas.

— Je vois, répondit Mma Holonga en passant devant Mr. J.L.B. Matekoni avec un regard en biais. Bon, je m'en vais, Mma. Mais je suis impatiente d'avoir des nouvelles.

— Bien, bien ! lança Mma Ramotswe quelques instants plus tard, tandis qu'elle et son fiancé regardaient Mma Holonga monter dans sa voiture. Cela faisait vraiment bizarre, tu sais. Que fabriquais-tu, à écouter comme cela par le trou de la serrure ?

Mr. J.L.B. Matekoni se mit à rire.

— Je n'écoutais pas. Ou plutôt, je n'écoutais pas, j'essayais juste d'entendre...

Il s'arrêta. Il ne s'expliquait pas très bien.

— Tu voulais savoir si j'étais occupée, souffla Mma Ramotswe. C'est ça ?

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête.

— C'est exactement ça.

Mma Ramotswe sourit.

— Tu pouvais toujours frapper et crier *Ko ko*. C'est ce que l'on fait d'habitude, non ?

Mr. J.L.B. Matekoni encaissa le reproche en silence. Il n'avait aucune envie de discuter de cela avec Mma Ramotswe. Il était impatient de lui parler de la voiture du boucher et il lorgna la théière. Ils pourraient prendre une tasse de thé et il lui raconterait cette chose affreuse qu'il avait découverte presque par hasard, et elle lui dirait comment agir. Il déclara donc qu'il avait soif parce qu'il faisait très chaud, et Mma Ramotswe suggéra aussitôt une tasse de thé. Elle sentait que quelque chose le tourmentait, et n'était-ce pas le rôle d'une épouse d'écouter son mari quand il avait des soucis ? Bien sûr, rectifia-t-elle aussitôt en son for intérieur, je ne suis pas tout à fait sa femme. Je ne suis que sa fiancée. Mais même les fiancées doivent écouter et elles peuvent d'ailleurs donner exactement les mêmes conseils que les épouses. Elle mit donc la bouilloire à chauffer et ils prirent le thé tous les deux, assis sous l'acacia, près du camion de Mr. J.L.B. Matekoni. Dans l'arbre, au-dessus d'eux, une tourterelle grise d'Afrique les regarda un moment, silencieuse, avant de s'envoler à la recherche du compagnon qu'elle venait de perdre de vue.

Au récit de Mr. J.L.B. Matekoni, Mma Ramotswe réagit exactement comme prévu. Elle fut en colère ; non d'une manière bruyante, à la façon de beaucoup de gens lorsqu'ils se fâchent, mais sans violence, avec, simplement, les lèvres pincées et, dans le regard, une lueur particulière qui en disait long sur ses sentiments. Elle n'avait jamais pu tolérer la malhonnêteté qui, estimait-elle, menaçait les relations humaines dans leur essence même. Quand on ne pouvait se fier aux autres, quand on ne savait pas s'ils pensaient vraiment ce qu'ils disaient ou s'ils tiendraient leurs promesses, la vie devenait totalement imprévisible. C'était la certitude que l'on pouvait compter les uns sur les autres qui rendait possibles les tâches simples de la vie. Tout reposait sur la confiance, même les actes les plus quotidiens, comme traverser la route (il fallait pouvoir se dire que les automobilistes prendraient garde aux piétons) ou acheter à manger dans une buvette (dont on devait espérer que le propriétaire ne nous empoisonnerait pas). C'était une leçon apprise dès le plus jeune âge, à l'époque où nos parents nous lançaient dans les airs et nous donnaient des frissons, avant de nous récupérer dans leurs bras. Nous savions que ces bras seraient là, et ils étaient là.

Mma Ramotswe demeura quelques instants silencieuse quand Mr. J.L.B. Matekoni eut terminé son histoire.

— Je connais ce garage, dit-elle enfin. Au début, quand j'ai eu ma petite fourgonnette blanche, c'est chez eux que j'allais. C'était avant de connaître le Tlokweng Road Speedy Motors, bien sûr.

Mr. J.L.B. Matekoni écoutait avec attention. Voilà qui expliquait l'état de la petite fourgonnette blanche la première fois qu'il l'avait vue. Il avait cru que les plaquettes de freins usées et l'embrayage trop

mou résultaient de la négligence de Mma Ramotswe, et non des conséquences de la prise en charge du véhicule – si l'on pouvait parler de prise en charge – par le First Class Motors, appellation que ce garage avait la témérité de s'octroyer. À cette pensée, son cœur manqua un battement. Dire que Mma Ramotswe aurait pu avoir un accident à cause de ses freins défectueux ! Dans ce cas, il ne l'aurait peut-être jamais revue et ne serait pas devenu ce qu'il était aujourd'hui : le fiancé de l'une des femmes les plus remarquables du Botswana ! Il savait toutefois qu'il n'y avait aucun intérêt à ressasser de telles pensées. L'Histoire était émaillée d'événements qui avaient tout changé et qui auraient très bien pu ne pas se produire. Imaginez par exemple que les Britanniques aient cédé à la pression de l'Afrique du Sud, et accepté d'intégrer ce qui était alors le Protectorat du Bechuanaland à la province du Cap... Cela aurait aisément pu arriver et, dans ce cas, il n'existerait pas de Botswana aujourd'hui, ce qui aurait représenté une immense perte pour tout le monde. Et son peuple aurait souffert, lui aussi, si une telle catastrophe était survenue ; toutes ces années de tourments que d'autres avaient endurées, mais qui leur avaient été épargnées, à eux. Entre cette souffrance et la situation présente, qu'y avait-il ? La décision d'un homme politique, quelque part, un homme qui n'avait peut-être jamais mis les pieds dans le Protectorat ou qui, de toute façon, ne s'en souciait guère. Et puis, bien sûr, il y avait eu Mr. Churchill, que Mr. J.L.B. Matekoni admirait beaucoup, même s'il n'était encore qu'un enfant à la mort du grand personnage. Mr. J.L.B. Matekoni avait lu dans l'un des magazines de Mma Makutsi que Mr. Churchill avait failli être écrasé par une voiture alors que, jeune homme, il visitait les États-Unis. S'il s'était tenu ne serait-ce que vingt centimètres plus loin du trottoir quand la voiture l'avait fauché, il n'aurait pas survécu, et l'Histoire, suggérait l'article, aurait été très différente. Il y avait aussi le président Kennedy, qui aurait pu se pencher en avant à l'instant où le tueur appuyait sur la détente, de sorte qu'il aurait vécu et transformé l'Histoire plus encore qu'il ne l'avait déjà fait. Mais Mr. Churchill avait survécu, comme Mma Ramotswe, et cela seul comptait. À présent, la petite fourgonnette blanche était scrupuleusement entretenue ; son embrayage était bien serré et ses freins réagissaient comme il se devait. Et Mr. J.L.B. Matekoni avait installé une nouvelle ceinture de sécurité extralarge à l'avant, afin que Mma Ramotswe puisse la boucler sans se sentir mal à l'aise. Elle ne risquait rien, et c'était là ce qu'il voulait par-dessus tout. Il serait impensable qu'il arrivât malheur à Mma Ramotswe.

— Il va falloir que tu fasses quelque chose, déclara soudain Mma Ramotswe. Tu ne peux pas laisser passer ça.

— Mais bien sûr ! répondit Mr. J.L.B. Matekoni. J'ai demandé au

boucher d'apporter sa voiture ici la semaine prochaine et je vais commencer à m'en occuper. Il faudra que je commande les pièces, mais je crois savoir où les trouver. Il y a à Mafikeng un homme qui connaît très bien ces vieilles automobiles et les pièces dont elles ont besoin. Je lui demanderai.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— C'est très gentil à toi de prendre cette voiture en main, dit-elle. Mais quand je te disais qu'il faudrait faire quelque chose, c'était surtout vis-à-vis du First Class Motors. Ce sont eux qui ont trompé cet homme. Et ils en tromperont d'autres.

Mr. J.L.B. Matekoni réfléchit.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire, objecta-t-il. On ne peut pas transformer un mauvais mécanicien en bon mécanicien. On n'apprend pas à danser à une hyène.

— Les hyènes n'ont rien à voir là-dedans, rétorqua Mma Ramotswe. Mais les chacals, si. Les gens de ce garage sont des chacals. Tu dois les empêcher de nuire.

Mr. J.L.B. Matekoni sentit l'inquiétude le gagner. Mma Ramotswe avait raison, mais il ne savait vraiment pas comment s'y prendre pour les empêcher de nuire. Il n'existait aucun Ordre des Garagistes auprès duquel porter plainte (Mr. J.L.B. Matekoni avait souvent pensé qu'une telle institution eût été la bienvenue) et il ne détenait aucune preuve de la malhonnêteté des mécaniciens en question. Jamais il ne parviendrait à convaincre la police qu'il y avait eu fraude, car il ne subsistait aucune trace de ce qui avait été dit au boucher. Les fraudeurs pourraient toujours répondre qu'il avait été convenu dès le départ que les éléments défectueux seraient remplacés par des pièces ordinaires et l'on trouverait bon nombre de mécaniciens pour venir témoigner au procès que c'était là une pratique courante. Donc, puisque la police ne pouvait rien faire, il ne restait plus qu'à aller trouver le patron du First Class Motors pour lui parler, perspective qui ne tentait pas du tout Mr. J.L.B. Matekoni. Ce garagiste avait un visage antipathique et une réputation de brute. Il ne supporterait certainement pas qu'un homme comme Mr. J.L.B. Matekoni lui dise ses quatre vérités, et la situation risquait de devenir très vite périlleuse. Il était facile à Mma Ramotswe de lui conseiller de rencontrer ce scélérat, mais, visiblement, elle ne comprenait pas que l'on ne pouvait faire le ménage dans le monde de la mécanique à soi tout seul.

Mr. J.L.B. Matekoni ne dit rien. Il avait l'impression que cette journée n'avait été qu'une succession de moments désagréables – et dès le départ. Il était tombé sur un cas choquant de malhonnêteté, il avait été soupçonné d'écouter aux portes (alors que tout ce qu'il faisait, c'était écouter ce qui se passait à l'intérieur) et à présent venait

cette requête inconfortable de Mma Ramotswe, qui attendait de lui qu'il aille affronter les détestables individus du First Class Motors. Tout cela se révélait très déstabilisant pour un homme qui, en règle générale, n'aspirait qu'à une existence paisible, qui n'aimait rien plus que se pencher sur un moteur de voiture et le bichonner jusqu'à ce qu'il consente à repartir. Tout, semblait-il, devenait subitement plus compliqué que nécessaire, et puis – un frisson le parcourut quand cette pensée lui revint tout à coup à l'esprit – il y avait aussi, planant au-dessus de sa tête, la terrible menace de la descente en parachute forcée. En fait, cette dernière perspective était encore pire que le reste : une assignation à comparaître, une dette impayée dont, tôt ou tard, il devrait s'acquitter.

Il se tourna vers Mma Ramotswe. Mieux valait lui en parler tout de suite, car les choses seraient plus faciles s'il avait quelqu'un avec qui partager son angoisse. Peut-être l'accompagnerait-elle à la ferme des orphelins afin d'expliquer clairement à Mma Potokwane qu'il n'y aurait pas de saut en parachute, du moins, pas pour lui. Elle saurait la convaincre, car une femme était toujours mieux placée qu'un homme pour négocier avec une autre femme à la personnalité dominatrice. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour prendre la parole, toutefois, il s'aperçut que les mots lui faisaient défaut.

— Oui ? s'enquit Mma Ramotswe. Qu'y a-t-il, Mr. J.L.B. Matekoni ?

Il la supplia d'un regard, désireux de l'entendre lui venir en aide dans son tourment, mais Mma Ramotswe, ne voyant rien d'autre qu'un homme qui la fixait avec une vague expression de désir, lui sourit et lui toucha gentiment la joue.

— Tu es quelqu'un de bien, déclara-t-elle. J'ai beaucoup de chance d'avoir un fiancé comme toi.

Mr. J.L.B. Matekoni poussa un soupir. Il avait des voitures à réparer. Cette montagne de problèmes pouvait attendre le soir, lorsqu'il irait chez Mma Ramotswe pour le dîner. Alors, ils auraient le temps de parler, au calme sur la véranda, attentifs aux bruits de la nuit tombante – le bourdonnement des insectes, les bribes de musique qui leur parviendraient du terrain vague situé derrière la maison, l'aboïement d'un chien dans l'obscurité... Alors, il pourrait commencer.

— Écoute, Mma Ramotswe, dirait-il. Je ne suis pas très heureux.

Et elle comprendrait, car elle comprenait toujours, et il ne l'avait jamais vue prendre les soucis d'autrui à la légère.

Toutefois, lorsqu'ils s'installèrent sur la véranda ce soir-là, Motholeli et Puso, les deux orphelins que Mr. J.L.B. Matekoni avait accepté si hâtivement de recueillir, étaient avec eux, si bien que le moment lui parut mal choisi pour aborder ses problèmes. Rien ne fut

dit alors, pas plus qu'autour de la table du dîner où, tandis qu'ils dégustaient le repas préparé à leur intention par Mma Ramotswe, la conversation tourna essentiellement autour d'une nouvelle robe promise à Motholeli et sur laquelle, semblait-il, il y avait beaucoup à dire.

CHAPITRE VII

Petit matin au Tlokweng Road Speedy Motors

Bien qu'elle se fût couchée tard et eût peu dormi, Mma Makutsi se réveilla tôt ce matin-là. À cinq heures, juste avant les premiers signes de l'aube dans le ciel, elle se leva et résolut de sortir faire sa toilette au robinet commun à trois maisons. Ce partage n'était pas idéal et elle attendait avec impatience le jour où elle aurait un robinet à elle – et peut-être même une douche. Ce jour viendrait bientôt : c'était justement l'une des raisons qui l'avaient empêchée de trouver le sommeil. La veille, elle avait visité un deux-pièces à louer dans un quartier de la ville plus agréable que le sien. Le logement occupait près de la moitié – et la meilleure moitié, qui plus est – d'une maison bon marché qui bénéficiait d'une installation de plomberie rudimentaire, mais indépendante. On lui avait expliqué qu'il ne coûterait pas très cher de faire installer une douche et on lui avait assuré que cela pourrait être réalisé dans les huit ou quinze jours qui suivraient son arrivée. Cette information l'avait incitée à verser aussitôt la caution, de sorte qu'elle pourrait emménager dans une huitaine de jours.

Le loyer de ce nouvel appartement était trois fois plus élevé que celui qu'elle payait actuellement, mais, à sa grande surprise, elle avait constaté qu'elle pouvait se l'offrir sans souci. Sa situation financière s'était radicalement améliorée depuis la création de l'École de dactylographie pour hommes du Kalahari. Les cours, qui se tenaient plusieurs soirs par semaine dans une salle paroissiale, proposaient une formation de dactylographie discrète et fondamentale réservée aux messieurs. De nombreux candidats s'étaient présentés au point qu'elle avait dû ouvrir une liste d'attente et elle avait géré avec le plus grand soin les bénéfices dégagés. À présent, elle possédait de quoi verser la caution, et plus encore : si elle choisissait de vider son compte de caisse d'épargne, elle pouvait payer au moins huit mois de loyer et envoyer en outre une aide substantielle à sa famille de Bobonong. Elle avait déjà doublé la somme qu'elle expédiait là-bas chaque mois et reçu la lettre reconnaissante de l'une de ses tantes.

« Nous mangeons bien maintenant, écrivait celle-ci. Tu es une

gentille fille et nous pensons à toi chaque fois que nous mangeons les bonnes choses que nous achetons grâce à toi. Tout le monde n'est pas comme toi. Beaucoup de filles ne pensent qu'à elles (je pourrais t'en dresser une longue liste), mais toi, tu t'intéresses à tes tantes, à tes cousins et à tes cousines. C'est un très bon signe. »

Mma Makutsi avait souri à la lecture de la lettre. Cette tante était l'une de ses préférées. Un jour, elle lui paierait le voyage jusqu'à Gaborone. La tante n'avait jamais quitté Bobonong et ce serait un beau cadeau que de lui permettre de voir la capitale. Mais était-ce vraiment une bonne idée ? Pour quelqu'un qui n'était jamais allé nulle part, découvrir tout à coup un lieu nouveau pouvait se révéler perturbant. La tante était satisfaite de la vie qu'elle menait à Bobonong, mais si elle s'apercevait à quel point Gaborone était vaste et pleine d'intérêt, elle risquait d'avoir du mal à retourner à Bobonong, avec tous ces cailloux, cette terre noircie par le soleil et cette chaleur accablante. En fin de compte, la tante resterait peut-être là où elle était, et Mma Makutsi lui enverrait une photographie de Gaborone, afin de lui donner une idée de ce qu'était une ville.

Mma Makutsi sortit de sa chambre et se dirigea vers le robinet placé sur le côté de la maison mitoyenne. Comme les autres locataires qui l'utilisaient, elle payait vingt pula¹ par mois à la voisine pour ce privilège et, malgré cela, celle-ci insistait pour que l'on fasse couler l'eau avec parcimonie. Si l'on s'avisait de laisser le robinet ouvert pendant que l'on se rinçait le visage, la propriétaire ne manquait pas de surgir et de faire un commentaire sur la pénurie d'eau au Botswana.

— Nous sommes un pays sec, avait-elle dit un jour à Mma Makutsi, qui tentait de se laver les cheveux.

— Oui, avait répondu Mma Makutsi sans renoncer à l'eau délicieusement fraîche qui coulait sur sa tête. C'est pour cela que nous avons des robinets.

La voisine avait tourné les talons, furieuse.

— C'est à cause des gens comme vous, avait-elle lancé par-dessus son épaule, que nous avons des sécheresses et que nos lacs de retenue sont vides. Faites attention, sinon, tout le pays va s'assécher et nous devons tous aller vivre ailleurs. Faites attention !

Ces paroles avaient irrité Mma Makutsi, qui estimait faire un usage très modéré de l'eau. Mais il fallait bien ouvrir le robinet de temps en temps ! Quel intérêt y aurait-il à rester devant, à le regarder, même si, dans le fond, c'était ce qu'aurait aimé la propriétaire ?

Celle-ci n'était pas en vue ce matin-là, aussi Mma Makutsi s'agenouilla-t-elle pour faire couler l'eau sur sa tête et ses épaules. Au bout d'un moment, elle changea de position et se rinça les pieds. Une agréable sensation la parcourut, remontant dans ses mollets et

jusqu'aux genoux. Une fois propre et rafraîchie, Mma Makutsi reprit le chemin de sa chambre. À présent, elle préparerait le petit déjeuner et apporterait à son frère Richard un bon bol de porridge...

Elle s'interrompit. L'espace d'un instant, elle avait oublié que Richard n'était plus là et que le coin de la pièce qu'elle avait séparé par un rideau pour y installer le malade était désormais désert.

Mma Makutsi s'arrêta sur le seuil et contempla l'endroit où le matelas se trouvait encore quatre mois plus tôt, à l'époque où son frère luttait contre la maladie qui rongait peu à peu sa vie. Elle s'était occupée de lui, s'employant à l'installer confortablement le matin avant de partir travailler et lui rapportant les petites friandises que son maigre salaire l'autorisait à acheter. On lui avait recommandé de le faire manger malgré son manque d'appétit. Et elle avait suivi ce conseil, lui proposant des bâtonnets de *biltong*², bien que ceux-ci fussent excessivement chers, et de la pastèque, qui lui rafraîchissait la bouche et lui apportait le sucre dont il avait besoin.

Rien de tout cela toutefois – ni la nourriture, ni les soins, ni l'amour dont elle l'entourait – n'avait pu modifier la cruelle réalité : cette maladie, qui rendait la vie si difficile, ne pouvait être vaincue. On parvenait certes à ralentir sa progression ou à la tenir un moment en échec, mais elle finissait toujours par l'emporter.

Un certain matin, Mma Makutsi avait senti que son frère ne serait peut-être plus là quand elle rentrerait du travail, parce qu'il lui avait paru épuisé et avait parlé d'une voix ténue, semblable au pépiement d'un petit oiseau. Elle avait un instant songé à rester auprès de lui, mais Mma Ramotswe avait prévu de s'absenter toute la matinée et il fallait quelqu'un à l'agence. Elle lui avait donc dit au revoir aussi normalement que possible, tout en sachant que c'était sans doute la dernière fois qu'elle lui parlait. Son intuition ne l'avait pas trompée. Peu après le déjeuner, la voisine qui passait voir son frère plusieurs fois par jour l'avait appelée et lui avait demandé de rentrer. Mma Ramotswe lui avait proposé de l'emmener dans la petite fourgonnette blanche et elle avait accepté. À l'instant précis où elles longeaient l'Institut de technologie du Botswana, Mma Makutsi avait senti qu'il était trop tard et s'était enfoncée dans son siège, la tête entre ses mains, sachant très bien ce qu'elle trouverait lorsqu'elle parviendrait à la chambre.

Sœur Baleje, l'infirmière de l'hospice anglican, était là. La voisine l'avait appelée elle aussi. Assise par terre près du matelas, elle se leva lorsque Mma Makutsi apparut et vint lui passer un bras autour des épaules, aussitôt imitée par Mma Ramotswe.

— Il a dit votre nom, murmura-t-elle. C'est votre nom qu'il a prononcé au moment où le Seigneur l'a rappelé. C'est la vérité, Mma. Il a dit votre nom.

Elles restèrent toutes trois immobiles : sœur Baleje dans son uniforme blanc d'infirmière, Mma Ramotswe dans sa robe rouge, qu'elle changerait bientôt pour du noir, et Mma Makutsi dans la robe bleue toute neuve, acquise grâce aux revenus des cours de dactylographie. Puis la voisine, qui se tenait à la porte, entraîna Mma Makutsi à l'extérieur, afin que sœur Baleje puisse accorder dans l'intimité les dernières dignités dues à un homme dont la vie n'avait pas pesé bien lourd, mais qui recevait à présent, comme de juste, l'amour inconditionnel d'une personne qui savait comment le donner. *Reçois l'âme de notre frère Richard*, pria sœur Baleje en retirant délicatement la chemise sale et usée pour la remplacer par un vêtement blanc, afin qu'un pauvre homme pût quitter ce monde dans la propreté et la lumière.

Elle eût aimé qu'il voie le nouvel appartement. Là, il se serait senti à l'aise et aurait eu sa chambre à lui. Il aurait également apprécié le robinet, et sans doute Mma Makutsi aurait-elle fini par devenir aussi méchante que la femme qui surveillait l'eau, demandant sans cesse à son frère de fermer le robinet et lui reprochant de gaspiller. Toutefois, cela ne devait pas être, et elle l'acceptait, car elle savait qu'à présent son frère avait achevé de souffrir.

La nouvelle maison la rapprocherait de son travail. Elle n'était guère éloignée de l'African Mall, dans un quartier appelé Extension Deux. Les rues n'avaient rien de commun avec Zebra Drive, paisible et ombragée, mais au moins elles ressemblaient à des rues, avec des noms bien à elles, et non à ces chemins semés d'ornières qui serpentaient au hasard dans Naledi. Les maisons étaient soigneusement disposées au centre de minuscules carrés de terrain où poussaient des papayers ou des massifs fleuris. Bien que de dimensions réduites, elles convenaient aux employés de bureau, aux petits commerçants, et même aux instituteurs. Il ne semblait donc pas du tout inapproprié pour une personne de son statut à elle – une diplômée de l'Institut de secrétariat du Botswana et une assistante-détective – de vivre dans un endroit comme celui-ci, et elle se sentait très fière lorsqu'elle songeait à son prochain emménagement. Il y aurait moins d'odeurs aussi, ce qui serait bien, car le système d'égouts fonctionnait et l'on ne voyait pas trop d'ordures dans les rues. Non que le Botswana sente mauvais, pas du tout. Mais il existait certaines parcelles du territoire – dont le quartier où vivait Mma Makutsi – où l'on ne pouvait oublier ni la condition humaine ni la chaleur.

Disposer de deux pièces dans une maison qui en comptait quatre signifiait, dans l'esprit de Mma Makutsi, qu'elle pourrait désormais affirmer qu'elle habitait une maison. *Ma maison*, s'efforça-t-elle d'articuler, trouvant ces mots étranges, presque factices, dans sa

bouche. Pourtant, c'était vrai : elle serait sous peu responsable d'un demi-toit et d'une demi-cour, et cela justifiait l'expression *ma maison*. Cela faisait chaud au cœur : elle venait d'ajouter un nouveau jalon sur la route qui l'avait menée de son existence étriquée de Bobonong, avec ses perspectives nulles et son isolement total, via l'Institut de secrétariat du Botswana, avec son jour de triomphe lorsqu'elle avait obtenu 97 sur 100 à l'examen final, jusqu'à cette élévation anticipée au statut de maîtresse de maison régnant sur une cour et des papayers bien à elle, et sur un coin où elle étendrait son linge pour le mettre à sécher au vent.

L'ameublement et la décoration de la nouvelle maison étant des sujets de la plus haute importance, ils avaient fait l'objet de longues discussions avec Mma Ramotswe. Il arrivait qu'à l'agence plusieurs heures s'écoulaient sans qu'il se passe rien, et ces moments-là étaient consacrés aux conversations, ou au crochet parfois, ou encore, simplement, à contempler le plafond et ses traces de mouches semblables à des chemins miniatures qui sillonnaient la savane. Mma Ramotswe possédait des idées bien arrêtées sur le sujet de la décoration, idées qu'elle avait mises en pratique dans sa maison de Zebra Drive, dont le salon était sans conteste la pièce la plus confortable qu'il eût été donné à Mma Makutsi de voir. La première fois qu'elle avait rendu visite à Mma Ramotswe, elle s'était immobilisée un moment sur le pas de la porte, s'extasiant sur le canapé et les fauteuils assortis aux épais coussins, si attirants pour une personne fatiguée ou découragée, et sur les trésors que comportaient les étagères : l'assiette commémorative de Seretse Khama et la tasse à thé à l'effigie d'Élisabeth II, sur laquelle la reine souriait de façon si rassurante, le portrait encadré de Nelson Mandela aux côtés du défunt roi du Lesotho, Moshoeshoe II, et la devise lumineuse qui appelait la paix et la concorde sur la maison. Debout sur le seuil, elle avait réalisé qu'il y avait eu bien peu de beauté dans sa vie, qu'elle n'avait jamais eu une pièce à elle pour exprimer, d'une manière ou d'une autre, son aspiration à un avenir meilleur, mais que cela viendrait peut-être un jour. Et voilà qu'à présent cet espoir se réalisait.

Mma Ramotswe s'était montrée généreuse. Dès qu'elle avait appris le déménagement prochain, elle avait fait venir Mma Makutsi dans la maison de Zebra Drive, qu'elles avaient parcourue dans son intégralité, pièce par pièce, pour repérer les objets qu'elle pourrait donner à son assistante. Ainsi y avait-il une chaise que personne n'utilisait plus, mais qui était recouverte d'un beau tissu rouge vif. Mma Makutsi pouvait la prendre. Et puis, il y avait les rideaux jaunes, qui venaient d'être remplacés par des neufs. Mma Makutsi n'avait pas eu l'audace de les réclamer, mais ils lui avaient été offerts, et elle les avait acceptés avec empressement.

Assise derrière son bureau ce matin-là, Mma Makutsi avait l'impression que son bonheur était quasiment parfait et elle voyait mal comment sa vie pourrait s'améliorer encore. Il y avait la nouvelle maison qu'elle avait hâte d'habiter, meublée en partie par les dons généreux de Mma Ramotswe ; il y avait la pensée rassurante qu'elle détenait de l'argent en banque et qu'elle ne devait plus compter chaque thebe comme autrefois ; et il y avait la satisfaction de posséder un bon travail, parmi des personnes bienveillantes, et de savoir que ce travail améliorait le monde, ou du moins l'univers de certains. Depuis qu'elle avait débuté à l'Agence N° 1 des Dames Détectives, elle était parvenue à venir en aide à un nombre conséquent de clients. Ils étaient repartis rassérénés grâce à ce qu'elle avait fait pour eux et cela, plus que tout paiement en argent, donnait sa valeur à son travail. Ainsi, ces filles très belles qui avaient trouvé des emplois dans des entreprises aux bureaux flambant neufs, ces filles qui n'avaient jamais réussi à obtenir plus de 50 sur 100 aux examens de l'Institut de secrétariat du Botswana, ces filles qui touchaient de hauts salaires, *aimaient-elles ce qu'elles faisaient ?* Mma Makutsi était persuadée que non. Elles restaient assises à leur bureau en faisant mine de taper à la machine, mais surveillaient les aiguilles de la pendule en attendant qu'elles marquent cinq heures. À la minute précise où la grande aiguille atteignait le douze, elles s'éclipsaient, impatientes de se retrouver le plus loin possible de leur lieu de travail. Eh bien, il n'en était pas ainsi pour Mma Makutsi. Parfois, elle restait à l'agence bien après six heures, et parfois jusqu'à sept heures. À plusieurs reprises, elle s'était même laissé absorber par sa tâche au point de ne pas remarquer que le ciel était sombre, et elle était rentrée chez elle dans l'obscurité, parmi les bruits de la nuit et l'odeur des feux de bois sur lesquels cuisaient les dîners, alors que le ciel, au-dessus d'elle, ressemblait à une grande couverture noire.

Mma Makutsi se leva et gagna la fenêtre. Charlie, l'aîné des apprentis, descendait d'un minibus qui venait de quitter la route. Il adressa un signe de main à une personne restée à bord, puis se dirigea vers le garage, les mains dans les poches, sifflotant l'un de ces airs agaçants qu'il entendait à la radio. Au moment où il atteignait le bâtiment, il esquissa quelques pas de danse et Mma Makutsi fit la grimace. Il pensait aux filles, bien sûr, comme toujours. Cela expliquait la danse.

Elle quitta la fenêtre en secouant la tête. Elle savait que les apprentis avaient du succès auprès des filles, mais n'arrivait pas à concevoir ce que ces dernières pouvaient bien leur trouver. Ils n'avaient pas grand-chose à dire – leurs centres d'intérêt se résumaient aux voitures et aux filles –, pourtant, il existait des dizaines de demoiselles prêtes à rire bêtement à leurs plaisanteries et à flirter avec

eux. Peut-être étaient-elles, à leur manière, aussi bêtes que ces apprentis, ne s'intéressant pour leur part qu'aux garçons et au maquillage. Les filles de ce genre ne manquaient pas, pensa Mma Makutsi, et sans doute feraient-elles de très bonnes épouses pour ces garçons lorsqu'ils seraient prêts à se marier.

La porte était entrebâillée et l'apprenti passa la tête dans le bureau.

— *Dumela Mma*³, dit-il. Vous avez bien dormi ?

— *Dumela Rra*⁴, répondit Mma Makutsi. Oui, j'ai bien dormi, merci. Je suis arrivée tôt et j'ai réfléchi.

L'apprenti sourit.

— Il ne faut pas trop réfléchir, Mma, déclara-t-il. Ce n'est pas bon pour une femme de trop réfléchir.

Mma Makutsi résolut d'ignorer la remarque, mais se ravisa aussitôt. Elle ne pouvait laisser passer ce genre de chose. Jamais il n'aurait parlé ainsi en présence de Mma Ramotswe, et s'il pensait pouvoir s'en tirer à bon compte, elle avait le devoir de mettre les points sur les *i*.

— Ce n'est pas bon pour les hommes que les femmes réfléchissent trop, en effet, rétorqua-t-elle. Ah ça oui, tu as bien raison ! Si les femmes commencent à réfléchir au nombre d'hommes qui sont des incapables, ce ne sera pas bon pour les hommes en général. Ah oui, c'est bien vrai !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, objecta l'apprenti.

— Ah bon ? Alors tu changes d'avis, finalement ? Tu ne savais pas ce que tu disais parce que ta langue marche toute seule. Elle va toujours plus vite que ton cerveau. Peut-être qu'il existe un médicament pour ça ? Ou une opération qui pourrait réparer ce défaut que tu as ?

L'apprenti parut mécontent. Il savait qu'il ne servait à rien de chercher à avoir le dessus sur Mma Makutsi dans une discussion, mais, de toute façon, il n'était pas venu à l'agence pour se disputer. Il était venu pour faire part à l'assistante d'une nouvelle très importante.

— J'ai lu quelque chose là-dedans, déclara-t-il. Quelque chose de très intéressant.

Mma Makutsi jeta un coup d'œil au journal qu'il venait de sortir de sa poche. Celui-ci était déjà maculé de traces de doigts gras et elle plissa le nez en signe de dégoût.

— Ils parlent de Mr. J.L.B. Matekoni, expliqua l'apprenti. C'est en première page.

Mma Makutsi tressaillit. Était-il arrivé quelque chose à Mr. J.L.B. Matekoni ? Les journaux étaient pleins de mauvaises nouvelles sur les gens. Peut-être Mr. J.L.B. Matekoni avait-il été arrêté pour une raison ou pour une autre ? Non, c'était impossible. Jamais la police n'arrêterait Mr. J.L.B. Matekoni. Il était la dernière personne qui

commettrait un acte susceptible de l'envoyer en prison. Il faudrait d'abord arrêter toute la population du Botswana avant de s'en prendre à Mr. J.L.B. Matekoni.

Ravi de l'intérêt qu'il venait d'éveiller, l'apprenti dépla le journal et le présenta à Mma Makutsi.

— C'est là, dit-il. Le patron va faire quelque chose de vraiment courageux. Ouah ! Je préfère que ce soit lui que moi !

Mma Makutsi s'empara du journal et se mit à lire.

— « Mr. J.L.B. Matekoni, propriétaire du garage Tlokweng Road Speedy Motors et figure incontournable du monde de la mécanique à Gaborone, a décidé d'exécuter un saut en parachute, afin de récolter des fonds pour la ferme des orphelins de Tlokweng. Mma Silvia Potokwane, la directrice de cet établissement, a déclaré que Mr. J.L.B. Matekoni lui avait fait cette proposition-surprise il y a quelques jours à peine. Elle espère parvenir à recueillir au moins cinq mille pula auprès des sponsors grâce à lui. Les formulaires ont déjà été distribués et beaucoup d'entreprises répondent à l'appel. »

Elle avait lu l'article à voix haute, devant l'apprenti qui l'écoutait en souriant.

— Vous voyez, dit le garçon. Jamais on se serait imaginé que le patron était aussi courageux, et voilà qu'il va sauter d'un avion ! Et tout ça pour aider la ferme des orphelins ! C'est gentil de sa part, hein ?

— Oui, répondit Mma Makutsi.

C'était très gentil, en effet, mais elle se demandait ce qu'en penserait Mma Ramotswe. Si elle-même avait un fiancé, elle n'était pas sûre qu'elle approuverait un tel projet. À vrai dire, plus elle y songeait, plus elle s'apercevait qu'elle ne l'approuverait pas du tout. Parfois, les sauts en parachute finissaient mal, tout le monde savait cela.

— Des fois, ça se passe mal avec les parachutes, reprit l'apprenti, comme s'il avait suivi le fil de ses pensées. Il y a un type de la Botswana Defence Force, son parachute ne s'est pas ouvert. Le type est mort à l'heure qu'il est.

— C'est très triste, répondit Mma Makutsi. Je suis désolée pour ce monsieur.

— Les autres le regardaient d'en bas, poursuivit le garçon. Ils lui faisaient de grands gestes et lui criaient d'ouvrir le parachute de secours... Ils en ont toujours deux, vous savez... Mais il ne les a pas entendus.

Mma Makutsi dévisagea l'apprenti. Que voulait-il dire par *il ne les a pas entendus* ? Évidemment qu'il ne pouvait les entendre ! Cette remarque était caractéristique de la curieuse façon dont les apprentis, mal informés comme beaucoup de jeunes, voyaient le monde. Il était

étonnant de penser que ces garçons avaient été à l'école et qu'ils en étaient là, alors qu'ils possédaient leur certificat de Cambridge. Comme l'avait fait remarquer Mma Ramotswe, il devait être très difficile d'être ministre de l'Éducation et de devoir travailler avec une telle matière première.

— Mais comment voulais-tu qu'il les entende ? s'exclama Mma Makutsi. Ils gaspillaient leur salive...

— Oui, acquiesça l'apprenti. Il avait dû s'endormir.

Mma Makutsi poussa un soupir.

— On ne s'endort pas quand on saute d'un avion ! Cela n'arrive jamais.

— Ah, vous croyez ? la défia l'apprenti. Et les gens qui s'endorment au volant, alors qu'ils conduisent ? Un jour, j'ai vu une voiture quitter la route de Francistown, justement à cause de ça. Le conducteur s'était endormi et, avant de savoir ce qui lui arrivait, il avait percuté un arbre. La voiture a fait des tonneaux. On peut s'endormir partout.

— Au volant, c'est différent, objecta Mma Makutsi. Cela dure longtemps. Au bout d'un moment, on commence à avoir chaud et sommeil. Mais quand on saute d'un avion, il y a peu de chance qu'on ait chaud ou sommeil. On ne peut pas s'endormir.

— Qu'est-ce que vous en savez ? insista l'apprenti. Vous avez déjà sauté d'un avion, vous ? Ah, ah ! Il faudrait que vous teniez votre jupe ! Tous les garçons siffleraient, en bas, parce que la jupe vous remonterait sur la tête. Ah, ah !

Mma Makutsi secoua la tête.

— Ce n'est vraiment pas intéressant de discuter avec quelqu'un comme toi ! soupira-t-elle. De toute façon, voilà le camion de Mr. J.L.B. Matekoni. Nous allons pouvoir lui demander ce que c'est que cette histoire de parachute et voir si ce qu'il y a dans le journal est vrai.

Mr. J.L.B. Matekoni gara son camion sous l'acacia, près de l'entrée du garage, en veillant à laisser la place nécessaire à Mma Ramotswe pour sa petite fourgonnette blanche. Elle n'arriverait pas avant neuf heures du matin, lui avait-elle dit, car elle devait emmener Motholeli chez le médecin. Le Dr Moffat lui avait téléphoné pour lui expliquer que l'hôpital recevait actuellement un grand spécialiste et que celui-ci avait accepté d'examiner Motholeli.

— Je ne crois pas qu'il pourra te dire grand-chose de plus que moi, l'avait avertie le Dr Moffat, mais tu ne perds rien à essayer.

Et le Dr Moffat ne s'était pas trompé : la visite n'avait rien apporté de neuf.

Mr. J.L.B. Matekoni commençait à mieux connaître les deux orphelins et cela lui faisait plaisir. Les enfants l'avaient toujours

plongé dans une certaine perplexité et il n'était pas sûr de bien les comprendre. Il y en avait partout au Botswana, évidemment, de sorte qu'il était impossible de ne pas les voir, mais la façon dont pensaient les deux orphelins le surprenait. Le garçon surtout, Puso, était un cas. Il se comportait bien mieux que par le passé – et Mr. J.L.B. Matekoni remerciait le ciel pour cela –, mais il restait taciturne. Parfois, lorsqu'il partait en camion avec Mr. J.L.B. Matekoni, il demeurait immobile, regardant le paysage défiler par la vitre sans dire un mot.

— À quoi penses-tu ? lui demandait Mr. J.L.B. Matekoni.

Puso secouait la tête et répondait :

— À rien.

Ce ne pouvait être vrai. Il était impossible de ne penser à rien, mais Mr. J.L.B. Matekoni ne parvenait pas à se représenter ce qu'il pouvait y avoir dans la tête d'un garçon de cet âge. Que faisaient les petits garçons ? Mr. J.L.B. Matekoni tentait de se souvenir de sa propre enfance, mais il ne trouvait qu'un curieux trou noir, comme si cette période de sa vie n'avait pas existé. C'était étrange, songeait-il. Mma Ramotswe, elle, se rappelait très bien le temps où elle était petite et elle lui décrivait souvent en détail des choses qui lui étaient arrivées des années et des années auparavant. Lorsqu'il tentait d'en faire autant, Mr. J.L.B. Matekoni ne parvenait même pas à se remémorer les noms des garçons de sa classe, hormis un ou deux amis très proches avec lesquels il était resté lié. Et c'était la même chose avec l'école d'initiation, où l'on envoyait tous les jeunes garçons pour leur inculquer les traditions des hommes. Il s'agissait d'un moment crucial dans la vie d'un individu, d'un moment qu'il importait de conserver en mémoire, mais Mr. J.L.B. Matekoni n'en gardait qu'un très vague souvenir.

Avec les moteurs, bien sûr, c'était différent. Si sa mémoire des noms et des gens manquait de précision, Mr. J.L.B. Matekoni se souvenait en revanche de presque tous les moteurs qui lui étaient passés entre les mains, depuis les gros et loyaux diesels dont il avait appris à s'occuper durant son apprentissage, jusqu'aux moteurs des voitures modernes, ultra-performants, mais sans âme. Et non seulement il se rappelait les moteurs distingués, comme celui de la voiture du Haut Commissaire britannique, mais il gardait aussi le souvenir de leurs frères plus modestes, par exemple, celui qui faisait rouler la seule et unique Prinz NSU qu'il eût jamais vue sur les routes botswanaïses. Une voiture humble assurément, qui avait la même allure à l'avant qu'à l'arrière et possédait un moteur très semblable à celui de la machine à coudre de Mma Ramotswe. Tous ces moteurs s'apparentaient à de vieux amis pour Mr. J.L.B. Matekoni, de vieux amis dotés de ces travers que présentent inévitablement les vieux amis, mais qui nous rassurent et nous font plaisir.

Mr. J.L.B. Matekoni descendit du camion et s'étira. Une journée chargée l'attendait, avec quatre voitures apportées pour une révision de routine et une cinquième sur laquelle il faudrait remplacer le servofrein. Cela réclamait une procédure délicate : il était difficile d'accéder au circuit capteur, puis, cette première étape franchie, on risquait, neuf fois sur dix, de replacer celui-ci de façon incorrecte. Le problème, comme Mr. J.L.B. Matekoni l'avait expliqué à maintes reprises aux apprentis, était que les extrémités des câbles du circuit capteur étaient évasées et qu'il fallait y insérer un petit écrou. Cet écrou permettait de les connecter au servomécanisme, mais – et c'était là un réel danger – si vous enfiliez les écrous trop loin, vous provoquiez une fuite. Si vous parveniez à éviter cet écueil, mais que vous manquiez de précision, le second risque était de tordre l'un des câbles de freinage. C'était là une erreur dramatique qui vous obligeait alors à remplacer le câble tout entier, et ces câbles, comme chacun savait, couraient dans le corps de la voiture comme des artères. Les apprentis avaient déjà provoqué chacune de ces deux catastrophes, de sorte qu'il s'était trouvé contraint de passer presque une journée entière à réparer les dégâts. Désormais, il ne les laissait plus s'occuper des circuits de freinage. Ils pouvaient le regarder faire s'ils le souhaitaient, mais il leur interdisait de toucher à quoi que ce fût. C'était le problème central avec ces apprentis : ils possédaient les connaissances théoriques nécessaires, ou du moins une partie de ces connaissances, mais, au bout d'un certain temps, ils se montraient négligents, comme s'ils se lassaient. Or, Mr. J.L.B. Matekoni savait qu'il ne fallait jamais se montrer négligent avec les câbles de freinage.

Il entra dans le garage et, percevant des voix en provenance de l'agence de détectives, alla frapper à la porte et passa la tête à l'intérieur. Mma Makutsi tenait un journal, qu'elle tendait à Charlie. Tous deux se tournèrent vers lui et le dévisagèrent.

— Voilà le patron, dit l'apprenti. Voilà le grand courageux en chair et en os.

Mr. J.L.B. Matekoni fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il. Pourquoi m'appelles-tu le grand courageux ?

— Oh, il n'y a pas que moi ! répondit l'apprenti en lui montrant le journal. Bientôt, toute la ville vous appellera comme ça.

Mr. J.L.B. Matekoni prit le journal. Il ne peut s'agir que d'une seule chose, pensa-t-il. Et ses craintes se trouvèrent confirmées lorsqu'il posa les yeux sur l'article.

Ses deux mains se crispèrent sur le papier et il demeura pétrifié, tandis que la consternation l'envahissait peu à peu. C'était l'œuvre de Mma Potokwane. Nul autre que Mma Potokwane n'aurait pu informer les journalistes du saut en parachute puisque lui-même n'en avait

parlé à personne. Elle n'a pas le droit de faire ça, pensa-t-il. Elle n'a pas le droit du tout.

— C'est vrai ? s'enquit Mma Makutsi. Vous avez vraiment dit que vous alliez sauter d'un avion ?

— Bien sûr qu'il l'a dit ! s'exclama l'apprenti. Le patron est quelqu'un de très courageux.

— En fait, commença Mr. J.L.B. Matekoni, Mma Potokwane m'a expliqué que ce serait bien que je le fasse et...

— Oh là là ! s'écria Mma Makutsi en applaudissant, ravie. Alors c'est vrai ? Mais c'est extraordinaire ! Je vais vous sponsoriser, Rra. Oui, je vous sponsorise à concurrence de trente pula !

— Pourquoi dites-vous « à concurrence de » ? s'étonna l'apprenti.

— Parce que c'est rédigé comme ça dans les formulaires de sponsoring, répondit Mma Makutsi. On doit inscrire la somme maximale.

— Mais c'est seulement parce que, quand une personne s'engage à faire par exemple une marche sponsorisée, elle n'est pas sûre d'arriver au bout, protesta l'apprenti. Pour un saut en parachute, celui que vous sponsorisez arrive toujours au bout... d'une manière ou d'une autre.

Il éclata de rire à ces mots. Mr. J.L.B. Matekoni se contenta de le fixer sans réagir.

Mma Makutsi fut ennuyée par la remarque de l'apprenti. Ce n'était pas bien de faire des commentaires de ce genre en présence d'un homme qui s'apprêtait à prendre un tel risque personnel pour soutenir une grande cause.

— Il ne faut pas parler comme ça, déclara-t-elle sévèrement. Ce n'est pas une plaisanterie et tu n'as pas à te moquer. C'est quelque chose de très courageux que va faire Mr. J.L.B. Matekoni.

— Ah, ça, je suis d'accord, acquiesça l'apprenti. Bien sûr que c'est courageux, Mma. Quand on pense à ce qui est arrivé à ce pauvre homme de la Botswana Defence Force...

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit aussitôt Mr. J.L.B. Matekoni.

Mma Makutsi foudroya l'apprenti du regard.

— Oh, cela n'a rien à voir avec vous, Mr. J.L.B. Matekoni, assura-t-elle à la hâte. C'est autre chose. Ce n'est pas la peine d'en parler maintenant...

Mr. J.L.B. Matekoni parut dubitatif.

— Mais il a dit qu'il est arrivé quelque chose à un homme de la Botswana Defence Force. C'est quoi, ce « quelque chose » ?

— Rien d'important, répondit Mma Makutsi. Parfois, la Botswana Defence Force commet des erreurs idiotes. C'est humain, après tout...

— Comment savez-vous que c'était une erreur de la Botswana Defence Force ? protesta l'apprenti. Comment savez-vous que ce n'était pas la faute de l'homme ?

— Quel homme ? interrogea Mr. J.L.B. Matekoni.

— Je ne sais pas comment il s'appelle, répondit Mma Makutsi. Et puis, j'en ai assez de parler de tout ça. Je voudrais me mettre au travail avant l'arrivée de Mma Ramotswe. J'ai ici une lettre à laquelle il faut que je réponde tout de suite. Il y a beaucoup à faire.

L'apprenti sourit.

— D'accord, dit-il. Moi aussi, j'ai plein de travail, Mma. Vous n'êtes pas la seule.

Il exécuta un petit saut, qui aurait pu être le premier pas d'une de ses danses, mais aussi un simple petit saut. Puis il quitta le bureau.

Mma Makutsi retourna s'asseoir avec un air très professionnel.

— J'ai fait les comptes du mois dernier, déclara-t-elle. Il a été nettement meilleur.

— C'est bien, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Mais pour ce qui concerne cet homme de la Botswana Defence Force...

Il ne put achever : Mma Makutsi venait de pousser un cri strident.

— Ouh ! hurla-t-elle. J'ai oublié quelque chose ! Ah, qu'est-ce que je suis bête ! Désolée, Mr. J.L.B. Matekoni, mais j'ai oublié d'enregistrer les factures qui sont là. Il va falloir que je revérifie tout.

Mr. J.L.B. Matekoni haussa les épaules. Il y avait une chose qu'elle ne voulait pas qu'il entende, mais il pensait savoir exactement de quoi il s'agissait. Il s'agissait d'un parachute qui avait refusé de s'ouvrir.

CHAPITRE VIII

Le thé est toujours la solution

Mma Ramotswe déboucha devant le Tlokweng Road Speedy Motors et immobilisa sa petite fourgonnette blanche sous l'acacia. Elle avait réfléchi tout en conduisant, non à son travail, mais aux enfants, qui se révélaient si surprenants à mesure qu'elle apprenait à les connaître. Un enfant n'était jamais simple, elle le savait, mais elle avait toujours cru que les frères et sœurs possédaient au moins quelque chose en commun dans leurs goûts et leur comportement. Et voilà qu'elle avait affaire à deux orphelins, issus de la même mère et du même père (c'était du moins ce que Mma Potokwane lui avait affirmé), mais totalement différents l'un de l'autre. Motholeli se passionnait pour les voitures et les camions et ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était regarder Mr. J.L.B. Matekoni manipuler ses clés à molette, ses tournevis et tous les mystérieux outils de sa profession. Elle était résolue à devenir garagiste, malgré son fauteuil roulant et bien que ses bras n'aient pas la même force que ceux des filles de son âge. La maladie qui l'avait privée de l'usage de ses jambes avait également touché d'autres parties du corps, affaiblissant les muscles et lui comprimant parfois la poitrine et les poumons. Elle ne se plaignait jamais, bien sûr, car ce n'était pas dans sa nature, mais Mma Ramotswe savait qu'elle souffrait chaque fois qu'elle voyait passer une ombre d'inconfort sur le visage enfantin. Alors, elle sentait son cœur se serrer pour cette fillette brave et courageuse que Mr. J.L.B. Matekoni, presque par hasard, avait fait entrer dans sa vie.

Puso, le garçon, que Motholeli avait sauvé, alors qu'il venait d'être enterré vivant aux côtés du corps de leur mère, en chassant le sable chaud de son visage et en soufflant de l'air dans ses poumons, ne partageait pas du tout l'intérêt de sa sœur pour les machines. Les voitures le laissaient indifférent, sauf quand elles lui permettaient de se déplacer, et il n'aimait rien mieux que jouer seul derrière la maison de Zebra Drive, lançant des pierres pour chasser les lézards ou obligeant ces minuscules créatures appelées fourmis-lions à sortir de leur trou. Ces insectes, qui avaient la taille d'une tique mais se révélaient bien plus rapides et énergiques, créaient dans le sable de

petits puits coniques, des traquenards pour les fourmis qui s'y aventuraient. Une fois parvenues au bord du piège, celles-ci provoquaient inévitablement un glissement de terrain miniature et dégringolaient. Caché en bas, sous quelques grains de sable, le fourmi-lion surgissait alors pour saisir sa proie, qu'il entraînait plus profondément et qui lui faisait un repas de choix. Si l'on était un petit garçon comme Puso, on pouvait gratter le bord du piège à l'aide d'un brin d'herbe et provoquer ainsi une fausse alerte pour attirer le fourmi-lion hors de sa tanière. Ensuite, on pouvait le pousser d'un coup de brindille et observer sa confusion. Il s'agissait là d'un passe-temps passionnant pour un petit garçon, et Puso pouvait s'y consacrer des heures durant.

Mma Ramotswe s'était imaginé qu'il jouerait avec d'autres enfants, mais il semblait très heureux tout seul. Elle avait un jour invité une amie et ses fils à la maison mais, lorsqu'ils étaient arrivés, Puso s'était contenté de regarder les enfants sans rien dire.

— Il faut que tu parles avec ces garçons, l'avait averti Mma Ramotswe. Ce sont tes invités et tu dois leur parler.

Il avait marmonné quelque chose et était parti avec eux dans le jardin, mais lorsqu'elle avait regardé par la fenêtre quelques minutes plus tard, Mma Ramotswe avait vu les deux fils de son amie s'amuser ensemble à grimper dans un arbre, tandis que Puso, de son côté, était penché sur un nid de fourmis blanches qu'il avait découvert sous un mopipi.

— Laisse-le faire ce qu'il veut, lui avait conseillé Mr. J.L.B. Matekoni. N'oublie pas d'où il vient. N'oublie pas quel est son peuple.

Mma Ramotswe savait exactement ce qu'il voulait dire. Même s'ils n'étaient pas de purs Masarwa, Motholeli et Puso avaient un peu de ce sang dans leurs veines. Il était facile de l'oublier, parce qu'ils ne ressemblaient pas à des bushmen, mais il demeurerait cet intérêt étrange, presque obsessionnel, que le petit garçon portait à la savane et à des créatures que la plupart des gens ne remarquaient même pas. C'était, pensait Mma Ramotswe, parce qu'il avait reçu des yeux capables de voir ces choses, comme nous recevons les yeux de ceux qui ont vécu avant nous et que nous voyons le monde de la même façon qu'ils le voyaient. Dans son propre cas, elle savait qu'elle avait l'œil de son père pour le bétail et pouvait évaluer la qualité d'une bête en un instant, au premier regard. C'était ainsi : elle savait. Sans doute en était-il de même pour Mr. J.L.B. Matekoni avec les voitures : un seul regard, et il savait.

Elle descendit de la petite fourgonnette blanche et fit le tour du bâtiment pour atteindre la porte de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Elle avait vu que tout le monde était très occupé au garage et elle ne voulait pas déranger. Dans une heure, ce serait la pause et

elle pourrait discuter avec Mr. J.L.B. Matekoni autour d'un thé. En attendant, il y avait une lettre à signer – Mma Makutsi avait commencé à la dactylographier la veille au soir – et sans doute du courrier à traiter. Et puis, tôt ou tard, il lui faudrait enquêter sur la liste de prétendants de Mma Holonga. Elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle s'y prendrait, mais peut-être Mma Makutsi lui suggérerait-elle quelque chose. Celle-ci était intelligente – son 97 sur 100 à l'examen final de l'Institut de secrétariat du Botswana l'avait prouvé au monde entier –, mais elle avait tendance à imaginer des stratégies peu réalistes. Ces dernières se révélaient parfois payantes, mais, en maintes occasions, Mma Ramotswe avait dû doucher son enthousiasme pour des idées nettement trop ambitieuses.

Lorsqu'elle pénétra dans l'agence, elle trouva Mma Makutsi occupée à nettoyer ses grosses lunettes tout en contemplant le plafond. C'était signe qu'elle réfléchissait, et Mma Ramotswe se demanda quel était l'objet de ses pensées. Peut-être le courrier du matin, que Mma Makutsi passait désormais prendre à la poste sur le chemin du bureau, comportait-il une lettre intéressante qui donnerait lieu, qui sait, à une nouvelle enquête. Ou peut-être s'agissait-il de l'une de ces lettres anonymes que, de manière inexplicable, les gens leur envoyaient : des dénonciations dont l'expéditeur pensait qu'elles les intéresseraient, mais qui ne les concernaient absolument pas. C'étaient des lettres banales, qui ne révélaient rien d'autre que des jalousies ou des mesquineries bien humaines. Il arrivait cependant que l'une d'elles contienne des renseignements intéressants ou jette une lumière neuve sur un coin d'ombre de la vie d'un individu. Mma Makutsi pensait peut-être à une telle lettre, se dit Mma Ramotswe, mais peut-être aussi fixait-elle le plafond simplement parce qu'elle n'avait rien d'autre à faire. Parfois, quand les gens restaient ainsi les yeux dans le vague, ils n'avaient rien à l'esprit et ne faisaient rien d'autre que penser au plafond, ou aux arbres, ou au ciel, ou à n'importe quel autre objet qu'ils prenaient plaisir à regarder.

— Vous pensez à quelque chose, Mma, lança Mma Ramotswe. Quand je vous vois nettoyer vos lunettes comme ça, je sais que vous réfléchissez.

Mma Makutsi se retourna d'un mouvement brusque, étonnée par l'intrusion soudaine de son employeur.

— Vous m'avez surprise, Mma ! s'exclama-t-elle. J'étais là et, tout d'un coup, j'ai entendu votre voix. Vous m'avez fait sursauter.

Mma Ramotswe sourit.

— Mr. J.L.B. Matekoni me dit la même chose. Mais je ne le fais pas exprès.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis enchaîna :

— Alors, à quoi pensiez-vous ?

Mma Makutsi remit ses lunettes et les ajusta sur son nez. C'était à Mr. J.L.B. Matekoni qu'elle pensait, au saut en parachute et à la réaction de Mma Ramotswe lorsqu'elle apprendrait la nouvelle, à supposer qu'elle ne fût pas déjà au courant.

— Vous avez vu le journal aujourd'hui ? s'enquit-elle.

Mma Ramotswe secoua la tête et se dirigea vers son bureau.

— Non, répondit-elle. J'ai dû conduire les enfants à droite et à gauche. Je n'ai pas eu une minute pour me poser.

Elle jeta à Mma Makutsi un regard interrogateur.

— Il y a quelque chose de spécial ?

Elle ne sait pas, songea Mma Makutsi. Eh bien, il allait falloir le lui annoncer, et ce serait probablement un choc.

— Mr. J.L.B. Matekoni va sauter, déclara-t-elle. C'est écrit dans le journal de ce matin.

Mma Ramotswe dévisagea son assistante sans comprendre. De quoi parlait-elle ? Que signifiait cette histoire de saut ?

— D'un avion, poursuivit Mma Makutsi à la hâte. Mr. J.L.B. Matekoni va effectuer un saut en parachute.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? s'exclama-t-elle. Jamais Mr. J.L.B. Matekoni ne ferait une chose pareille. Qui a écrit de telles bêtises dans le journal ?

— C'est la vérité, insista Mma Makutsi. C'est un saut de charité. Mma Potokwane...

Il était inutile d'en dire plus. À la mention de ce nom, l'expression de Mma Ramotswe se métamorphosa.

— Mma Potokwane ? répéta-t-elle. Elle recommence à obliger Mr. J.L.B. Matekoni à faire des choses qu'il n'a pas envie de faire ? Un saut en parachute ?

Mma Makutsi hocha la tête.

— C'est dans le journal. Et j'ai parlé à Mr. J.L.B. Matekoni. Il a confirmé.

Mma Ramotswe s'assit et demeura immobile. Pendant quelques instants, elle ne dit rien, laissant les implications des paroles de Mma Makutsi s'imposer peu à peu à son esprit. Puis elle pensa : Je vais être veuve. Je vais être veuve avant même de m'être mariée.

Mma Makutsi remarqua l'effet de la nouvelle sur Mma Ramotswe et elle chercha des mots susceptibles de l'aider.

— Je ne crois pas qu'il en ait vraiment envie, murmura-t-elle. Mais à présent, il est coincé. Mma Potokwane l'a annoncé à la presse.

Mma Ramotswe demeura silencieuse, aussi Mma Makutsi poursuivit-elle.

— Il faut que vous alliez le voir au garage sur-le-champ. Vous devez tout arrêter. Vous devez lui interdire de sauter. C'est trop

dangereux.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Je ne pense pas que ce saut en parachute soit une bonne idée, déclara-t-elle. Mais je ne sais pas si je peux lui interdire de le faire. Ce n'est pas un enfant.

— Mais vous êtes sa femme, protesta Mma Makutsi. Enfin, presque... Vous avez le droit de l'empêcher de courir un danger.

Mma Ramotswe fronça les sourcils.

— Non, je n'ai pas ce droit. Je peux lui en parler, mais si on essaie d'empêcher quelqu'un de faire quelque chose, cela peut provoquer du ressentiment. Je ne veux pas que Mr. J.L.B. Matekoni pense que je suis toujours là pour lui dire ce qu'il doit faire. Ce n'est pas une bonne façon de commencer un mariage.

— Mais il n'a pas encore commencé, ce mariage ! s'exclama Mma Makutsi. Vous êtes seulement fiancée. Et cela fait déjà un bout de temps, d'ailleurs ! Il n'y a pas le moindre signe de mariage.

Elle s'interrompit, songeant qu'elle était peut-être allée trop loin. Ce qu'elle venait de dire était vrai, mais il ne servait à rien d'attirer l'attention sur la longueur de ces fiançailles et l'absence notable d'un quelconque projet de mariage.

Mma Ramotswe ne parut pas vexée.

— Vous avez raison, répondit-elle. Je suis bel et bien fiancée, et cela fait longtemps que j'attends. Seulement, on ne doit pas bousculer les hommes. Ils n'aiment pas cela. Ils aiment avoir l'impression qu'ils sont maîtres de leurs décisions.

— Même si ce n'est pas le cas ? interrogea Mma Makutsi.

— Oui, assura Mma Ramotswe. Nous savons toutes que ce sont les femmes qui prennent les décisions, mais nous devons donner aux hommes l'impression que ces décisions sont les leurs. Il s'agit d'un acte de charité de notre part.

Mma Makutsi ôta ses lunettes et les essuya sur le mouchoir de dentelle effiloché qu'elle affectionnait. Elle l'avait acheté alors qu'elle étudiait à l'Institut de secrétariat du Botswana, à une époque où elle ne possédait pratiquement rien d'autre, et il signifiait beaucoup pour elle.

— Donc, il ne faut rien dire pour le moment ? demanda-t-elle enfin. Mais alors...

— Tôt ou tard, nous trouverons une occasion de dire quelque chose, mais très discrètement, expliqua Mma Ramotswe. Nous trouverons un moyen de tirer Mr. J.L.B. Matekoni de ce piège. Mais cela doit se faire avec précaution, afin qu'il puisse croire que c'est lui qui a changé d'avis.

Mma Makutsi sourit.

— Vous savez y faire avec les hommes, Mma. Vous savez

exactement comment fonctionne leur cerveau.

Mma Ramotswe haussa les épaules.

— Quand j'étais petite, je regardais jouer les garçons. Je voyais comment ils étaient. Maintenant que je suis une femme, j'ai compris qu'il n'y avait pas grande différence. Les petits garçons et les hommes sont les mêmes personnes. Ils ont juste changé de vêtements, c'est tout. Les garçons portent des culottes courtes, les hommes des pantalons. Mais quand on leur enlève ça, on trouve exactement la même chose.

Mma Makutsi dévisagea Mma Ramotswe, qui se troubla soudain.

— Enfin, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... ajouta-t-elle en toute hâte. Ce que je veux dire, c'est qu'un pantalon ne signifie rien. Les hommes sont comme de petits garçons, et si l'on comprend les petits garçons, on comprend les hommes. Voilà ce que j'ai voulu dire.

— C'est exactement ce que j'avais compris, affirma Mma Makutsi. Je n'ai pas imaginé un seul instant que vous vouliez dire autre chose.

— Parfait, s'exclama Mma Ramotswe avec une certaine brusquerie. Maintenant, buvons du thé et réfléchissons à la façon d'aborder le problème que Mma Holonga nous a soumis l'autre jour. On ne peut pas passer la journée à parler des hommes. Il faut se mettre au travail. Nous avons beaucoup à faire.

Mma Makutsi prépara le thé de la savane et elles burent à petites gorgées le liquide rouge sombre en discutant du meilleur moyen de mener l'enquête sur les prétendants de Mma Holonga. Grâce au thé, bien sûr, le problème leur parut moins ardu, comme toujours, et lorsque les tasses furent vides et que Mma Makutsi saisit la théière ébréchée pour y ajouter de l'eau, les deux femmes n'avaient plus le moindre doute sur la meilleure stratégie à employer.

CHAPITRE IX

Comment manipuler les garçons grâce à la psychologie

À la fin de sa journée de travail, Mma Ramotswe s'était si bien organisée qu'elle se tenait devant sa petite fourgonnette blanche au moment précis – cinq heures moins une – où les deux apprentis franchirent la porte du garage en essuyant leurs mains noires sur des chiffons fournis par Mr. J.L.B. Matekoni. Mr. J.L.B. Matekoni n'ignorait rien de la dermatose spécifique aux mécaniciens, qui avait frappé plusieurs de ses semblables au fil des ans, et il déployait des trésors de patience pour marteler la leçon dans la tête de ses apprentis. Il ne se faisait guère d'illusions sur l'efficacité de cet enseignement, bien sûr : les deux garçons se contentaient encore souvent de plonger leurs mains dans un seau d'eau tiède, mais, au moins, il leur arrivait d'avoir recours aux chiffons qu'il leur procurait et de prendre le temps de s'essuyer avec soin. Un vieux bidon était prévu pour recueillir les chiffons sales et autres détritiques inhérents à la profession, mais ils n'y pensaient guère et, de l'endroit où elle se trouvait, Mma Ramotswe les vit jeter négligemment par terre les chiffons crasseux. À cet instant, l'aîné des apprentis releva la tête et l'aperçut qui les observait. Il murmura quelques mots à son compagnon et, avec précaution, tous deux ramassèrent les chiffons et se dirigèrent vers le bidon.

— Vous êtes très propres, c'est bien, leur lança Mma Ramotswe lorsqu'ils émergèrent du garage. Mr. J.L.B. Matekoni va être content.

— On allait les mettre à la poubelle, de toute façon, répliqua le plus jeune apprenti d'un ton de reproche. Vous n'avez pas besoin de nous le dire, Mma.

— Oui, dit Mma Ramotswe. Je sais. J'ai pensé que vous les aviez laissés tomber sans le faire exprès. Cela arrive parfois, non ? Je vous ai souvent vus laisser tomber des choses sans le faire exprès. Des papiers de bonbons, des sachets de chips, des journaux...

Les apprentis, qui étaient désormais parvenus à la hauteur de la petite fourgonnette blanche, contemplèrent leurs chaussures d'un air penaud. Ils n'étaient pas de taille à affronter Mma Ramotswe et ils le

savaient.

— Mais je n'ai pas envie de parler de propriété avec vous, reprit Mma Ramotswe d'un ton enjoué. Je vous ai vus travailler dur aujourd'hui et je vous propose de vous ramener chez vous en voiture. Cela vous évitera d'attendre le minibus.

— C'est très gentil à vous, Mma, répondit l'aîné des apprentis.

Mma Ramotswe fit un geste en direction du siège passager.

— Monte à l'avant, Charlie, ordonna-t-elle. Tu es le plus âgé. Et toi, ajouta-t-elle en se tournant vers l'autre et en désignant l'arrière de la fourgonnette, tu te mets là. La prochaine fois, c'est toi qui seras devant.

Elle avait une vague idée des quartiers où habitaient les garçons. Le plus jeune vivait avec son oncle près de la brasserie de Francistown Road et l'autre logeait chez une tante et un oncle à Tlokweng, non loin de la ferme des orphelins. Il lui faudrait une bonne demi-heure pour les raccompagner tous les deux et les enfants allaient l'attendre à la maison, mais c'était important et elle ferait ces trajets de bon cœur.

Elle déposerait d'abord le plus jeune, contournant les abords de la ville, passant devant l'université et l'*Hôtel du Soleil*, puis empruntant la route de Maru-a-Pula. Là, Nyerere Drive menait à gauche, au bout d'Elephant Road, et elle redescendait sur Nelson Mandela Drive, qu'elle continuait pour sa part à appeler Old Francistown Road. Lorsqu'ils eurent traversé le lit asséché de la Segoditshane, l'aîné des apprentis la guida jusqu'à une ruelle bordée de maisonnettes bien entretenues.

— C'est ici qu'habite son oncle, dit-il en désignant l'une d'elles. Lui, il loge dans la cabane, là, sur le côté. Il y va pour dormir, mais il mange dans la maison, avec la famille.

Ils s'arrêtèrent devant la grille et le jeune apprenti sauta de la fourgonnette, avant de battre des mains en signe de gratitude. Mma Ramotswe lui sourit et lança par la fenêtre ouverte :

— Je suis contente de t'avoir épargné toute cette marche.

Puis elle lui adressa un signe d'au revoir et redémarra.

— C'est un gentil garçon, commenta-t-elle tandis qu'ils s'éloignaient. Il fera un bon mari, le moment venu.

— Ha, ha ! fit l'apprenti. Il faudra d'abord qu'une fille réussisse à l'attraper. Il court vite, vous savez. Ce ne sera pas facile pour les filles.

Mma Ramotswe fit mine d'être intéressée.

— Mais imagine qu'une jeune fille très belle et très riche s'intéresse à lui ? Que se passera-t-il ? Je suis sûre qu'il serait ravi d'épouser une fille comme ça et d'avoir une grosse voiture. Peut-être l'une de ces voitures allemandes que tu aimes tant... Que se passera-t-il dans ce cas ?

L'apprenti éclata de rire.

— Ah, moi, une fille comme ça, je l'épouse tout de suite. Seulement, ces filles-là ne regardent pas les gars comme nous. On est juste des apprentis mécaniciens, vous savez. Les filles comme ça veulent des gars qui viennent de familles riches ou qui ont un très bon métier. Des comptables. Des gens comme ça. Nous, on a les filles ordinaires.

Mma Ramotswe fit claquer sa langue.

— Ah bon ? C'est triste. C'est dommage que tu ne saches pas comment faire pour attirer des filles plus séduisantes. C'est vraiment dommage.

Elle s'interrompit un instant, avant d'ajouter, presque en aparté :

— Remarque, je pourrais te l'expliquer...

L'apprenti posa sur elle un regard incrédule.

— Vous, Mma ? Vous pourriez m'expliquer comment on attire ce genre de filles ?

— Bien sûr, répondit Mma Ramotswe. Je suis une femme, non ? Et j'ai été une fille. Je sais comment raisonnent les filles. Ce n'est pas parce que je suis un peu plus vieille maintenant et que j'ai arrêté de regarder les garçons dans la rue, que j'ai oublié comment raisonnent les filles...

L'apprenti haussa un sourcil.

— Alors dites-moi, la pressa-t-il. Dites-moi ce secret.

Mma Ramotswe demeura silencieuse. Maintenant, songea-t-elle, le plus difficile l'attendait. Elle devait s'assurer que l'apprenti la prendrait au sérieux, ce qui signifiait qu'il ne fallait pas lâcher l'information trop tôt.

— En fait, je ne sais pas si je dois t'expliquer, déclara-t-elle. On ne peut pas dévoiler ça à n'importe qui. Si je le dis, ce sera à un homme qui sera très gentil avec les filles en question. Ce n'est pas parce qu'elles sont riches et belles qu'elles n'ont pas de sentiments. Peut-être vaut-il mieux que j'attende encore quelques années avant de t'en parler.

Le sourire de l'apprenti disparut et il fronça les sourcils.

— Une fille comme ça, je serais très gentil avec elle, affirma-t-il. Vous pouvez compter sur moi, Mma.

Mma Ramotswe se concentra sur la conduite. Il y avait un vieil homme à bicyclette devant eux, un chapeau cabossé sur la tête et une poule attachée sur le porte-bagages. Elle ralentit et le doubla avec précaution.

— Cette poule effectue son dernier voyage, dit-elle. Il doit l'apporter à quelqu'un qui la mangera au dîner.

L'apprenti jeta un coup d'œil derrière lui.

— C'est le sort de toutes les poules, fit-il remarquer. Elles sont là pour ça.

— Peut-être qu'elles ne pensent pas la même chose que toi ? objecta Mma Ramotswe.

L'apprenti se mit à rire.

— Mais les poules ne pensent pas ! Elles ont une toute petite tête. Il n'y a pas la place pour un cerveau dans un poulet.

— Qu'y a-t-il dans leur tête, alors ?

— Juste du sang et un peu de viande, répondit l'apprenti. J'ai vu. Il n'y a pas de cerveau.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Ah... fit-elle.

Il ne servait à rien d'argumenter avec ce garçon sur des questions comme celle-ci. Généralement, il s'obstinait à penser qu'il avait raison, même si ce qu'il disait était dénué de fondement.

— Mais c'est quoi, ce truc sur les filles ? insista l'apprenti. Vous pouvez me le dire, Mma. C'est vrai que je parle beaucoup des filles, mais je suis toujours gentil avec elles. Demandez à Mr. J.L.B. Matekoni. Il a vu comme je les traite bien.

Ils approchaient maintenant de Tlokweng Road et Mma Ramotswe estima que son passager était mûr à point. Elle avait éveillé son attention et, à présent, il l'écouterait.

— Bon, d'accord, commença-t-elle. Je vais te donner le moyen infailible de réussir. Pour attirer l'attention de ces filles riches et séduisantes, il faut que tu deviennes célèbre. Si tu es célèbre, si tu as ton nom dans les journaux, ces filles ne pourront plus te résister. Regarde autour de toi et demande-toi quel genre d'hommes sort avec ce genre de femmes. C'est toujours ceux dont on parle dans les journaux. Ils sortent tous avec des filles comme ça.

L'apprenti afficha un air abattu.

— Ça, dit-il, ce n'est pas une bonne nouvelle pour moi. Jamais je ne serai célèbre. Jamais on ne parlera de moi dans les journaux.

— Pourquoi ? s'étonna Mma Ramotswe. Tu baisses les bras avant même d'avoir commencé !

— Parce que personne n'écrit jamais d'article sur moi, rétorqua l'apprenti. Je suis un inconnu. Je ne vais pas devenir célèbre.

— Mais regarde Mr. J.L.B. Matekoni ! contra Mma Ramotswe. Regarde-le. Il était dans les journaux aujourd'hui. Maintenant, il est célèbre.

— C'est différent, répliqua l'apprenti. Il était dans les journaux parce qu'il va sauter en parachute.

— Mais toi aussi, tu peux le faire ! s'exclama Mma Ramotswe comme si l'idée venait à l'instant de l'effleurer. Si tu décidais de sauter d'un avion, tu serais dans les journaux et les filles séduisantes te remarqueraient aussitôt. Elles seraient toutes après toi. Moi, je sais comment fonctionnent ces filles-là.

— Mais... commença l'apprenti.

Il n'acheva pas.

— Je t'assure que c'est vrai ! enchaîna Mma Ramotswe. Il n'existe rien au monde, rien, qu'elles apprécient plus que la bravoure. Si tu sautes d'un avion – peut-être à la place de Mr. J.L.B. Matekoni, d'ailleurs, parce qu'il doit être un peu trop vieux pour le faire –, c'est toi qui bénéficieras de toute l'attention. Je te le garantis. Ces filles seront en bas, à t'attendre. Tu pourras faire ton choix. Choisir celle qui a la plus grosse voiture.

— Et si elle a la plus grosse voiture, déclara l'apprenti en souriant, elle doit aussi avoir les plus grosses fesses. Il faut une grosse voiture pour installer des grosses fesses. Une fille comme ça, ce serait vraiment chic !

En temps normal, Mma Ramotswe n'aurait jamais laissé passer une telle remarque sans envoyer une répartie cinglante, mais, cette fois, elle se contenta de sourire.

— Cela me paraît très simple, dit-elle. Tu sautes, tu as la fille. C'est sans danger.

L'apprenti réfléchit un instant.

— Mais... et ce type de la Botswana Defence Force ? Celui dont le parachute ne s'est pas ouvert ?

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Tu te trompes, Charlie, assura-t-elle. Son parachute se serait ouvert s'il avait tiré sur la corde. Tu as dit toi-même qu'il avait dû s'endormir. Il n'y avait aucun problème avec son parachute, tu sais. Toi, tu es plus intelligent que lui. Tu ne vas pas oublier de tirer sur la corde.

L'apprenti réfléchit de nouveau.

— Et vous croyez qu'on parlera de moi dans les journaux ?

— Évidemment ! Je demanderai à Mma Potokwane de s'en occuper. Elle fournit toujours des sujets d'articles sur la ferme des orphelins. Elle leur dira de mettre une grande photo de toi en première page. Les filles dont on vient de discuter seront obligées de la voir.

Mma Ramotswe ralentit. Un petit groupe d'ânes s'était aventuré sur la route devant eux pour s'immobiliser en plein milieu, regardant la fourgonnette blanche comme s'ils voyaient une voiture pour la première fois. Elle arrêta le véhicule avec un coup d'œil furtif à l'apprenti. La psychologie, pensa-t-elle. Voilà comment on appelait cela de nos jours, mais, pour elle, il s'agissait d'une science beaucoup plus ancienne ; un savoir de femmes. C'était la connaissance de la façon dont les hommes se comportaient et de la méthode pour les persuader de faire une chose, si l'on savait comment aborder la situation. Elle n'avait pas menti à l'apprenti : il existait des filles qui

seraient impressionnées par un jeune homme assez courageux pour sauter en parachute et qui avait sa photographie dans les journaux. Si les hommes étaient eux-mêmes préparés à user de psychologie, ce qui n'était généralement pas le cas, ils parviendraient eux aussi à amener les femmes à faire ce qu'ils voulaient. Alors peut-être était-il préférable qu'ils restent de mauvais psychologues. Pour manipuler les femmes, les hommes en appelaient à leur compassion, ou au sentiment de culpabilité. Bien sûr, ils ne le faisaient pas consciemment, mais ils parvenaient à leurs fins.

L'apprenti se pencha par la vitre et invectiva les ânes, qui le regardèrent d'un œil torve avant de se remettre lentement en marche pour libérer le passage. Puis, se rasseyant sur son siège, il se tourna vers Mma Ramotswe.

— Je crois que je vais sauter, Mma, déclara-t-il. Je crois que c'est bien d'aider la ferme des orphelins. Nous devons tous faire quelque chose.

Lorsque Mma Ramotswe atteignit Zebra Drive, la nuit tombait déjà. Le camion de Mr. J.L.B. Matekoni était garé sur le côté de la maison, à la place qu'elle lui avait attribuée, et, comme à son habitude, elle immobilisa la petite fourgonnette blanche près de la porte de la cuisine. On avait allumé la lumière à l'intérieur et des voix lui parvenaient. Sans doute se demandait-on où elle pouvait bien être. Les enfants devaient avoir faim.

À peine entrée dans la cuisine, elle retira ses chaussures. Motholeli coupait des carottes en rondelles sur la table, assise dans son fauteuil roulant, tandis que Puso remuait le contenu d'une marmite qui chauffait sur la cuisinière. Debout derrière lui, Mr. J.L.B. Matekoni ajoutait du sel dans le plat.

— Ce soir, c'est nous qui préparons le dîner, déclara ce dernier lorsqu'il la vit. Tu peux aller t'asseoir et mettre tes pieds sur le tabouret. Nous t'appellerons quand tout sera prêt.

Mma Ramotswe poussa un petit cri de joie.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle. Je suis très fatiguée...

Elle gagna le salon et se laissa tomber dans son fauteuil favori. Même si les enfants aidaient toujours à la cuisine, il était inhabituel qu'ils préparent le repas entier. L'idée devait venir de Mr. J.L.B. Matekoni, songea-t-elle, et cette pensée la remplit de gratitude envers cet homme qui prenait l'initiative de faire la cuisine. La plupart des maris s'y refusaient fermement, estimant qu'ils ne pouvaient s'abaisser à accomplir la moindre tâche ménagère, mais Mr. J.L.B. Matekoni était différent. On eût dit qu'il savait ce que cela signifiait d'être une femme et d'avoir à préparer des repas une vie durant, d'être confronté à une procession de marmites et de casseroles qui s'allongeaient devant soi à l'infini. Les femmes, elles, en avaient pleinement conscience et

elles rêvaient souvent de cuisine et de poêles à frire, mais, pour une fois, il y avait là un homme qui semblait comprendre ces choses.

Lorsqu'elle prit place à table une demi-heure plus tard, Mma Ramotswe regarda avec fierté Mr. J.L.B. Matekoni et Puso apporter les assiettes bien garnies et les disposer devant chaque convive. Alors, les yeux pieusement baissés sur la nappe, elle dit le bénédicité comme elle le faisait toujours avant le repas.

— Puisse le Seigneur poser un regard bienveillant sur le Botswana. Et à présent, remercions-le pour toutes ces bonnes choses que nous avons dans nos assiettes et qui ont été si bien préparées.

Elle marqua un temps d'arrêt. Il y avait d'autres bénédictions à réciter, mais elle estima que ces paroles suffiraient ; et comme tout le monde avait faim, elle donna le feu vert.

— C'est très bon, commenta-t-elle après avoir avalé la première bouchée. Je suis ravie d'avoir d'aussi bons cuisiniers juste là, sous mon toit.

— C'est Mr. J.L.B. Matekoni qui a eu l'idée de préparer le repas, expliqua Motholeli. Peut-être qu'il pourrait ouvrir un Tlokweng Road Speedy Restaurant.

Mr. J.L.B. Matekoni se mit à rire.

— Non, c'est impossible. Moi, je ne suis bon qu'à réparer les voitures. C'est tout ce que je sais faire.

— Non, tu sais aussi sauter en parachute, objecta Motholeli. Tu en es capable. On en a parlé à l'école.

Le silence s'installa tout à coup et il sembla qu'un nuage passait sur les convives. La fourchette de Mr. J.L.B. Matekoni s'était immobilisée à mi-chemin entre son assiette et sa bouche, et le couteau de Mma Ramotswe avait cessé de couper le gros morceau de potiron auquel il s'était attaqué. Mma Ramotswe considéra Mr. J.L.B. Matekoni, qui soutint quelques instants son regard, avant de se détourner.

— Ah, cette histoire ? dit enfin Mma Ramotswe. En réalité, il s'agit d'une erreur. Au début, Mr. J.L.B. Matekoni était décidé à sauter en parachute, c'est vrai, mais finalement, Charlie, l'apprenti du garage, a proposé de le remplacer. J'en ai déjà parlé à Mma Potokwane et elle est très contente de ce nouvel arrangement. Elle a dit qu'elle était sûre que Mr. J.L.B. Matekoni voudrait bien donner sa chance à ce garçon, et j'ai promis de lui demander ce qu'il en pensait.

Tous les regards convergèrent vers Mr. J.L.B. Matekoni, dont les yeux s'étaient agrandis de surprise à mesure que Mma Ramotswe parlait.

— Alors ? reprit celle-ci en se remettant à couper son potiron. Que veux-tu faire, Mr. J.L.B. Matekoni ? Es-tu d'accord pour laisser sa chance à ce garçon ?

Mr. J.L.B. Matekoni leva les yeux et contempla le plafond.

— Je pourrais, oui, j’imagine... répondit-il.

— Parfait. C’est vraiment généreux de ta part. Charlie va être très content.

Mr. J.L.B. Matekoni sourit.

— Ce n’est rien, assura-t-il. C’est normal.

Ils poursuivirent leur repas. Mma Ramotswe trouva Mr. J.L.B. Matekoni en pleine forme : il lança plusieurs remarques amusantes sur les événements du jour, dont une plaisanterie sur une boîte de vitesses qui les fit éclater de rire, mais que personne ne comprit. Puis, une fois la table débarrassée et les enfants partis se coucher, Mr. J.L.B. Matekoni se leva de sa chaise et vint se poster devant Mma Ramotswe pour lui prendre la main.

— Tu es quelqu’un de vraiment bon, Mma Ramotswe, déclara-t-il. J’ai beaucoup de chance d’avoir trouvé une femme comme toi. Je mène une vie très heureuse maintenant.

— Et moi aussi, j’ai une vie très heureuse, répondit Mma Ramotswe.

Finalement, elle n’allait pas devenir veuve et elle avait réussi à présenter les choses de telle sorte que la décision avait semblé venir de lui. C’était ce qu’aimaient les hommes – elle en était convaincue. Alors pourquoi ne pas les laisser penser qu’ils agissaient comme bon leur semblait, au moins de temps en temps ? Elle ne voyait aucune raison de les contrarier sur ce plan.

CHAPITRE X

Le rêve de Mr. J.L.B. Matekoni

Mr. J.L.B. Matekoni ressentait bien sûr un soulagement immense depuis que Mma Ramotswe lui avait offert sur un plateau la possibilité de se désister du saut en parachute. Elle l'avait fait de façon si élégante et si intelligente qu'elle lui avait épargné tout embarras. Durant la journée, l'anxiété l'avait dévoré, tandis qu'il pensait et repensait à la situation dans laquelle l'avait placé Mma Potokwane. Lui qui n'avait jamais été peureux éprouvait de la terreur, une terreur intense et absolue, en imaginant l'instant où il devrait se lancer de l'avion. En fin d'après-midi, il en était arrivé à la conclusion qu'il allait mourir de cette façon-là et il avait alors passé près d'une heure à réfléchir aux termes du testament qu'il rédigerait dès le lendemain. Mma Ramotswe hériterait du garage, naturellement. Elle pourrait le diriger avec Mma Makutsi, qui en redeviendrait directrice. La maison serait vendue – on en obtiendrait un excellent prix – et l'argent réparti entre ses cousins, qui n'étaient pas très riches et pourraient s'en servir pour acheter du bétail. Mma Ramotswe en garderait une partie, cela allait de soi, peut-être même la moitié, ce qui lui permettrait de bien s'occuper des enfants, dont il était responsable, après tout. Restait le camion, qui pourrait aller à la ferme des orphelins, où l'on en ferait bon usage.

Arrivé à ce stade, il s'interrompit. Laisser le camion à la ferme des orphelins revenait à le léguer à Mma Potokwane, et il n'était pas très sûr d'en avoir envie. Au fond, n'était-ce pas cette femme qui avait provoqué cette crise ? Il ne voyait aucune raison qu'elle en tire bénéfice. Étant donné les circonstances, elle serait directement responsable de sa mort et mériterait plutôt de passer en jugement. Cela lui apprendrait à contraindre sans cesse les gens à faire des choses. Et cela servirait aussi de leçon à toutes les directrices d'institutions qui menaient leur monde à la baguette – et il devait en exister beaucoup. L'heure était venue pour les hommes de se révolter, et ce pourrait être le procureur général du Botswana qui engagerait le processus en leur nom à tous, en intentant un procès pour homicide à Mma Potokwane. Ce serait au moins un début.

Ces indignes pensées n'étaient désormais plus de mise, et après la glorieuse dispense délivrée par Mma Ramotswe à la table du dîner, Mr. J.L.B. Matekoni ne ressentait plus le besoin de rédiger son testament. Ce soir-là, lorsqu'il regagna sa maison, près de l'ancien aéroport militaire du Botswana, il passa en revue toutes ses possessions familiales, non avec le regard d'un homme organisant sa succession, mais avec le soulagement d'un individu qui savait qu'il n'en serait pas séparé avant longtemps. Il regarda son canapé aux accoudoirs et aux coussins tachés et repensa à ces longs samedis après-midi passés assis là, à écouter la radio sans penser à rien de particulier. Puis ses yeux glissèrent sur le tableau de velours représentant une montagne, accroché au mur d'en face. C'était une très belle œuvre dont la réalisation avait dû réclamer beaucoup de temps à l'artiste. Mr. J.L.B. Matekoni en connaissait les moindres détails. Un jour, tout cela irait chez Mma Ramotswe, mais, pour le moment, il était rassurant de voir les choses rester à leur place.

Il était presque minuit lorsque Mr. J.L.B. Matekoni alla se coucher. Il lut le journal quelques minutes avant de le laisser paresseusement tomber près de son lit et d'éteindre la lumière. Alors, enveloppé par l'obscurité, il glissa dans le sommeil, qu'il n'avait jamais de difficulté à trouver après une rude journée de travail. Ce sommeil était le bienvenu : le cauchemar qui l'avait torturé était une épreuve diurne et il avait pris fin à présent. Il n'y aurait pas de chute, il ne s'écroulerait pas sur le sol, il n'aurait pas à vivre l'humiliation d'une peur manifeste aux yeux de tous...

Tout cela, c'était le monde éveillé. Le monde inconscient de Mr. J.L.B. Matekoni n'avait pas encore enregistré les développements de la soirée, qui l'avaient libéré de ses tourments. À un moment de la nuit, il se retrouva donc debout sur le tarmac de l'aérodrome, regardant approcher un petit avion blanc semblable à ceux du Kalahari Flying Club. Lorsque l'appareil s'immobilisa devant lui et que la porte s'ouvrit, le pilote, qui se révéla être Mma Potokwane, lui fit signe de monter à bord.

— Viens, Mr. J.L.B. Matekoni, hurla-t-elle à tue-tête pour couvrir le vrombissement du moteur.

Elle semblait ennuyée de le voir différer le moment fatal et Mr. J.L.B. Matekoni finit par lui obéir, comme il le faisait toujours.

Penchée sur les commandes et occupée à régler les instruments de vol, Mma Potokwane paraissait confiante. Mr. J.L.B. Matekoni tendit la main pour toucher un bouton qui semblait réclamer de l'attention, puisqu'une lumière orange clignotait au-dessus, mais Mma Potokwane le repoussa d'un geste furieux.

— Pas touche ! cria-t-elle, comme si elle s'adressait à l'un des orphelins. C'est dangereux !

Il reprit sa place à l'arrière et le petit avion s'élança sur la piste. Les arbres étaient tout près, pensa-t-il, l'herbe semblait douce, de sorte qu'il pourrait sauter maintenant, rouler par terre et s'enfuir. Mais on ne se déroba pas aussi facilement à Mma Potokwane, qui lui jeta un regard noir et secoua l'index en guise de mise en garde. Alors, l'avion s'éleva dans les airs et Mr. J.L.B. Matekoni regarda par le hublot le paysage qui s'étendait au-dessous de lui, diminuant à vue d'œil pour devenir un Botswana miniature, avec des vaches de la taille de fourmis et des routes qui semblaient du fil à coudre. Oh, comme cela était beau vu du ciel, comme il était enivrant de contempler les nuages, et l'azur, et tout cet air ! Et comme il eût été facile de sauter sur l'un de ces nuages pour se laisser dériver vers l'ouest, au-dessus de la grande étendue brune, et de se poser quelque part, là où les lions déambulaient, là où des sources jaillissaient, là où les arbres étaient hauts et l'homme absent !

Mma Potokwane actionna quelques manettes et l'avion se mit à tracer des cercles au-dessus de la ville lointaine. Il regarda en bas et aperçut Zebra Drive. Il n'avait eu aucune difficulté à reconnaître la rue, et n'était-ce pas Mma Ramotswe, là, qui lui faisait de grands signes de son jardin, avec Mma Makutsi, qui avait mis ses chaussures vertes toutes neuves ? Les deux femmes ne cessaient d'agiter les bras, souriantes, et de lui désigner un point du sol où il pourrait atterrir. Il se tourna vers Mma Potokwane, qui lui souriait à présent en lui désignant la poignée de la porte.

Il tendit la main et n'eut qu'à effleurer le métal pour que la porte s'ouvre en grand. Il sentit le vent sur son visage et la panique l'envahit. Il tenta de se retenir, s'accrocha sans parvenir à trouver de prise. Mma Potokwane criait à présent, ôtait ses mains du tableau de commandes pour le pousser, et lui envoyait un coup de pied déterminé dans le dos, avec ces vieilles chaussures marron qu'elle portait toujours pour travailler à la ferme des orphelins.

— Dehors ! cria-t-elle.

Et Mr. J.L.B. Matekoni, muet de frayeur, glissa dans le vide, jambes par-dessus tête, regardant tantôt le ciel, tantôt le sol, en direction de cette terre qui restait encore si lointaine.

Il n'y eut pas de parachute, bien sûr, seulement son pyjama qui se gonflait autour de lui sans ralentir sa chute. Voilà comment va s'achever mon existence, songea Mr. J.L.B. Matekoni. Et il se mit à penser que la vie était belle, et précieuse aussi. Toutefois, il ne put y réfléchir trop longtemps, car au bout de quelques secondes à peine il atterrit sur ses pieds, parfaitement, de la même façon qu'il aurait sauté de l'une des vieilles caisses d'oranges qu'il y avait au garage. Il se trouvait dans la savane, à côté d'une termitière. Il regarda autour de lui. Le paysage ne lui était pas familier. Peut-être s'agissait-il de

Tlokweng, mais peut-être pas. Il étudiait les lieux lorsqu'il entendit la voix de son père derrière lui. Il se retourna, mais ne vit pas le moindre signe de la présence paternelle. Son père était là, mais pas vraiment là, de cette façon qu'ont les morts de venir à nous en rêve. Mr. J.L.B. Matekoni avait beaucoup de questions à lui poser, beaucoup de choses à lui dire aussi au sujet du garage, mais son père prit la parole le premier, d'une voix à la fois étrange et ténue – car un mort n'a pas de souffle pour produire une voix – et lui posa une question qui le réveilla en sursaut, l'arrachant à son rêve et à cet atterrissage en douceur près de la termitière.

— Quand vas-tu enfin épouser Mma Ramotswe ? lui demanda son père. Ne crois-tu pas que le moment est venu ?

CHAPITRE XI

Le mystérieux Mr. Bobologo

Mma Ramotswe n'avait pas oublié Mma Holonga, et si elle n'avait encore rien accompli de tangible, elle avait néanmoins beaucoup réfléchi à la façon d'aborder cette délicate affaire. Il importait qu'aucun des prétendants ne découvrit qu'il faisait l'objet d'une enquête, car la chose serait mal prise et risquerait de détourner de Mma Holonga des partis sérieux. Il faudrait donc mener l'enquête avec prudence, interroger des connaissances de chacun des hommes et, si possible, organiser des rencontres avec les intéressés eux-mêmes. Pour cela, il convenait de trouver un prétexte, mais Mma Ramotswe savait qu'elle y parviendrait.

Elle commencerait par Mr. Bobologo, résolut-elle, en contactant une personne qui travaillait dans la même école. Cette première étape ne posait aucun problème. En effet, Rose, la femme de ménage de Mma Ramotswe, avait justement une cousine qui avait très longtemps tenu la cantine de l'établissement. Désormais à la retraite, elle vivait à Old Naledi, où elle s'occupait des enfants de l'un de ses fils. Mma Ramotswe ne la connaissait pas, mais Rose lui en avait souvent parlé. Elle lui assura que sa cousine lui réserverait le meilleur accueil.

— Elle fait partie de ces gens qui ont la langue bien pendue, expliqua-t-elle. Elle parle toute la journée, même quand il n'y a personne pour l'écouter. Elle sera très heureuse que vous lui rendiez visite.

— Les personnes de ce genre sont très utiles dans notre travail, commenta Mma Ramotswe. Ce sont elles qui nous fournissent les renseignements que nous cherchons.

— Eh bien, tant mieux ! Elle vous dira tout ce qu'elle sait. Et elle sera très contente de le faire. Seulement, il faut prévoir du temps, beaucoup de temps.

De tels individus abondaient au Botswana, songea Mma Ramotswe, et c'était très bien comme ça. Il serait étrange de vivre dans un pays où les gens gardaient le silence et se croisaient dans la rue sans un mot, comme s'ils redoutaient ce que l'on pouvait dire ou penser d'eux. En Afrique, on était bavard, on s'interpellait d'un côté de la rue à

l'autre ou à travers une étendue de savane, et peu importait si les passants entendaient. Des conversations entières pouvaient ainsi se tenir alors que l'on continuait à avancer chacun dans sa direction, parlant jusqu'à ce que les voix deviennent trop faibles ou trop lointaines pour être intelligibles, jusqu'à ce que les mots soient happés par le ciel. C'était là une bonne manière de quitter un ami, bien moins abrupte que quelques paroles d'au revoir suivies d'un silence brutal. Mma Ramotswe parlait souvent ainsi aux enfants lorsqu'ils partaient pour l'école, criant à Puso d'être prudent en traversant la route ou de vérifier que ses lacets soient bien noués, car les garçons ne faisaient pas attention à ce genre de détail. Ils ne se souciaient pas non plus de savoir si leur chemise était rentrée dans leur pantalon, mais il s'agissait là d'un autre problème auquel elle réfléchirait plus tard, à un moment où la demande de la clientèle serait moins pressante.

Mma Seeonyana, la cousine de Rose, se trouvait chez elle lorsque Mma Ramotswe se présenta. Sa maison n'était pas grande – pas plus de deux chambres minuscules et un salon, constata Mma Ramotswe – mais la cour était d'une propreté méticuleuse, avec des cercles tracés dans le sable à l'aide d'un balai large. C'était bon signe : une cour mal entretenue annonçait une femme qui ne se souciait plus des vertus traditionnelles du Botswana, et de telles personnes, estimait Mma Ramotswe, n'étaient pas fiables, quand elles ne se montraient pas carrément impolies. Elles n'avaient pas la moindre notion de *botho*, qui signifiait respect et bonnes manières. Le *botho* faisait du Botswana un pays à part et le distinguait parmi les nations. Bien sûr, il existait des gens qui le tournaient en dérision, mais que proposaient-ils à la place ? Voulaient-ils que l'on soit égoïste ? Que l'on traite autrui de manière désagréable ? Car c'était à n'en pas douter ce qui se passerait si l'on oubliait tout du *botho*, Mma Ramotswe en était sûre.

Mma Seeonyana se tenait sur le pas de sa porte, un sac de papier brun à la main. Tandis qu'elle garait sa voiture au bout de la rue, Mma Ramotswe l'aperçut qui la regardait. Ça aussi, c'était bon signe. Observer les gens et se demander ce qu'ils faisaient constituait un passe-temps traditionnel au Botswana. La nouvelle mode, qui voulait que l'on se montrât indifférent aux autres, semblait difficilement acceptable. Regarder les gens n'était-il pas un signe que l'on s'y intéressait, que l'on refusait de les traiter comme de parfaits étrangers ? Là encore, c'était une affaire de bonnes manières.

Mma Ramotswe se posta derrière la grille et appela Mma Seeonyana. Celle-ci répondit aussitôt, et chaleureusement, invitant la visiteuse à entrer et à s'installer avec elle à l'arrière de la maison, où l'ombre était plus généreuse. Elle ne lui demanda pas ce qu'elle voulait, mais l'accueillit avec le sourire, comme une amie ou une voisine venue faire un brin de causerie.

— Vous habitez par là-bas, dans Zebra Drive, déclara-t-elle. C'est vous qui employez Rose. Elle m'a parlé de vous.

Mma Ramotswe fut surprise d'avoir été reconnue, mais l'explication suivit aussitôt.

— Votre fourgonnette est célèbre dans le quartier, reprit Mma Seeonyana. Rose m'en a parlé, et moi-même, je vous ai vue plusieurs fois au volant. D'ailleurs, j'ai souvent pensé : « J'aimerais bien connaître cette dame-là », mais je n'aurais jamais cru que l'occasion se présenterait un jour. Je suis très heureuse de vous voir ici, Mma.

— Moi aussi, j'ai entendu parler de vous, répondit Mma Ramotswe. Rose dit beaucoup de bien de vous. Elle était très fière quand vous étiez responsable de la cantine.

Mma Seeonyana se mit à rire.

— Quand je travaillais dans cette école, je nourrissais quatre cents enfants par jour, expliqua-t-elle. Maintenant, je nourris deux petits garçons. C'est beaucoup plus facile.

— C'est notre lot, à nous les femmes, jour après jour, commenta Mma Ramotswe. Moi, je nourris trois personnes désormais. J'ai un fiancé et deux enfants, que nous avons adoptés et qui viennent de la ferme des orphelins. Cela fait beaucoup de repas à préparer. On dirait que les femmes ont été placées dans ce monde pour faire la cuisine et entretenir les cours des maisons. Parfois, je me dis que c'est injuste et qu'il faut changer les choses.

Mma Seeonyana approuva cette vision du monde, mais fronça néanmoins les sourcils en songeant aux implications d'un tel discours.

— Le problème, c'est que les hommes ne seraient jamais capables de faire ce que nous faisons, répondit-elle. La plupart ne veulent même pas entendre parler de cuisiner. Ils sont trop paresseux. Ils préféreraient encore mourir de faim que de préparer à manger. C'est un gros problème pour nous, les femmes. Si nous nous mettions à faire autre chose, les hommes dépériraient et mourraient de faim. C'est ça, le problème.

— Nous pourrions leur apprendre, suggéra Mma Ramotswe. Il y aurait beaucoup d'intérêt à former les hommes.

— Mais il faudrait d'abord en trouver un qui accepte, objecta Mma Seeonyana. En général, ils prennent leurs jambes à leur cou dès qu'on essaie de leur dire ce qu'ils doivent faire. Moi, j'ai déjà eu trois maris, et ils se sont enfuis tous les trois comme ça. Ils trouvaient que je parlais trop et ils disaient qu'ils n'avaient jamais la paix. Mais ce n'était pas vrai.

Mma Ramotswe fit claquer sa langue en témoignage de compassion.

— Non, Mma, ce n'était sûrement pas vrai. Mais parfois, les hommes n'aiment pas qu'on leur parle. Ils croient savoir à l'avance ce

que nous avons à dire.

Mma Seeonyana poussa un soupir.

— Ah, ce qu'ils peuvent être bêtes...

— Oui, acquiesça Mma Ramotswe.

Certains hommes sont bêtes, songea-t-elle en son for intérieur, mais pas tous, loin de là ! Et, à bien y réfléchir, il existait aussi des femmes très bêtes.

— Même les instituteurs, renchérit Mma Seeonyana. Même les instituteurs sont des imbéciles, parfois.

Mma Ramotswe releva vivement la tête.

— Vous avez dû en connaître beaucoup, Mma, répondit-elle. Quand vous étiez employée dans cette école, vous deviez connaître tous les instituteurs.

— Ah oui ! s'exclama Mma Seeonyana. J'en ai connu des dizaines. Je les voyais arriver comme maîtres débutants, je les voyais obtenir des promotions et je les voyais devenir de vieux instituteurs. J'ai vu tout cela. Et j'ai vu aussi de très mauvais instituteurs.

Mma Ramotswe affecta la surprise.

— De mauvais instituteurs, Mma ? Je ne peux pas le croire.

— Mais si, affirma Mma Seeonyana. J'ai parfois été étonnée de ce que je découvrais. Mais il faut croire que les instituteurs sont des gens comme les autres et qu'ils peuvent être mauvais, eux aussi.

Mma Ramotswe baissa les yeux.

— Qui étaient-ils, ces mauvais instituteurs ? interrogea-t-elle. Et pourquoi étaient-ils mauvais ?

Mma Seeonyana secoua la tête.

— Oh, ils arrivaient, et ils repartaient. Il y en a eu beaucoup, je ne me rappelle pas tous les noms. Mais je me souviens très bien d'un monsieur qui n'est resté que six mois à l'école. La police est venue l'arrêter un jour. Il paraît qu'il avait fait quelque chose de très mal, mais on n'a jamais su ce que c'était.

Mma Ramotswe secoua la tête.

— Ce devait être vraiment très mal, dit-elle. Les autres instituteurs ont dû avoir honte. Des gens comme Mr. Bobologo, par exemple. Lui, c'est un bon maître, non ?

Contre toute attente, ce fut un éclat de rire qui lui répondit.

— Ah, celui-là ! Oui, Mma, il n'est pas mauvais !

Mma Ramotswe attendit la suite, mais son interlocutrice se contenta de sourire, comme à l'évocation d'un souvenir amusant. Il faudrait lui tirer les vers du nez sans paraître trop intéressée.

— Oh, reprit Mma Ramotswe. C'est un homme à femmes, c'est ça ? J'aurais dû m'en douter. Il y en a tant de nos jours ! Je m'étonne qu'il reste encore des maris normaux dans ce pays...

Ces paroles déclenchèrent un nouvel accès d'hilarité chez Mma

Seeonyana, qui s'essuya les yeux sur la manche de son corsage.

— Un homme à femmes, Mma ? Oui, j'imagine qu'on pourrait l'appeler comme ça. Un homme à femmes ! Oui. Mr. Bobologo serait très content de cette dénomination, Mma.

Mma Ramotswe sentit une irritation légère la gagner. Il était vraiment discourtois de lancer ce genre d'allusions très vagues dans une conversation en sachant que l'autre ne pouvait comprendre. Et il n'existait rien de plus frustrant que de tenter de deviner la signification d'un discours lorsque la personne prenait par exemple des airs effarouchés ou cherchait même sciemment à vous plonger dans la perplexité. Si Mma Seeonyana souhaitait dire quelque chose de Mr. Bobologo, elle devait l'exprimer franchement, au lieu de parler par sous-entendus d'un point qu'elle était seule à connaître.

— Alors, Mma, reprit Mma Ramotswe d'un ton ferme. Mr. Bobologo est-il un homme à femmes, oui ou non ?

Mma Seeonyana la dévisagea. Elle souriait encore mais avait dû percevoir la note d'irritation dans la voix de sa visiteuse, et son sourire s'estompait peu à peu.

— Je suis désolée, Mma, c'était plus fort que moi. C'est juste que... en fait, c'est juste que vous avez mis le doigt sur une chose très drôle en parlant de ce monsieur. Mr. Bobologo est un homme à femmes, en effet, mais d'une façon très particulière. C'est ça qui m'a fait rire.

Mma Ramotswe hocha la tête d'un air encourageant.

— De quelle façon est-il un homme à femmes, alors ?

Mma Seeonyana gloussa.

— Eh bien, il fait partie de ces gens qui s'occupent des filles des rues. Ces filles perdues qu'on trouve dans les bars. Vous voyez ce que je veux dire ? Il n'approuve pas du tout ce genre de vie et cela fait des années qu'il essaie de sauver ces filles, avec des amis à lui. C'est son hobby. Il va à la gare routière et il distribue des tracts aux petites qui viennent des villages. Il les met en garde contre ce qui peut leur arriver à Gaborone.

Mma Ramotswe plissa les yeux. C'était une information très intéressante, mais il était difficile de déterminer quel enseignement il fallait en tirer exactement. Tout le monde connaissait le problème de la prostitution, fléau de l'Afrique. Il était bien triste de voir ces filles vêtues de parures vulgaires flirter avec des hommes mûrs qui auraient dû avoir l'intelligence de les éviter, mais n'en faisaient rien. Personne n'aimait cela, mais rares étaient ceux qui luttaien contre. Au moins, Mr. Bobologo et ses amis essayaient.

— Ça ne sert à rien, décréta Mma Seeonyana. Mais ils ont créé une sorte de maison où ces filles peuvent aller vivre en attendant de trouver un travail honnête. C'est là-bas, près de l'African Mall.

Elle s'interrompit et étudia Mma Ramotswe.

— Mais vous n'êtes pas venue ici pour parler de Mr. Bobologo, Mma, ajouta-t-elle. Il y a des sujets beaucoup plus passionnants.

Mma Ramotswe sourit.

— J'ai été très heureuse de parler de lui, répondit-elle. Mais s'il y a d'autres choses dont vous avez envie de me parler, je ne dis pas non.

Mma Seeonyana poussa un soupir.

— Il y a tellement de sujets intéressants, Mma ! À tel point que je ne sais pas par où commencer...

C'était une bonne perche qu'elle tendait là, pensa Mma Ramotswe, qui décida aussitôt de la saisir. Elle se souvenait de la mise en garde de Rose et voyait déjà son après-midi, son précieux dimanche après-midi, disparaître en fumée.

— Eh bien, dit-elle, je pourrai toujours revenir bavarder avec vous une autre fois, Mma...

— Oh non ! s'empressa de répondre Mma Seeonyana. Écoutez : je vais préparer du thé et, ensuite, je vous raconterai un événement vraiment très bizarre qui s'est passé dans le quartier.

— C'est très gentil à vous, Mma.

Mma Ramotswe prit place sur une vieille chaise que Mma Seeonyana avait avancée pour elle. Cela fait partie du métier, songea-t-elle, et il existe des façons bien plus désagréables de gagner sa vie que d'écouter des femmes comme Mma Seeonyana commenter les potins du voisinage. Et puis, on ne savait jamais ce qu'une telle conversation pouvait apporter. Son travail consistait à se tenir au courant et certains renseignements obtenus par ce biais pourraient servir un jour. Tout comme l'information sur Mr. Bobologo et les filles de joie pourrait ou non se révéler importante. C'était difficile à dire.

Mma Makutsi était elle aussi très occupée ce dimanche-là, non pour le compte de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, mais parce qu'elle effectuait son déménagement. Pour assurer le transport de ses possessions, le plus simple eût été de faire venir Mma Ramotswe dans sa petite fourgonnette blanche, mais Mma Makutsi répugnait à lui imposer cette corvée. Mma Ramotswe se montrait toujours généreuse de son temps et elle l'aurait aidée bien volontiers. Cependant, Mma Makutsi avait l'esprit indépendant et elle préféra louer un camion avec chauffeur pour le temps nécessaire – à peine plus d'une heure – à l'opération. Après tout, il n'y avait pas grand-chose à emporter : le lit et son fin matelas en fibre de coco, qu'elle remplacerait d'ici peu, l'unique chaise, la malle en fer noir qui contenait ses vêtements soigneusement pliés, la boîte où elle rangeait ses chaussures, la poêle à frire, la casserole et le petit réchaud à pétrole. C'étaient là tous les biens terrestres qu'elle possédait et ils avaient été très vite chargés à l'arrière du camion par un jeune homme tout en muscles, qui roulait à

présent sur la route cahoteuse.

— Vous avez bien emballé vos affaires, déclara le garçon pour soutenir la conversation, tandis qu'ils parcouraient la courte distance séparant les deux maisons. Moi, je fais tous les jours des déménagements pour les gens. La plupart du temps, il y a des quantités de boîtes et de sacs en plastique bourrés de choses. Parfois, ils ont aussi une grand-mère à déménager et ils me demandent de la mettre à l'arrière avec le reste.

— Ce n'est pas une façon de traiter une grand-mère, protesta Mma Makutsi. La grand-mère devrait voyager à l'avant.

— Je suis d'accord avec vous, Mma, acquiesça le jeune homme. Ces gens-là le regretteront quand la grand-mère ne sera plus là. Ils se rappelleront qu'ils l'ont fait voyager avec les meubles, mais à ce moment-là, il sera trop tard pour changer quoi que ce soit.

Mma Makutsi répondit poliment à cette observation, puis le reste du trajet s'accomplit en silence. Elle avait la clé de la maison dans la poche de son corsage et elle la tâtait de temps en temps pour s'assurer qu'elle était bien à sa place. Elle réfléchissait en outre à la disposition de ses quelques meubles et à l'endroit où elle pourrait acheter un tapis pour sa nouvelle chambre. Il s'agissait là d'un luxe auquel elle n'avait encore jamais rêvé. Chaque matin de sa vie, en se levant, elle avait senti sous ses pieds un sol de terre battue ou de béton brut. À présent, sa bourse l'autorisait à s'offrir un tapis qui adoucirait ce contact comme une couche d'herbe fraîche. Elle ferma les yeux et songea au bonheur qui l'attendait, au luxe de posséder une douche bien à elle – avec eau chaude ! – et au plaisir, à l'immense plaisir, de disposer d'une pièce supplémentaire pour recevoir du monde si elle le souhaitait. Elle pourrait inviter des amies à partager son repas sans que personne ait à s'asseoir sur le lit ou sur la malle en fer. Peut-être achèterait-elle aussi un poste de radio, de sorte qu'elles écouteront de la musique ensemble, Mma Makutsi et ses amies, en discutant de choses importantes. Alors, les humiliations du robinet commun feraient partie du passé.

Elle garda un long moment les yeux fermés et, lorsqu'elle les rouvrit, elle aperçut la maison. Celle-ci lui parut plus petite que dans son souvenir, mais elle restait merveilleuse à ses yeux, avec son toit en pente et ses papayers.

— C'est là, Mma ? interrogea le conducteur.

— Oui, c'est ma maison, répondit Mma Makutsi en savourant ces mots.

— Vous en avez, de la chance ! s'exclama le jeune homme. C'est un bel endroit pour vivre. C'est combien de pula par mois ? Combien vous payez ?

Mma Makutsi lui indiqua le montant et il émit un sifflement.

— C'est énorme ! commenta-t-il. Moi, je n'ai pas les moyens de m'offrir une maison comme celle-là. Je suis obligé de partager une chambre par là-bas, sur la route de Molepolole.

— Cela ne doit pas être facile, compatit Mma Makutsi.

Le camion s'immobilisa devant la grille et Mma Makutsi remonta la courte allée qui menait à la porte d'entrée. Cette porte-là était à elle, et c'était par l'arrière que les autres locataires de la maison accédaient chez eux. Elle ressentit une immense fierté à l'idée que sa propre entrée donnait à l'avant, même si la porte avait besoin d'une bonne couche de peinture. Elle s'en occuperait plus tard. Ce qui comptait pour le moment, c'était de tenir à la main la clé qui ouvrait cette porte, une clé payée par le premier mois de loyer et qui lui appartenait de plein droit.

Il fallut très peu de temps au jeune homme pour tout transporter dans la pièce principale. Elle le remercia et lui donna un pourboire de dix pula, une somme bien trop généreuse sans doute, mais elle habitait une maison désormais et les gens attendraient ce genre de geste de sa part. Tout en tendant le billet, qu'il lui prit des mains avec un large sourire, elle songea que c'était la première fois qu'elle faisait cela. Jamais encore elle ne s'était trouvée en position de faire preuve d'une telle générosité et cette pensée la frappa. Elle en éprouva un sentiment inconnu et légèrement inconfortable. Je ne suis que Mma Makutsi, de Bobonong, et voilà que je donne à ce garçon un billet de dix pula. J'ai plus d'argent que lui. Il aimerait être à ma place, mais il n'y est pas.

Restée seule dans la maison, Mma Makutsi passa d'une pièce à l'autre. Elle toucha les murs : ils étaient solides. Elle souleva un loquet de fenêtre pour laisser une brise chaude entrer un moment, puis referma. Elle alluma la lumière et une ampoule brilla au-dessus de sa tête. Elle ouvrit un robinet et une eau pure et fraîche en sortit, arrosant l'évier d'inox, si propre et étincelant que son visage s'y reflétait, le visage d'une femme qui regardait le monde avec un émerveillement de propriétaire ou, du moins, de locataire, ce qui s'en approchait beaucoup.

La maison avait une porte latérale, qu'elle ouvrit afin de contempler le jardin. Les papayers portaient déjà des fruits, qui seraient mûrs d'ici un mois. Elle aperçut également une ou deux autres plantes, des arbustes que la chaleur avait flétris, mais qui semblaient posséder l'opiniâtre détermination propre à la végétation du Botswana. Ils survivraient, même si personne ne les arrosait jamais. Ils se cramponneraient à la terre desséchée, tirant le meilleur parti de la moindre parcelle d'humidité présente dans le sol, tenaces pour la bonne raison qu'ils vivaient ici, dans ce pays aride, et qu'ils y avaient toujours vécu. Mma Ramotswe avait dit un jour que les plantes du

Botswana étaient loyales, et oui, elle avait raison, pensa Mma Makutsi, c'était exactement cela : les plantes sont nos vieilles amies, elles survivent comme nous dans ce pays que j'aime et que j'aimerai toujours. Non qu'elle pensât très souvent à cet amour, mais il était là, dans son cœur comme dans celui de tous les Batswana. Et c'était sûrement là, au fond, le vœu de la plupart des gens : vivre sur la terre qu'ils aimaient, et nulle part ailleurs, se trouver là où leurs ancêtres s'étaient trouvés avant eux, depuis des temps immémoriaux.

Elle referma la porte et parcourut de nouveau sa maison. Elle ne remarqua ni les marques de doigts sales sur les murs, ni la déformation du sol à un certain endroit. Elle vit seulement un salon équipé de rideaux clairs, avec des amis assis autour de la table qu'elle-même présidait. Et elle n'entendit que le son d'une bouilloire mise à chauffer sur la cuisinière, effleurée par la douce caresse de la flamme.

CHAPITRE XII

Mr. Bobologo s'étend sur le thème des filles débauchées

On était en période de vacances scolaires et cela tombait bien. Si Mr. Bobologo avait travaillé, Mma Ramotswe aurait été contrainte d'attendre trois heures et demie pour l'accoster après les cours, entre l'école et la rangée de maisons où logeaient les instituteurs. Ce lundi-là, elle put donc se présenter chez lui à dix heures du matin et le trouver, ainsi que l'avait prédit Mma Seeonyana, assis au soleil dans son arrière-cour, une bible sur les genoux. Elle s'approcha de lui avec précaution, comme on doit le faire lorsqu'on s'apprête à aborder une personne en pleine lecture du Livre saint, et le salua de la façon appropriée, sur le mode traditionnel. Avait-il bien dormi ? Se portait-il bien ? Cela le dérangeait-il si elle bavardait un petit moment avec lui ?

Mr. Bobologo releva la tête en plissant les yeux sous l'effet du soleil. Elle découvrit alors un homme de haute stature, mais de constitution chétive, vêtu avec soin d'un pantalon kaki et d'une chemisette blanche au col ouvert et portant des lunettes rondes à verres très épais. Tout, chez lui, des chaussures marron méticuleusement cirées aux puissants verres correcteurs, annonçait *l'instituteur*, et elle s'obligea à réprimer le sourire qui lui venait aux lèvres. Les gens étaient si prévisibles, songea-t-elle, si fidèles à l'image que l'on s'en faisait ! Les directeurs de banque portaient tous l'uniforme des directeurs de banque et se comportaient comme tels. On reconnaissait toujours un avocat à cette façon à la fois circonspecte et vigilante qu'il avait de vous écouter, prêt à bondir au moindre faux pas de votre part. Et depuis qu'elle avait appris à bien connaître Mr. J.L.B. Matekoni, elle s'était aperçue que l'on ne pouvait se tromper non plus face à un mécanicien : ceux-ci regardaient les objets comme s'ils envisageaient de les démonter pour en améliorer le fonctionnement. Bien sûr, cette vérité ne s'appliquait pas à tous les garagistes. Les apprentis, par exemple, deviendraient mécaniciens sous peu, mais ils considéraient plutôt les choses comme s'ils s'apprêtaient à les réduire en pièces. Sans doute, dans ces conditions, fallait-il des

années avant que la profession d'une personne commence à transparaître.

Et elle, avait-elle un physique de détective ? se demanda-t-elle. La question était fascinante. Celui qui la verrait passer dans la rue n'arrêterait sans doute pas le regard sur elle. Elle n'était qu'une femme motswana ordinaire, bâtie sur le mode traditionnel, vaquant à ses occupations quotidiennes comme des milliers de ses semblables. On n'irait certes pas la soupçonner de *tout observer*, ce qui était pourtant le fondement même de son métier. Peut-être en allait-il différemment face à Mma Makutsi, à cause des grosses lunettes qu'elle portait. Les gens remarquaient ces lunettes et elles leur donnaient inmanquablement à réfléchir. Peut-être se demandaient-ils, par exemple, pour quelle raison une personne avait besoin de lunettes aussi grandes, et finissaient-ils par conclure qu'elle avait un intérêt à examiner les choses de près, à les grossir. Bien entendu, c'était là une conception absurde de l'activité que Mma Makutsi et elle-même exerçaient. Toutes deux étaient rarement amenées à examiner des objets tangibles. Ce qui les intéressait, c'était le comportement humain, et celui-ci ne réclamait rien d'autre que de l'attention et de la compréhension.

L'observation qu'elle entreprit de Mr. Bobologo ne dura que quelques secondes. Déjà, il s'était levé, refermant sa bible avec un regret manifeste comme on abandonnerait la lecture d'un roman palpitant. Certes, Mr. Bobologo devait connaître la fin de l'histoire – qui, si l'on y réfléchissait bien, n'était pas une fin heureuse – mais rien n'empêchait de se laisser absorber par quelque chose d'extrêmement familier.

— Je suis désolée de vous déranger, déclara Mma Ramotswe. Les vacances scolaires doivent représenter la période idéale pour combler ses retards de lecture quand on est enseignant. Vous ne devez pas beaucoup apprécier que l'on vienne vous importuner.

Mr. Bobologo réagit bien à cette courtoise entrée en matière.

— Je suis très heureux de vous voir, Mma. J'aurai tout le temps de lire plus tard. Asseyez-vous sur cette chaise, je vais aller en chercher une autre.

Mma Ramotswe prit le siège de l'instituteur et attendit son retour. Il avait bien choisi sa place, à l'abri des regards des passants de la route, mais avec une vue dégagée sur la cour de récréation, où, même en ce jour de vacances, les enfants du personnel de l'école se trouvaient engagés dans un jeu compliqué de ballon. Il devait être bon de rester assis là, se dit-elle, en sachant que le gouvernement vous versait un salaire chaque mois et que la lecture – et l'acquisition de la sagesse – était exactement ce que l'on attendait de vous.

Mr. Bobologo revint avec une seconde chaise et s'assit face à Mma

Ramotswe. Il l'observa à travers les verres épais de ses lunettes, puis se tamponna doucement les contours de la bouche avec un mouchoir blanc, qu'il replia ensuite avec soin et glissa dans la poche de sa chemise.

Mma Ramotswe lui rendit son regard et sourit. Sa première impression de Mr. Bobologo avait été favorable, mais elle commençait à se demander pourquoi Mma Holonga, femme élégante à qui tout réussissait, irait s'enticher de cet instituteur qui, quels que fussent ses mérites, n'avait à vrai dire rien de romantique. Elle se reprit toutefois en songeant qu'une telle réflexion était inévitablement vouée à l'impasse. Dans ce domaine, les gens faisaient souvent des choix qui se révélaient incompréhensibles et qui ne tenaient peut-être que du hasard. Lorsqu'on était d'humeur à tomber amoureux, ou à se marier, peu importait sans doute quel était celui ou celle que l'on croisait au coin de la rue. On voulait trouver quelqu'un, et il y avait quelqu'un, et l'on finissait par se convaincre que cette personne surgie par hasard était en fait celle que l'on recherchait depuis le départ. *Dans la vie, on trouve exactement ce que l'on cherche*, lui avait dit un jour son père. Et il avait raison : quand on cherchait le bonheur, on le reconnaissait. Quand on optait pour l'absence de confiance, l'envie ou la haine – ou toute chose de ce genre – on finissait vite par trouver cela aussi.

— Eh bien, Mma, lança Mr. Bobologo. Je suis là. Vous êtes venue me parler de votre enfant, j'imagine. J'espère que je vais pouvoir vous dire que ce petit garçon ou cette petite fille suit bien à l'école. J'en suis sûr, d'ailleurs. Mais d'abord, il faut me donner votre nom, pour que je sache de qui je parle. C'est important.

L'espace d'un instant, Mma Ramotswe fut prise au dépourvu, puis elle éclata de rire.

— Oh non, Rra ! Ne vous en faites pas. Je ne suis pas venue vous importuner avec les problèmes que me pose mon enfant. Je suis venue parce que j'ai entendu parler de ce que vous faites en dehors de l'école.

Mr. Bobologo ressortit son mouchoir et s'épongea de nouveau les commissures des lèvres.

— Ah, d'accord, répondit-il. Vous êtes au courant du travail que je fais.

Mma Ramotswe décela dans sa voix un soupçon de suspicion qu'elle eut peine à s'expliquer. Peut-être les gens se moquaient-ils de lui, peut-être le qualifiait-on de dragon de vertu. Cette pensée l'irrita. Il n'y avait aucune honte à mener une telle œuvre, même si avoir des convictions aussi fortes sur un tel sujet pouvait paraître étrange chez un homme. Au moins, il contribuait à traiter un problème social, ce qui représentait déjà davantage que la plupart des gens.

— Oui, j'en ai entendu parler, reprit Mma Ramotswe, et je pense

que j'aimerais en savoir un peu plus. C'est une bonne chose que vous faites là, Rra.

Le visage de Mr. Bobologo demeura impassible. Mma Ramotswe songea qu'il n'était pas encore convaincu de sa sincérité, aussi poursuivit-elle :

— Le problème posé par ces filles de joie est très grave, Rra. Chaque fois que j'en vois une dans un bar, je me dis : *Cette jeune fille est la fille de quelqu'un*, et cela m'attriste. Voilà ce que je pense, Rra.

Ces paroles produisirent un effet notable sur Mr. Bobologo. Tandis que Mma Ramotswe parlait, il s'était redressé sur sa chaise, et il la fixait à présent d'un regard intense.

— Ce que vous dites est vrai, Mma, répondit-il. Elles sont les filles de pauvres gens. Elles ont été aimées par leurs parents, et par Dieu lui-même, et à présent, où se retrouvent-elles ? Dans les bars ! Eh oui... Ou dans les bras d'un homme. Eh oui...

Il marqua un temps d'arrêt, les yeux rivés au sol.

— Je suis désolé de vous parler aussi crûment, Mma. Ce n'est pas mon genre du tout, mais quand on aborde ce sujet, je deviens comme un chien qui a reçu un coup de pied dans les côtes.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Un tel problème devrait tous nous mettre en colère.

— Oui, répondit Mr. Bobologo. Je suis d'accord avec vous. Et que décide le gouvernement ? Le voyez-vous faire irruption dans ces bars pour en chasser ces mauvaises filles et les obliger à rentrer dans leurs villages ? Voyez-vous cela, Mma ?

Mma Ramotswe demeura songeuse. Il existait de nombreuses choses que l'on pouvait raisonnablement attendre du gouvernement, mais il ne lui était jamais venu à l'idée que chasser les prostituées des bars et les forcer à réintégrer leurs villages puisse en faire partie. Un court instant, elle imagina le ministre des Ponts et Chaussées, un homme corpulent qui portait toujours un chapeau à large bord pour se prémunir du soleil, prenant en chasse des filles de joie sur la route de Lobatse, suivi, peut-être, de son sous-secrétaire et de plusieurs employés du ministère. Cette image avait quelque chose d'insolite, et, en temps normal, elle se fût esclaffée, mais il n'était pas question de rire face à l'indignation justifiée de Mr. Bobologo.

— J'ai donc décidé, avec quelques amis, enchaîna Mr. Bobologo, qu'il fallait mener nous-mêmes une action. C'est ainsi que nous avons créé la Maison de l'Espoir.

Mma Ramotswe l'écouta poliment énumérer les difficultés rencontrées pour trouver le local adapté à la Maison de l'Espoir, et raconter comment il avait fini par obtenir une location, à un prix excessivement élevé, près de l'African Mall. C'était une maison composée de trois chambres et un salon, ce qui ne suffisait pas, loin de

là, expliqua-t-il, pour les quatorze jeunes filles qu'elle abritait.

— À certaines périodes, il nous est même arrivé d'héberger jusqu'à vingt filles ! s'exclama-t-il. Vingt filles, Mma ! Toutes sous le même toit. Quand il y a tant de monde, il est impossible de faire quoi que ce soit de constructif dans la maison ! Certaines filles sont obligées de dormir par terre, d'autres à deux par lit. Ce qui n'est pas une bonne chose, parce que quand on en arrive à un tel degré d'inconfort, les filles s'évadent et nous sommes obligés de partir à leur recherche et de les persuader de revenir. C'est éprouvant, vous savez.

Ces paroles intriguèrent Mma Ramotswe. Si les filles s'évadaient, cela impliquait qu'on les retenait contre leur gré, ce qui ne pouvait être le cas. Il était possible de contraindre des enfants à rester quelque part, même s'ils n'étaient pas d'accord, mais pas des jeunes filles de plus de dix-huit ans. Il existait manifestement certains détails de la Maison de l'Espoir qui nécessitaient des éclaircissements.

— Cela vous ennuerait-il de me faire visiter cette maison, Rra ? interrogea-t-elle. Je peux vous y amener dans ma fourgonnette si vous êtes d'accord. Cela me permettra de mieux comprendre le travail que vous réalisez.

Mr. Bobologo parut peser la requête, puis il se leva, retira ses lunettes et les glissa dans sa poche-poitrine.

— Je le ferai avec grand plaisir, Mma. J'aime que les gens voient nos réalisations, pour qu'ils puissent ensuite en parler autour d'eux et peut-être même en toucher un mot au gouvernement, le convaincre de nous attribuer des fonds et nous permettre de tenir la Maison de l'Espoir de façon correcte. Il n'y a jamais assez d'argent et nous devons nous contenter de ce que veulent bien nous verser quelques églises et des donateurs généreux. Ce devrait être au gouvernement de payer, mais est-ce qu'il nous aide ? La réponse est non, Mma. Le gouvernement ne se soucie pas le moins du monde du bien-être des femmes de ce pays. Il ne pense qu'à construire des routes et des bâtiments, c'est tout.

— C'est vrai que c'est injuste, renchérit Mma Ramotswe. Moi aussi, j'ai dressé une liste des choses que le gouvernement devrait faire, à mon avis.

— Ah bon ? fit Mr. Bobologo. Et qu'y a-t-il sur votre liste, Mma ?

La question prit Mma Ramotswe au dépourvu. Elle avait parlé de cette liste sans réfléchir, histoire de faire la conversation. En réalité, il n'y avait jamais eu de liste.

— Eh bien ? la pressa Mr. Bobologo. Qu'avez-vous sur votre liste ? Mma Ramotswe se mit à réfléchir à toute allure.

— J'aimerais que l'on apprenne aux garçons à coudre à l'école, lança-t-elle. Ça, c'est sur ma liste.

Mr. Bobologo la dévisagea.

— Mais ce n'est pas une chose que les garçons ont envie d'apprendre, objecta-t-il. Cela ne me surprend pas que le gouvernement ne cherche pas à faire ça. On ne doit pas apprendre aux garçons à devenir des filles. Ce ne serait pas bon pour eux.

— Mais les garçons portent des vêtements, non, Rra ? contra Mma Ramotswe. Et si ces vêtements sont déchirés, qui va les leur recoudre ?

— Il y a des filles pour ça, décréta Mr. Bobologo. Des filles ou des femmes. Il y a beaucoup de personnes au Botswana pour s'occuper de reprendre les vêtements quand c'est nécessaire. C'est un fait. En tant qu'instituteur, j'ai beaucoup d'expérience et je sais de quoi je parle. Qu'y a-t-il encore sur votre liste, Mma ?

En d'autres circonstances, Mma Ramotswe n'eût pas laissé passer un tel discours sans réagir, mais elle était en mission et tenir tête à Mr. Bobologo se révélerait contre-productif. Elle avait envers sa cliente le devoir d'en découvrir davantage sur cet homme, un devoir plus immédiat que celui qu'elle avait envers les femmes du Botswana. Elle se contenta donc de lever la tête vers le ciel, comme pour chercher l'inspiration.

— Il y a quantité de choses dont j'aimerais que le gouvernement s'occupe, déclara-t-elle finalement. Mais je ne veux pas non plus trop le fatiguer. Il va donc falloir que je revoie ma liste pour la réduire un peu.

Mr. Bobologo lui jeta un regard approbateur.

— Je pense que ce serait très sage, Mma. Si l'on réclame trop de choses en même temps, on n'obtient rien du tout. Si l'on en demande une seule, on a des chances de réussir. C'est un enseignement que la vie m'a appris.

— Ouah ! s'exclama Mma Ramotswe. Vous, vous êtes vraiment intelligent, Rra !

Mr. Bobologo accueillit le compliment d'un bref hochement de tête, puis indiqua qu'il était prêt à suivre Mma Ramotswe jusqu'à la fourgonnette. Elle se plaça près de lui et l'invita à la précéder, ainsi que cela se faisait quand on avait affaire à un enseignant. Quoi qu'elle fût amenée à découvrir sur Mr. Bobologo, celui-ci restait avant tout maître d'école, et Mma Ramotswe estimait – c'était une conviction profonde chez elle – que les maîtres d'école devaient être traités avec respect, comme ils l'étaient avant que la vieille morale du Botswana ne commence à s'effiloche. À présent, les gens traitaient les enseignants comme n'importe qui d'autre, ce qui représentait une grave erreur ; pas étonnant que les enfants d'aujourd'hui soient si effrontés et se comportent si mal. Une société qui sapait les professeurs et leur autorité ne faisait que porter atteinte à ses propres fondations, pourtant solides.

Pour Mma Ramotswe, c'était là une vérité évidente, et il était

étonnant que tant de gens aient du mal à la comprendre. Cependant, il y avait beaucoup de choses que les gens ne comprenaient pas et qu'ils n'apprendraient qu'à travers des expériences nécessairement amères. Pour elle, l'une de ces choses était contenue dans ce vieux proverbe africain qui disait qu'il fallait tout un village pour élever un enfant. Bien sûr que c'était vrai. Chacun, dans un village, avait son rôle à jouer dans l'éducation d'un enfant – et dans l'affection que celui-ci recevait. En retour, l'enfant, le moment venu, se sentirait responsable de tous les habitants de son village. C'était cela qui rendait possible la vie en société. Il fallait s'aimer les uns les autres et s'aider mutuellement dans le quotidien. C'était la tradition en Afrique et il n'existait aucun substitut à cela. Aucun.

La Maison de l'Espoir ne se trouvait qu'à quelques minutes du quartier des enseignants, un trajet au cours duquel Mr. Bobologo demeura cramponné au siège passager, comme s'il craignait à tout moment de voir Mma Ramotswe lancer la petite fourgonnette blanche hors de la route. Mma Ramotswe remarqua cette crispation, mais ne dit rien. Il existait des hommes qui n'accepteraient jamais de bon cœur que les femmes conduisent, malgré les statistiques qui parlaient nettement en faveur de celles-ci. Les femmes avaient moins d'accidents, car elles conduisaient de façon plus posée et ne cherchaient pas à prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. C'étaient les hommes qui prenaient des risques au volant, en particulier les jeunes (comme les apprentis), parce qu'ils pensaient que les filles étaient plus impressionnées par la vitesse que par la prudence. À cet égard, les jeunes gens en voiture rouge se révélaient les plus dangereux de tous. Mieux valait garder ses distances quand on en croisait un, qu'il soit assis au volant ou debout près de son véhicule.

— Voilà, c'est la Maison de l'Espoir, déclara Mr. Bobologo. Vous pouvez vous garer là, sous cet arbre. Allez-y doucement, Mma. Il ne faudrait pas rentrer dans l'arbre. Doucement !

— Je ne suis jamais rentrée dans un arbre de ma vie, rétorqua Mma Ramotswe. En revanche, je connais beaucoup d'hommes à qui c'est arrivé, Rra. Et certains d'entre eux ne sont plus de ce monde.

— Ce n'était peut-être pas leur faute, marmonna Mr. Bobologo.

— Effectivement, répondit Mma Ramotswe d'un ton neutre. C'était peut-être celle de l'arbre. Cela reste toujours possible.

Excédée par la remarque de Mr. Bobologo, elle s'efforça de contenir sa colère. Malheureusement, cette lutte contre sa légitime indignation occupa toute son attention, de sorte qu'elle percuta l'arbre. Pas très fort, mais en provoquant une secousse assez violente pour inciter Mr. Bobologo à saisir de nouveau le bord de son siège.

— Et voilà ! s'exclama-t-il en tournant vers elle un visage

triomphal. Vous êtes rentrée dans l'arbre, Mma.

Mma Ramotswe coupa le moteur et ferma les yeux. Clovis Andersen, auteur des *Principes de l'investigation privée*, son vade-mecum professionnel, donnait un conseil approprié en de telles circonstances, et Mma Ramotswe y faisait à présent appel : *Ne laissez jamais vos sentiments personnels brouiller les cartes, avait-il écrit. Même si vous bouillez intérieurement, ne laissez en aucun cas – je le répète, en aucun cas – votre colère l'emporter sur votre discernement professionnel. Gardez votre calme. C'est là le plus important. Et si vous éprouvez des difficultés à surmonter votre irritation, fermez les yeux et comptez jusqu'à dix.*

Lorsqu'elle atteignit le nombre dix, Mr. Bobologo avait déjà ouvert sa portière et l'attendait à l'extérieur. Mma Ramotswe prit une profonde inspiration avant de le rejoindre. Elle le suivit alors le long du court sentier qui menait à une maison ordinaire, blanchie à la chaux, semblable à n'importe quelle autre construction du quartier et qui, de la rue, ne pouvait être identifiée – pour qui en ignorait la fonction – comme une maison d'espoir, ou même de désespoir, ou de quoi que ce fût d'autre. C'était une maison, une simple maison, mais bondée de mauvaises filles.

— Nous y sommes, Mma, dit Mr. Bobologo en s'arrêtant devant la porte. Retrouvez l'espérance, vous qui entrez ! C'est ce que nous disons et, un jour, nous ferons inscrire ces mots au fronton.

Mma Ramotswe considéra la porte peu avenante et les réserves que lui inspirait Mr. Bobologo se précisèrent, sans qu'elle comprît au juste pour quelle raison. Cet homme était extrêmement irritant, certes, mais beaucoup de gens l'étaient autant, et cette caractéristique ne suffisait pas à le disqualifier. Non, il y avait autre chose. Était-ce sa suffisance, ou bien la singularité de son combat ? Oui, peut-être s'agissait-il de cela. Il était toujours déconcertant de voir des personnes tellement obnubilées par un seul et unique sujet qu'elles en devenaient incapables de ramener cette idée fixe à sa juste place. Fréquenter de tels individus se révélait pénible, pour la bonne raison qu'ils ne savaient pas donner leur mesure aux choses. Mr. Bobologo appartenait à cette catégorie. Toutefois, Mma Ramotswe songea qu'on ne lui avait pas demandé de dire si Mr. Bobologo était quelqu'un d'intéressant, ni même d'agréable, mais de déterminer si c'était la fortune de Mma Holonga qui l'attirait. Il s'agissait d'une question très précise dans laquelle les sentiments personnels n'entraient absolument pas en ligne de compte. Elle lui accorderait donc le bénéfice du doute et garderait son opinion pour elle. Pour sa part, jamais elle n'épouserait Mr. Bobologo – ni aucun homme dans son genre – mais elle devait se garder d'intervenir dans le choix de Mma Holonga avant d'être en mesure d'apporter une preuve concrète relative à la question posée. Or, cette preuve n'était pas encore apparue, et peut-être n'apparaîtrait-

elle jamais. Pour le moment, la seule chose à faire consistait donc à visiter la Maison de l'Espoir et à attendre que Mr. Bobologo fasse un faux pas et se trahisse. Cependant, elle avait à présent le sentiment – le sentiment très fort – qu'il n'en arriverait jamais là.

CHAPITRE XIII

Mr. J.L.B. Matekoni reçoit l'automobile du boucher, les apprentis, une lettre anonyme

Tandis que Mma Ramotswe faisait la connaissance de Mr. Bobologo et visitait la Maison de l'Espoir, Mr. J.L.B. Matekoni achevait une réparation délicate au Tlokweng Road Speedy Motors. Il était bien sûr soulagé de ne plus avoir à sauter en parachute, mais l'idée qu'un de ses apprentis le ferait à sa place lui donnait du souci. Certes, c'étaient des garçons sans cervelle, il le savait. Il savait aussi que l'un comme l'autre aurait fait n'importe quoi pour impressionner les filles, mais il était leur maître de stage et il considérait avoir vis-à-vis d'eux une responsabilité morale jusqu'à la fin de leur apprentissage. Beaucoup de gens pourraient objecter que cette responsabilité ne s'étendait pas aux activités qu'ils menaient durant leur temps libre, mais Mr. J.L.B. Matekoni n'était pas homme à voir ce genre de chose par le petit bout de la lorgnette et il éprouvait malgré lui un sentiment vaguement paternel à l'égard des deux garçons, aussi irritants puissent-ils être.

Malheureusement, il doutait de pouvoir intervenir, car s'il parvenait à convaincre le jeune homme de ne pas sauter, Mma Potokwane risquait de revenir à la charge en lui redemandant, à lui, d'effectuer le saut. Dans ce cas, les relations entre elle et Mma Ramotswe ne manqueraient pas de s'envenimer et les choses deviendraient compliquées. Peut-être n'y aurait-il plus de cakes aux fruits, par exemple. Et puis, les visites aux petits orphelins lui manqueraient, même s'il avait l'habitude de se voir invariablement imposer une tâche à accomplir dès qu'il franchissait la grille de la ferme.

La réparation prit moins de temps que prévu et, bien avant l'heure de la pause, Mr. J.L.B. Matekoni se retrouva un chiffon à la main, essuyant le volant et le siège conducteur en vue de la reprise du véhicule par son propriétaire. Il faisait toujours en sorte que les clients récupèrent leur voiture dans un état de propreté impeccable, une habitude qu'il tentait d'inculquer à ses apprentis, mais sans plus de succès ce jour-là que les précédents.

— Que penseriez-vous si l'on vous rendait votre voiture avec des traces de cambouis partout ? leur dit-il. Cela vous plairait ?

— Je ne les verrais même pas, rétorqua l'un des garçons. Je me fiche des traces de doigts. Que la voiture roule vite, voilà tout ce qui compte.

Mr. J.L.B. Matekoni eut peine à en croire ses oreilles.

— Tu veux dire que, pour toi, la seule chose importante, c'est la vitesse ? Tu penses vraiment cela ?

L'apprenti le dévisagea d'un air ébahi avant de donner sa réponse.

— Ben, évidemment ! Une voiture qui va vite est une bonne voiture. Avec un moteur puissant. Tout le monde sait ça, patron !

Au bord du désespoir, Mr. J.L.B. Matekoni secoua la tête. Combien de fois leur avait-il fait la leçon sur les mérites d'une mécanique robuste ou d'une boîte de vitesses fiable ? Combien de fois avait-il énuméré à ces jeunes les avantages d'un moteur économique, notamment d'un solide diesel apte à fournir des années et des années de bons et loyaux services, presque sans poser de problèmes ? Les véhicules diesels ne roulaient pas très vite en général, mais peu importait : c'étaient de bonnes machines. À l'évidence, aucune de ces leçons n'avait porté ses fruits. Il soupira.

— J'ai perdu mon temps, murmura-t-il. Perdu mon temps.

L'apprenti sourit.

— Vous avez perdu votre temps, patron ? Qu'est-ce que vous avez fait ? Dansé ? Vous et Mma Ramotswe, vous êtes allés danser en boîte ? Ha, ha !

Mr. J.L.B. Matekoni fut tenté de rétorquer : « J'ai voulu apprendre à danser à une hyène », mais il se ravisa. Où avait-il entendu cette expression ? Elle lui semblait familière. Il se rappela alors qu'il l'avait lui-même employée quelques jours plus tôt à peine, en parlant du First Class Motors à Mma Ramotswe. Ce souvenir le fit tressaillir, chassant les apprentis de son esprit. Une menace planait au-dessus de sa tête. Pendant un temps, il avait oublié de quoi il s'agissait, mais cela lui revenait à présent : il avait encore à régler le problème de la voiture du boucher, qui la lui apporterait en fin de matinée au garage. Cette pensée l'emplit d'effroi. Certes, il pourrait sans problème effectuer une réparation provisoire en attendant de recevoir les pièces détachées vraiment adaptées, mais il y avait autre chose. Il avait consenti à affronter le patron du First Class Motors pour lui dire en face que ses malversations avaient été découvertes. Cette perspective ne lui souriait guère, dans la mesure où il connaissait la réputation de son interlocuteur. À la limite, il se demandait s'il n'eût pas préféré, tout compte fait, sauter en parachute.

— Vous avez l'air inquiet, remarqua l'apprenti. Il y a quelque chose qui vous tracasse, patron ?

Mr. J.L.B. Matekoni poussa un soupir.

— J'ai un devoir assez désagréable à accomplir, expliqua-t-il. Il faut que j'aille voir des garagistes pour leur dire qu'ils travaillent mal. C'est ça qui me donne du souci.

— Qui sont ces garagistes ?

— Les gens du First Class Motors. Le propriétaire de ce garage et les employés qui travaillent pour lui. Ils sont tous mauvais, autant qu'ils sont.

L'apprenti siffla entre ses dents.

— Ah oui, c'est vrai qu'ils sont mauvais. Je les ai vus, moi. Ils ne connaissent rien aux voitures. Le contraire de vous, Mr. J.L.B. Matekoni. Vous, vous savez tout ce qu'il faut savoir sur n'importe quel modèle !

Venant de l'apprenti, le compliment était inattendu et, malgré sa modestie naturelle, Mr. J.L.B. Matekoni se sentit flatté par l'hommage.

— Je ne suis pas un mécanicien exceptionnel, protesta-t-il à mi-voix. Je suis soigneux, voilà tout, et c'est d'ailleurs ce que j'ai toujours souhaité vous voir devenir. J'aimerais que vous deveniez des mécaniciens soigneux. Cela me ferait vraiment plaisir.

— Nous le deviendrons, assura l'apprenti. Nous essayerons de devenir comme vous. Nous espérons que, chaque fois que les gens regarderont notre travail, ils se diront : c'est Mr. J.L.B. Matekoni qui leur a appris le métier.

Mr. J.L.B. Matekoni sourit.

— Une partie de votre métier, peut-être... commença-t-il, avant d'être interrompu par l'apprenti.

— Vous savez, mon père est mort. Il est mort quand j'étais petit – de cette taille-là, à peu près, un tout petit garçon. Et je n'ai pas eu d'oncles pour s'occuper de moi comme il faut. Alors vous comprenez, je vous considère un peu comme mon père, Rra. C'est comme ça que je vous vois. Vous êtes mon père.

Mr. J.L.B. Matekoni demeura silencieux. Il avait toujours éprouvé des difficultés à exprimer ses émotions – comme c'est souvent le cas des mécaniciens, pensait-il – et le moment était difficile pour lui. Il eut envie de dire au jeune homme : *Ce que tu me dis là me rend très fier, mais aussi très triste*. Cependant, il ne parvint pas à trouver ces mots. Il réussit néanmoins à poser une main sur l'épaule du jeune homme et à la laisser là quelques instants, pour lui montrer qu'il comprenait ce qui venait d'être dit.

— Je ne vous ai jamais dit merci, Rra, reprit l'apprenti. Et je ne voudrais pas que vous mouriez avant que je vous aie remercié.

Mr. J.L.B. Matekoni sursauta.

— Est-ce que je vais mourir ? demanda-t-il. Je ne pense pas avoir atteint l'âge. Pour le moment, je suis encore là.

L'apprenti sourit.

— Je n'ai pas dit que vous alliez mourir tout de suite, Rra. Mais ça vous arrivera un jour ou l'autre, comme à tout le monde. Et je voulais vous dire merci avant.

— Bien. Ce que tu dis est sans doute vrai, mais nous avons perdu assez de temps à bavarder de tout ça. Il y a du travail au garage. Et d'abord, il faut se débarrasser de cette huile usagée. Tu peux l'emporter à la décharge pour la faire brûler. Vas-y avec le deuxième camion.

— Tout de suite.

— Et ne prends pas de filles en stop, ajouta Mr. J.L.B. Matekoni. N'oublie pas ce que je t'ai dit au sujet de l'assurance.

L'apprenti, qui avait commencé à s'éloigner, s'immobilisa à ces mots, l'air coupable, de sorte que Mr. J.L.B. Matekoni comprit que c'était exactement son intention. Le jeune homme avait fait une déclaration émouvante, et Mr. J.L.B. Matekoni en avait été touché, mais certaines choses, à n'en pas douter, ne changeraient jamais.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil, haut dans le ciel, raccourcissait les ombres et que les oiseaux eux-mêmes sombraient dans la léthargie, tandis que le chant des cigales montant du bush, derrière le Tlokweng Road Speedy Motors, atteignait son pic d'intensité, le boucher apparut au volant de sa belle Rover d'époque. Il avait eu le temps de réfléchir aux révélations de Mr. J.L.B. Matekoni et, à présent, il n'avait pas de mots assez durs pour qualifier le First Class Motors, auquel il était résolu à ne plus jamais avoir affaire. Seule la honte, la honte d'être une victime, l'empêchait de retourner là-bas pour demander la restitution des sommes versées.

— Je le ferai pour vous, annonça Mr. J.L.B. Matekoni. Je me sens une responsabilité pour ce que mes frères en mécanique vous ont fait subir.

Le boucher saisit la main de Mr. J.L.B. Matekoni et la secoua énergiquement.

— Vous avez été bon avec moi, Rra. Je suis heureux de voir qu'il reste encore des gens honnêtes au Botswana.

— Il y a beaucoup de gens honnêtes au Botswana, répliqua Mr. J.L.B. Matekoni. Je ne suis pas meilleur qu'un autre.

— Oh que si ! s'exclama le boucher. Je vois beaucoup de monde dans mon métier, vous savez, et je peux vous dire que...

Mr. J.L.B. Matekoni ne le laissa pas achever. Visiblement, c'était une journée à compliments – des compliments excessifs – et cela commençait à l'embarrasser fort.

— Vous êtes très aimable, Rra, mais je dois me remettre au travail. Si je n'y prends pas garde, les mouches vont finir par s'installer sur les

voitures...

Il avait prononcé ces paroles sans songer qu'un boucher pourrait les prendre mal, y voir une allusion au fait que la viande qu'il vendait grouillait de mouches. Cependant, le boucher ne parut pas se formaliser. Il sourit au contraire de la métaphore.

— Les mouches sont partout, acquiesça-t-il. Nous autres bouchers, nous le savons mieux que quiconque. J'aimerais bien trouver un pays sans mouches. Vous croyez qu'il en existe, Rra ?

— Je n'en ai jamais entendu parler, en tout cas, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. J'imagine que, dans les régions très froides, il n'y a pas de mouches. Et on ne doit pas en trouver non plus dans les grandes villes, puisqu'il n'y a pas de bétail pour les attirer. Peut-être dans des endroits comme ça. Des endroits comme New York.

— Il n'y a pas de bétail à New York ?

— Je ne crois pas.

Le boucher demeura pensif.

— Pourtant, reprit-il, ils ont un grand espace vert dans cette ville. J'ai vu une photo. C'est un morceau de bush, en plein milieu des tours. Peut-être qu'ils mettent le bétail à cet endroit. Vous ne trouvez pas que c'est le lieu idéal pour du bétail, Rra ?

— Peut-être, concéda Mr. J.L.B. Matekoni avec un coup d'œil à sa montre.

L'heure de rentrer déjeuner approchait. Il prenait toujours son repas chez lui, à midi précis. Ensuite, revigoré par une bonne assiette de viande et de haricots, il pourrait aller au First Class Motors parler au directeur.

Mma Makutsi déjeunait pour sa part à l'agence. Depuis l'ouverture de l'École de dactylographie pour hommes du Kalahari, elle avait les moyens de s'offrir chaque jour un beignet, qu'elle dégustait avec délectation en feuilletant un magazine, accompagné d'une tasse de thé rouge. Bien sûr, elle préférait que Mma Ramotswe soit là pour lui tenir compagnie, mais elle aimait aussi manger seule, tournant les pages du journal d'une main et léchant le sucre collé aux doigts de l'autre.

C'était un magazine sur papier glacé publié à Johannesburg et vendu en quantité à la Grande Librairie du Botswana. Les articles étaient consacrés aux musiciens, acteurs et autres célébrités, ainsi qu'aux réceptions où ces gens aimaient se montrer, dans des villes comme Le Cap ou Durban. Mma Ramotswe avait affirmé que cela ne lui plairait pas du tout d'assister à ce genre de fêtes, même si elle y était invitée – ce qui n'était jamais arrivé, avait précisé Mma Makutsi avec son obligeance habituelle. Néanmoins, le sujet l'intéressait suffisamment pour qu'elle regarde les photographies par-dessus l'épaule de son assistante et les commente.

— Regardez cette femme, avait-elle dit une fois. Celle en robe rouge. C'est le genre de femme qui n'est bonne qu'à fréquenter des soirées. Ça crève les yeux.

— Elle est connue, avait répliqué Mma Makutsi. Je l'ai souvent vue en photo. Elle sait repérer les photographes et elle s'arrange toujours pour se placer juste devant, comme un porc qui sait où trouver sa nourriture. Elle est très en vue.

— Et pourquoi est-elle si célèbre ? avait interrogé Mma Ramotswe.

— Ça, le magazine ne l'a jamais expliqué. Peut-être qu'ils n'en savent rien, eux non plus.

Cette réponse avait fait rire Mma Ramotswe.

— Et cette femme qui est là, en plein milieu, debout à côté de...

Elle s'était interrompue, brutalement, en apercevant le visage masculin sur la photographie. Captivée par la contemplation d'une autre image, Mma Makutsi n'avait rien remarqué de fâcheux. Elle ne vit donc pas l'expression de Mma Ramotswe au moment où celle-ci reconnut, parmi un groupe d'amis souriants, Note Mokoti, trompettiste de jazz et, l'espace d'une période brève et malheureuse, époux de Precious Ramotswe et père – bien que cela n'eût absolument rien signifié pour lui – du tout petit bébé qu'elle avait eu, celui qui l'avait quittée au bout de quelques heures bénies.

Ce jour-là toutefois, Mma Makutsi feuilletait seule son magazine, tandis que du garage lui parvenait le bruit de roues que l'on retirait d'une voiture. Elle connaissait bien le son des écrous jetés dans l'enjoliveur retourné et, étrangement, elle le trouvait rassurant, comme était rassurant le chant des cigales dans la savane. Les bruits qui l'inquiétaient étaient ceux qui venaient d'on ne savait où, ces bruits étranges qui vous réveillaient la nuit et pouvaient signifier toutes sortes de choses.

Elle lâcha son magazine pour saisir la tasse de thé. Ce fut alors qu'elle aperçut l'enveloppe posée sur un coin du bureau. Elle ne l'avait pas remarquée en arrivant et elle n'y était pas la veille au soir, ce qui signifiait qu'elle avait dû atterrir là dans la matinée. En ouvrant le garage et l'agence, Mr. J.L.B. Matekoni avait dû la trouver glissée sous une porte. Parfois, les clients laissaient des messages de cette façon, lorsqu'ils passaient aux heures de fermeture du garage. Certaines factures étaient réglées ainsi, en remplissant d'argent une enveloppe que l'on faisait pénétrer dans le bureau par une fente de la porte. Cela inquiétait Mma Makutsi, qui craignait que de telles pratiques entraînent des pertes, mais Mr. J.L.B. Matekoni ne semblait pas s'en soucier et il affirmait que ses clients l'avaient toujours payé par toutes sortes de procédés et que rien n'avait jamais disparu.

— Avant, il y avait un monsieur qui réglait toujours ses factures avec des sacs de pièces de monnaie, expliqua-t-il. Parfois, il passait

devant le garage et nous lançait l'un de ces sacs blancs de la Standard Bank. Il faisait un petit signe et il repartait. Voilà comment il me payait.

— C'est bien joli, répondit Mma Makutsi, mais ce n'est certainement pas une méthode qu'on nous aurait recommandée à l'Institut de secrétariat du Botswana. Là-bas, on nous disait que le meilleur moyen de régler ses factures consistait à faire un chèque et réclamer un reçu.

C'était indubitablement vrai, et Mr. J.L.B. Matekoni n'avait pas voulu se lancer dans une discussion avec une personne qui avait obtenu la note encore inégalée de 97 sur 100 à l'examen final de l'Institut de secrétariat du Botswana. À l'évidence, cependant, l'enveloppe que Mma Makutsi avait sous les yeux n'était pas un règlement. Elle tendit la main pour s'en saisir et lut, inscrit en gros caractères : *Pour le Beau Gosse du Tlokweng Road Speedy Motors.*

Elle sourit. Il semblait impossible de déterminer qui était le *Beau Gosse* en question. Après tout, trois hommes travaillaient au garage et la lettre pouvait s'adresser à n'importe lequel des trois... ce qui signifiait qu'elle-même avait tout à fait le droit de l'ouvrir.

L'enveloppe contenait une feuille de papier, que Mma Makutsi déplia, puis elle commença à lire. *Cher Beau Gosse*, disait la lettre. *Vous ne savez pas qui je suis, mais moi, cela fait longtemps que je vous regarde ! Vous êtes très beau. Vous avez un beau visage et de très belles jambes. Même votre cou est beau. J'espère que vous me parlerez un jour. Je vous attends. Il y a beaucoup de choses dont nous pourrions discuter tous les deux. Avec mon admiration.*

Une fois sa lecture terminée, Mma Makutsi replia la lettre et la remplaça dans l'enveloppe. Elle savait que les gens expédiaient parfois de telles déclarations d'amour, mais, en général, ils s'arrangeaient pour être sûrs que la missive parvenait bien à son destinataire. Il était étrange que l'admiratrice en question, quelle qu'elle fût, ait glissé l'enveloppe sous la porte sans fournir d'indication sur l'identité du *Beau Gosse* qu'elle avait en tête. À présent, il revenait à Mma Makutsi de décider à qui elle la remettrait. À Mr. J.L.B. Matekoni ? Non. On ne pouvait pas le qualifier de beau gosse. Il était agréable à regarder dans le sens rassurant du terme, mais il n'était pas beau à proprement parler. Et de toute façon, l'auteur de la lettre n'avait pas à écrire à un homme déjà fiancé. Jamais Mma Makutsi ne remettrait un message de cette nature à Mr. J.L.B. Matekoni, même s'il lui était destiné.

Il était nettement plus probable, donc, que la lettre s'adressât à l'un des apprentis. Mais lequel ? Charlie, le plus âgé, était assez beau, même si, de l'avis de Mma Makutsi, il s'agissait d'une beauté un peu vulgaire. On pouvait en dire autant de son acolyte, et peut-être plus encore si l'on considérait la quantité de gel qu'il plaquait dans ses

cheveux. Quand on était une jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans, par exemple, on pouvait facilement tomber sous le charme physique de ces jeunes gens et en venir à leur écrire une lettre de ce genre. Il n'y avait donc aucun moyen de savoir lequel des deux était le véritable destinataire. Par conséquent, il semblait plus simple de jeter la feuille à la corbeille. Mma Makutsi en était arrivée à cette conclusion lorsque l'aîné des apprentis fit irruption dans la pièce. Il remarqua aussitôt l'enveloppe posée devant elle et, avec le manque de respect qui le caractérisait, lut les mots inscrits.

— Pour le Beau Gosse du Tlokweng Road Speedy Motors ! s'exclama-t-il. Mais cette lettre est pour moi !

— Tu crois que tu es le seul homme ici ? grommela Mma Makutsi. Il y en a deux autres, il me semble ! Mr. J.L.B. Matekoni et cet ami à toi, celui qui met de l'huile dans ses cheveux. Cela peut très bien être l'un des deux autres.

L'apprenti la dévisagea sans comprendre.

— Mais Mr. J.L.B. Matekoni a au moins quarante ans ! s'exclama-t-il. Comment pourrait-on appeler beau gosse un type de quarante ans ?

— Quarante ans n'est pas un âge canonique, riposta Mma Makutsi. Certaines personnes sont encore très bien à quarante ans.

— Pour les autres qui ont quarante ans, peut-être, rétorqua l'apprenti. Mais pas pour le grand public.

Mma Makutsi prit une inspiration et retint l'air dans ses poumons. Si seulement Mma Ramotswe avait été là pour entendre ça ! Qu'aurait-elle fait ? À coup sûr, elle ne l'aurait pas laissé passer. Quelle effronterie chez ce jeune homme ! Quelle effronterie stupéfiante ! Eh bien, elle allait lui donner une leçon, lui dire ce qu'elle pensait de sa vanité, mettre les points sur les i...

Elle s'interrompit. Une meilleure idée venait de se matérialiser dans son esprit : une blague magnifique qui ferait bien rire Mma Ramotswe lorsqu'elle la lui rapporterait.

— Appelle le petit. Dis-lui que je veux lui montrer cette lettre que tu as reçue. Il va être impressionné, j'en suis sûre.

Charlie sortit et revint bientôt, accompagné du deuxième apprenti.

— Charlie a reçu une lettre, déclara Mma Makutsi. Une lettre adressée au Beau Gosse du Tlokweng Road Speedy Motors. Je vais te la lire.

Le garçon jeta un coup d'œil à Charlie, puis revint à Mma Makutsi.

— Mais cette lettre pourrait être pour moi, lança-t-il avec irritation. De quel droit dit-il que c'est pour lui ? Et moi, alors ?

— Ou Mr. J.L.B. Matekoni ? renchérit Mma Makutsi. Et lui, alors ?

Le jeune apprenti secoua la tête.

— Lui, il est vieux, dit-il. Personne n'irait l'appeler beau gosse. C'est trop tard pour lui.

— Je vois, acquiesça Mma Makutsi. Eh bien, au moins, vous êtes d'accord sur ce point. Bon, laissez-moi vous lire la lettre. Ensuite, nous pourrions décider.

Elle rouvrit l'enveloppe, sortit la feuille et lut. Puis, reposant le papier sur la table, elle sourit aux deux garçons.

— Alors, de qui est-il question dans cette lettre ? À vous de me le dire.

— De moi ! s'écrièrent les apprentis d'une même voix, avant de se regarder.

— Cela pourrait être l'un ou l'autre, en effet, admit Mma Makutsi. Mais maintenant que j'y pense... je sais qui a dû l'apporter ! Il me semble me souvenir de quelque chose...

— Il faut me le dire, intervint l'aîné des apprentis. Comme ça, je pourrai aller trouver cette fille et lui parler.

— Je vois... murmura Mma Makutsi.

Elle hésita, savourant l'instant. Ah, que ces garçons étaient bêtes !

— Oui, poursuivit-elle. J'ai vu un homme devant le garage ce matin, en arrivant. Oui, oui, il y avait un homme.

Un silence de plomb accueillit ces mots.

— Un homme ? répéta enfin le plus jeune des apprentis. Pas une fille ?

— La lettre est pour lui, je pense, déclara son compagnon.

Le plus jeune resta un instant bouche bée, incapable de parler.

— Elle n'est pas pour moi, finit-il par articuler. Je ne crois pas.

— Dans ce cas, je pense que la meilleure chose à faire, c'est de la jeter à la corbeille, décréta Mma Makutsi. Il faut toujours ignorer les lettres anonymes. La meilleure place pour ce genre de choses, c'est la poubelle.

Ce fut tout. Les apprentis retournèrent travailler et Mma Makutsi s'assit à son bureau, souriante. Ce qu'elle venait de faire était vraiment méchant, mais elle n'avait pas pu résister. On ne pouvait pas être gentil tout le temps, et il n'y avait aucun mal à rire un peu aux dépens d'autrui. D'ailleurs, elle n'avait pas menti, à proprement parler : elle avait bel et bien vu un homme passer devant le garage ce matin-là. Seulement, elle l'avait reconnu : il coupait par là chaque jour à la même heure pour se rendre à son travail. Le véritable auteur de la lettre était évidemment une jeune fille, que ses amies avaient dû persuader de recourir à ce procédé. C'était une petite folie d'adolescente que l'on aurait vite oubliée. Et peut-être les garçons avaient-ils ainsi appris une sorte de leçon, sur la vanité bien sûr, mais aussi, de manière indirecte, sur la tolérance vis-à-vis des sentiments d'autrui, qui pouvaient être différents de ceux que l'on éprouvait soi-même. Elle émit quelques doutes quant à cette dernière hypothèse, mais la leçon avait été donnée malgré tout, pensa-t-elle, à la

disposition de quiconque voulait bien prendre la peine d'y réfléchir.

CHAPITRE XIV

Dans la Maison de l'Espoir

Mma Ramotswe regarda la Maison de l'Espoir. C'était un nom un peu pompeux pour cette modeste construction du début des années soixante-dix, époque où Gaborone n'était encore qu'une toute petite ville composée d'un groupe de maisons agglutinées autour des bâtiments gouvernementaux et de quelques magasins. À l'origine, ces logements étaient destinés aux fonctionnaires des ministères et aux expatriés venus vivre au Botswana le temps d'un contrat. Ils étaient confortables et plutôt spacieux, comparés aux habitations du pays, mais il semblait néanmoins ambitieux de vouloir y abriter une institution comme la Maison de l'Espoir. Sans doute n'avait-on pas eu le choix, songea Mma Ramotswe. Les locaux plus vastes étaient inabordables, du moins pour une œuvre caritative, qui devait économiser sur tout pour se maintenir à flot.

En revanche, il y avait un grand jardin, et celui-ci était très bien entretenu. Outre un bouquet de papayers resplendissants de santé à l'arrière, on apercevait plusieurs massifs de bougainvillées et un mopipi. Un jardin potager, similaire à celui qu'avait créé Mr. J.L.B. Matekoni derrière la maison de Zebra Drive, semblait produire avec succès haricots et carottes, même si, se ravisa Mma Ramotswe, dans le cas des carottes, on ne pouvait vraiment savoir tant qu'on ne les avait pas extirpées de terre. Toutes sortes d'insectes entraient en concurrence avec l'homme pour la consommation des carottes et, souvent, ce qui apparaissait de l'extérieur comme une plante saine se révélait criblé de trous une fois au grand jour.

Une véranda courait sur un côté de la maison et l'on y avait très judicieusement tendu un voile dispensateur d'ombre. Ce devait être un coin idéal pour se détendre, songea Mma Ramotswe, et l'on pouvait même y boire le thé lorsqu'il faisait très chaud, en sentant sur son visage la caresse du soleil tamisé par le voile. L'idée lui vint alors que l'on pourrait peut-être recouvrir tout Gaborone, la ville entière, d'un grand voile dispensateur d'ombre, tendu dans les hauteurs par des mâts gigantesques ; cela donnerait de la fraîcheur à la ville et retiendrait l'eau que les gens versaient sur leurs plantes. L'été, on

serait bien sous ce voile et, quand viendrait l'hiver, il suffirait de le rouler pour laisser la voie libre au soleil, qui réchaufferait l'atmosphère comme le sourire d'un vieil ami. C'était une excellente idée, certainement réalisable sur le plan financier pour un pays qui avait autant de diamants, mais elle savait que personne ne la prendrait au sérieux. Eh bien, tant pis : les gens continueraient à se plaindre de la chaleur quand il ferait chaud et du froid lorsqu'il ferait froid.

La porte d'entrée de la Maison de l'Espoir donnait directement dans le salon. C'était une pièce assez grande pour ce type de maison, mais la première impression, immédiate et écrasante, qu'en eut Mma Ramotswe fut celle d'un terrible désordre. Au centre, trois ou quatre chaises étaient disposées en un cercle serré et, autour, il y avait des tables, des coffres de rangement, et, çà et là, quelques valises. Aux murs, on avait punaisé des images arrachées à des magazines : des photos de familles ou de mères avec leurs enfants, mère Teresa, la tête couverte de son célèbre foulard, Nelson Mandela agitant la main devant une foule, ainsi qu'une file de religieuses africaines, toutes vêtues de blanc, qui marchaient le long d'un chemin dans un sous-bois, les mains jointes pour la prière. L'œil de Mma Ramotswe s'arrêta sur cette dernière image. Où la photographie avait-elle été prise, et où ces sœurs se rendaient-elles ? Elles semblaient si paisibles, pensa-t-elle, qu'il importait peu, en fait, de savoir si elles allaient quelque part ou si elles se contentaient de cheminer sans but. Parfois, les gens marchaient simplement parce que c'était agréable, et mieux que de rester immobile, peut-être, quand on n'avait rien de particulier à faire. Elle-même, il lui arrivait de se promener dans son jardin sans raison et elle trouvait cela très relaxant. Peut-être en était-il de même pour ces religieuses.

— Je vois que ces photographies vous intéressent, déclara Mr. Bobologo derrière elle. Nous pensons qu'il est important de rappeler à ces débauchées qu'il existe une vie meilleure. Elles peuvent rester ici à regarder ces images.

Mma Ramotswe hocha la tête. Elle n'était pas convaincue qu'il fût très amusant pour une fille de mauvaise vie, ni pour quiconque, d'ailleurs, de rester assise sur l'une de ces chaises, au milieu de cette pièce encombrée, à regarder des images de magazines. Cependant, c'était toujours mieux que d'écouter Mr. Bobologo, songea-t-elle.

Mr. Bobologo s'approcha et lui désigna un couloir.

— Je serais heureux de vous montrer les dortoirs, dit-il. Nous trouverons peut-être certaines des débauchées dans leur chambre.

Mma Ramotswe haussa les sourcils. Il n'était pas très délicat de la part de cet homme de qualifier ses pensionnaires de *débauchées*, même si elles l'étaient bel et bien. En général, les gens avaient tendance à coller à l'image qu'on leur renvoyait d'eux-mêmes et il eût été

préférable, à son sens, de les appeler *demoiselles*, dans l'espoir qu'elles se comporteraient davantage comme telles. Mais tout compte fait, si l'on voulait se montrer réaliste, il y avait fort peu de chance qu'elles se transforment à ce point, dans la mesure où il était très difficile de faire changer les gens.

Le couloir était en ordre, avec seulement une bibliothèque le long du mur et un sol ciré avec ce produit à l'odeur agréable que Rosa, la femme de ménage de Mma Ramotswe, aimait utiliser. Ils s'arrêtèrent devant une porte entrouverte. Mr. Bobologo frappa, avant de la pousser.

Mma Ramotswe regarda à l'intérieur. La chambre comportait deux blocs de trois lits superposés. Les couchettes supérieures touchaient presque le plafond, de sorte qu'il restait très peu d'espace pour s'y allonger. Mma Ramotswe se dit qu'elle-même ne pourrait jamais s'y glisser, mais ces filles étaient plus jeunes, et certaines devaient être assez petites.

Il y avait trois filles dans la chambre. Deux d'entre elles étaient allongées, tout habillées, dans les lits du bas et la troisième, vêtue d'une robe de chambre, était assise sur celui du milieu, jambes pendantes. Lorsque Mr. Bobologo et Mma Ramotswe entrèrent, toutes trois tournèrent la tête vers eux, visiblement peu intéressées, le regard vide.

— Cette dame vient visiter, annonça Mr. Bobologo, ce qui, de l'avis de Mma Ramotswe, équivalait à énoncer une évidence.

L'une des jeunes filles murmura quelque chose, peut-être des paroles de bienvenue, mais c'était difficile à dire. Une autre, toujours allongée sur le lit du bas, hocha la tête, tandis que celle qui était assise parvint à esquisser un faible sourire.

— Vous avez une jolie maison, lança Mma Ramotswe. Vous en êtes contentes ?

Les filles échangèrent des regards.

— Oui, répondit Mr. Bobologo. Elles en sont très contentes.

Mma Ramotswe observa les jeunes filles. Elles paraissaient peu enclines à le contredire.

— Et est-ce que vous mangez bien, ici, mesdemoiselles ? reprit Mma Ramotswe.

— Elles mangent très bien, assura Mr. Bobologo. Dans les bars, les filles débauchées mangent n'importe quoi. Et elles boivent des alcools dangereux. Ici, on leur donne de la bonne nourriture, de la vraie cuisine botswanaise. Elles mangent très sainement.

— Cela me fait plaisir de vous entendre dire ça, déclara Mma Ramotswe en s'adressant résolument aux jeunes filles.

— C'est normal, dit Mr. Bobologo. Nous sommes toujours heureux de parler aux visiteurs.

Il toucha le coude de Mma Ramotswe et désigna le couloir.

— Je dois encore vous montrer la cuisine, dit-il. Il faut laisser ces filles travailler.

Mma Ramotswe eut quelque peine à se figurer de quel genre de travail il pouvait bien s'agir et elle dut réprimer un sourire, tandis qu'ils s'engageaient dans le couloir menant à la cuisine. Ce Mr. Bobologo était vraiment exaspérant, avec son habitude de parler pour les autres et son esprit étriqué. Mma Holonga était apparue à Mma Ramotswe comme une femme raisonnable et, pourtant, elle considérait visiblement Mr. Bobologo comme un prétendant acceptable, ce qui semblait fort étrange. Avec sa fortune et sa situation, elle pourrait sans peine trouver mieux que ce curieux instituteur aux manières solennelles et autoritaires.

Ils se tenaient à présent devant la porte de la cuisine, dans laquelle deux jeunes femmes, nu-pieds et vêtues de blouses rose clair, éminçaient des légumes sur une large planche de bois. Un ragoût cuisait sur la cuisinière – à feu un peu trop vif, de l'avis de Mma Ramotswe – et une grande tasse de thé refroidissait sur la table. Il serait agréable de se voir offrir du thé, pensa-t-elle avec envie, et cette tasse-là me paraît parfaite.

— Ces filles coupent des légumes, expliqua Mr. Bobologo d'un ton solennel. Et il y a du ragoût pour le dîner de ce soir.

— Je vois ça, répondit Mma Ramotswe. Et je vois aussi que vous venez de faire du thé.

— Il vaut mieux qu'elles boivent du thé que des boissons fortes, psalmodia Mr. Bobologo en jetant un regard désapprobateur à l'une des jeunes filles, qui baissa les yeux, honteuse.

— Je suis d'accord avec vous, dit Mma Ramotswe. Le thé rafraîchit. Il éclaire les idées. Le thé est excellent à n'importe quel moment de la journée, mais surtout vers midi, quand il fait très chaud.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis ajouta :

— Comme aujourd'hui.

— Vous avez raison, Mma. Je suis un grand amateur de thé. Je n'arrive pas à comprendre comment on peut avoir envie de boire autre chose quand on a du thé. Je n'ai jamais pu comprendre ça.

Mma Ramotswe eut alors recours à une expression très employée en setswana, qui marquait la compréhension et l'approbation totale de ce qui venait d'être dit.

— *Eee, Rra*, déclara-t-elle avec une grande profondeur de sentiment, en étirant les voyelles.

S'il existait une façon de signifier à cet homme qu'elle avait vraiment besoin d'un peu de thé, c'était celle-ci. Pourtant, elle échoua.

— L'habitude qu'ont les gens de boire du café est très mauvaise, reprit Mr. Bobologo. Le thé est meilleur pour le cœur. Les gens qui

boivent du café se fatiguent le cœur, alors que le thé a un effet calmant. Il ralentit les battements. Boum, boum, boum... C'est comme cela que le cœur doit battre. Je l'ai toujours dit.

— Oui, acquiesça faiblement Mma Ramotswe. C'est tout à fait juste.

— Voilà pourquoi je suis pour le thé, déclama Mr. Bobologo avec fermeté, sur le ton d'un orateur qui conclurait une allocution dans une réunion de *kgotla*⁵.

Le silence s'installa. Mr. Bobologo regardait les jeunes filles, qui continuaient à émincer leurs légumes avec un air de concentration étudiée. Mma Ramotswe regardait la tasse de thé. Et les jeunes filles regardaient les légumes.

Lorsqu'ils eurent achevé l'inspection de la cuisine – qui était très propre, Mma Ramotswe le remarqua –, ils sortirent s'asseoir sur la véranda. Il n'y avait toujours pas trace de thé, et lorsque Mma Ramotswe, dans une dernière tentative désespérée, indiqua qu'elle avait soif, un verre d'eau fut commandé. Elle le sirota avec résignation, en imaginant qu'il s'agissait de thé rouge, ce qui aida un peu, mais pas suffisamment.

— Maintenant que vous avez vu la Maison de l'Espoir, lança Mr. Bobologo, vous pouvez me poser toutes les questions que vous voulez. Vous pouvez aussi me dire ce que vous en pensez. Cela ne pose pas de problème. Nous n'avons rien à cacher dans la Maison de l'Espoir.

Mma Ramotswe porta le verre à ses lèvres et remarqua les empreintes grasses qui le maculaient, sans doute celles des filles de la cuisine, imagina-t-elle. Mais cela ne la gêna pas. Après tout, nous avons tous des empreintes digitales.

— Je pense que c'est une très bonne réalisation, commença-t-elle. Vous faites du bon travail.

— C'est vrai, approuva Mr. Bobologo.

Mma Ramotswe regarda le jardin et les rangées de haricots. Un gros bousier noir faisait rouler devant lui un minuscule trophée, fragment de fumier prélevé au pied des pousses, qu'il rapportait avec optimisme vers son logis, petit morceau de nature qui luttait contre un autre morceau de nature, en une entreprise tout aussi importante que n'importe quelle autre entreprise dans le monde.

Elle se tourna vers Mr. Bobologo.

— Je me posais une question, Rra. Je me demandais pourquoi ces filles viennent ici. Et pourquoi elles restent, si ce qu'elles voulaient au départ, c'était se prostituer...

Mr. Bobologo hocha la tête. Visiblement, elle avait posé la bonne question.

— Certaines d'entre elles sont très jeunes et elles sont envoyées ici par les services sociaux ou la police, lorsqu'on les a vues entrer dans des bars. Celles-là sont obligées de rester, sinon, la police les renvoie dans leurs villages.

« Et puis, il y a les autres filles débauchées, celles que nous trouvons à la gare routière ou devant les bars. Elles n'ont parfois nulle part où loger. Elles ont parfois faim. Elles ont parfois été frappées par un homme. Dans ces cas-là, elles sont prêtes à venir ici d'elles-mêmes.

Mma Ramotswe écoutait avec attention. La Maison de l'Espoir était peut-être un endroit décourageant, mais c'était mieux que pas de maison du tout.

— C'est très intéressant. La plupart d'entre nous ne faisons rien pour remédier à ce problème. Vous, vous agissez. C'est très bien.

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Mais comment en êtes-vous arrivé à mener une telle action, Rra ? Qu'est-ce qui vous pousse à y consacrer tout votre temps ? Vous êtes instituteur et vous avez beaucoup à faire à l'école. Et au lieu de profiter de vos heures de loisir pour vous reposer, vous donnez très gentiment tout votre temps à la Maison de l'Espoir.

Mr. Bobologo réfléchit un long moment. Mma Ramotswe s'aperçut que ses mains étaient jointes. La question avait ébranlé son interlocuteur.

— Je vais vous confier quelque chose, Mma, déclara-t-il enfin. Mais je ne voudrais pas que vous le répétiez. Vous me promettez de ne pas le répéter ?

Instinctivement, Mma Ramotswe hocha la tête, avant de s'apercevoir qu'elle risquait fort de se trouver en difficulté s'il révélait quelque chose d'important pour sa cliente. Toutefois, il était trop tard : elle avait accepté de garder le secret et elle honorerait sa promesse.

Mr. Bobologo commença à parler à mi-voix.

— Il m'est arrivé quelque chose, Mma. C'était il y a plusieurs années et je ne l'ai pas oublié. J'avais une fille, voyez-vous, de ma femme qui est maintenant décédée. C'était notre premier enfant et notre fille unique. J'étais très fier d'elle, comme seul un père peut être fier. Elle était intelligente et elle travaillait bien au collège de Gaborone.

« Mais, un beau jour, elle est rentrée du collège et elle avait complètement changé. Comme ça, d'un coup. Elle ne s'est plus souciée de moi et elle a commencé à sortir le soir. J'ai essayé de l'en empêcher, mais elle se mettait à crier et à taper du pied. Je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais pas lever la main sur elle, parce qu'elle n'avait plus de mère et qu'un père ne frappe pas un enfant sans mère. J'ai tenté de la raisonner, mais elle me répondait que j'étais vieux et

que je ne pouvais pas comprendre les choses qu'elle comprenait à présent.

« Et puis, elle est partie. Elle avait seize ans. Elle est partie et je l'ai cherchée partout, j'ai interrogé tout le monde. Jusqu'au jour où j'ai appris que quelqu'un l'avait aperçue de l'autre côté de la frontière, à Mafikeng, et que le lieu où on l'avait vue, ce lieu...

Sa voix s'éteignit et Mma Ramotswe posa la main sur son épaule en un geste plein de compassion et de réconfort.

— Vous continuerez quand vous le pourrez, Rra, murmura-t-elle.

Elle savait déjà ce qu'il allait dire. Il aurait pu ne rien ajouter.

— Ce lieu était un bar de là-bas. J'y suis allé. Je sentais mon cœur qui cognait dans ma poitrine. Je ne pouvais pas croire que ma fille se trouvait dans un endroit pareil. Mais elle y était, et elle n'a pas voulu m'adresser la parole. J'ai crié et un homme au nez cassé, un jeune homme en costume chic, avec une tête de *tsotsi*⁶, est venu et m'a menacé. Il m'a dit : *Va-t'en, l'oncle. Ta fille n'est pas ta propriété. Va-t'en, ou bien paie pour avoir l'une de ces filles, comme tout le monde.* C'étaient ses mots, Mma.

Mma Ramotswe demeura silencieuse. Sa main reposait toujours sur l'épaule de Mr. Bobologo et elle l'y laissa.

Mr. Bobologo releva la tête et regarda le ciel, haut au-dessus du voile dispensateur d'ombre.

— C'est comme ça que je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose pour aider ces filles, parce qu'il y a d'autres pères, comme moi, à qui il arrive ce terrible drame. Ces hommes sont mes frères, Mma. J'espère que vous le comprenez.

Mma Ramotswe déglutit.

— Je le comprends très bien, dit-elle. Je le comprends. Vous avez le cœur brisé, Rra. Je comprends cela.

— Tout est brisé en moi, répondit Mr. Bobologo en écho. Vous avez tout à fait raison là-dessus, Mma. Il n'y avait pas grand-chose à ajouter et ils repartirent le long de l'allée vers la petite fourgonnette blanche garée sous l'arbre. Tandis qu'ils marchaient, toutefois, Mma Ramotswe décida de poser une dernière question, davantage pour faire la conversation que pour obtenir de nouvelles informations.

— Quels sont vos projets pour la Maison de l'Espoir, Rra ?

Mr. Bobologo se retourna pour regarder la maison.

— Nous allons construire une extension sur le côté, répondit-il. Nous aurons de nouvelles douches et une pièce où les filles pourront apprendre la couture. Voilà ce que nous allons faire.

— Cela va coûter cher, fit remarquer Mma Ramotswe. Les travaux d'agrandissement semblent toujours coûter plus cher que les maisons elles-mêmes. Les entrepreneurs sont gourmands.

Mr. Bobologo se mit à rire.

— Mais j'aurai bientôt les moyens de payer, affirma-t-il. Je pense que je deviendrai riche avant longtemps.

Si Mma Ramotswe avait eu moins d'expérience, si elle n'avait pas été la fondatrice de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, cette remarque l'eût sans doute fait chanceler ou trébucher. Mais c'était une femme d'expérience, dont le métier lui avait montré maints aspects de la nature humaine, et elle demeura impassible. Cependant, les derniers mots prononcés par Mr. Bobologo – chacun de ces mots – atterrirent dans le bassin de sa mémoire avec un plouf retentissant.

CHAPITRE XV

Les hommes mauvais ne sont que des petits garçons, dans le fond

Le lendemain matin, lorsque l'agitation du début de journée se fut apaisée, Mma Ramotswe étendit les jambes. Elle était restée assise à son bureau un long moment, à dicter une lettre destinée à un client, tandis que le stylo de Mma Makutsi courait sur les pages du bloc-notes avec un grincement satisfaisant. La sténo comptait parmi ses points forts à l'Institut de secrétariat du Botswana et elle adorait écrire sous la dictée.

— De nos jours, beaucoup de secrétaires ne connaissent pas la sténo, avait-elle dit à Mma Ramotswe. Vous vous rendez compte, Mma ? Elles se font appeler secrétaires et elles ne savent même pas prendre en sténo. Qu'est-ce que Mr. Pitman penserait de cela, à votre avis ?

— Qui est ce Mr. Pitman ? interrogea Mma Ramotswe. À quoi pense-t-il ?

— C'est quelqu'un de très célèbre, répondit Mma Makutsi. C'est l'inventeur de la sténo. Il a écrit des livres sur le sujet. C'est l'un des grands héros du mouvement des secrétaires.

— Je vois. Peut-être devrait-on ériger une statue en son honneur à l'Institut de secrétariat du Botswana. Ce serait une façon de ne pas l'oublier.

— C'est une excellente idée, estima Mma Makutsi. Mais cela m'étonnerait qu'ils le fassent. Il faudrait récolter de l'argent auprès des anciennes élèves et je ne crois pas que ces filles – celles qui ne connaissent rien à la sténo et qui ont tout juste réussi à obtenir 50 sur 100 à l'examen final –, je ne crois pas qu'elles seraient d'accord pour payer.

Mma Ramotswe hocha vaguement la tête. Les problèmes de l'Institut de secrétariat du Botswana ne l'intéressaient guère, même si elle écoutait toujours Mma Makutsi avec politesse lorsque celle-ci se lançait dans des tirades enflammées à ce sujet. Certaines personnes avaient dans leur existence un domaine qu'elles estimaient particulièrement important, et elle supposait que l'Institut de

secrétariat du Botswana représentait une cause aussi noble qu'une autre. Et pour moi, songea-t-elle tout à coup, qu'est-ce que c'est ? Le thé ? Elle devait sans doute avoir quelque chose de plus important à défendre. Mais quoi ? Elle regarda Mma Makutsi pour y trouver peut-être l'inspiration, mais rien ne vint et elle décida de se pencher sur le sujet plus tard, dans l'un de ces moments de désœuvrement où l'on a le temps de réfléchir à ces sortes de conjectures philosophiques un peu troublantes.

À présent, le courrier du matin dicté et dûment signé, Mma Ramotswe se leva de son bureau, laissant Mma Makutsi inscrire les adresses sur les enveloppes et trouver les timbres adéquats dans le tiroir. Elle regarda par la fenêtre. C'était exactement le type de matinée qu'elle appréciait : pas trop chaude, mais dominée par un ciel vide, immense et inondé de la lumière du soleil. C'était le genre de matinée que les oiseaux affectionnaient eux aussi, pensa-t-elle, ces jours où ils étendaient leurs ailes et chantaient à tue-tête. Le genre de matinée où l'on pouvait emplir d'air ses poumons et n'inhaler rien d'autre que les parfums d'acacia et d'herbe, ainsi que la douce, très douce odeur du bétail.

Elle quitta l'agence par l'arrière et se posta au-dehors, les yeux fermés, le visage offert au soleil. Comme il serait bon de se retrouver à Mochudi, songea-t-elle, assise devant une maison à éplucher des légumes ou à faire du crochet, par exemple. Elle en faisait quand elle était petite. Elle s'asseyait avec sa cousine, qui était une grande adepte du crochet et qui confectionnait set de table sur set de table en fil blanc de qualité. Il y avait tant de sets au Botswana que chaque table du pays aurait pu en être recouverte deux fois, ce qui n'empêchait pas les gens de continuer à en acheter et à en vendre. Mma Ramotswe n'avait plus de temps à consacrer au crochet et elle se demandait si elle se souviendrait des gestes. Bien sûr, le crochet devait être comme la bicyclette, dont on disait qu'on ne l'oubliait pas une fois que l'on savait en faire. Mais était-ce vrai ? Il existait certainement des acquis que l'on pouvait perdre s'il s'écoulait trop de temps entre deux occasions de les mettre en pratique. Mma Ramotswe avait un jour rencontré un homme qui avait oublié le setswana, et cela l'avait étonnée et choquée. À l'âge de vingt ans, il était parti vivre au Mozambique, où il avait parlé le tswana et appris le portugais. De retour au Botswana, une trentaine d'années plus tard, on eût dit un étranger et elle l'avait vu rester perplexe devant des gens qui employaient des termes setswana pourtant simples et quotidiens. Perdre sa propre langue, c'était un peu comme oublier sa mère, et tout aussi triste, dans un sens. Nous ne devons pas perdre le setswana, pensa Mma Ramotswe, même si nous parlons beaucoup l'anglais de nos jours, car cela reviendrait à perdre une partie de notre âme.

Mma Makutsi, bien sûr, possédait une seconde langue enfouie dans son passé. Sa mère parlait l'ikalanga, parce qu'elle était originaire de Marapong, où l'on utilisait un dialecte de l'ikalanga appelé le lilima. Cela rendait la vie compliquée, pensait Mma Ramotswe, parce que cela signifiait que cette femme parlait la version mineure d'une langue mineure. Mma Makutsi avait donc été élevée à la fois en setswana, la langue de son père, et dans cette version spécifique de l'ikalanga. Elle avait en outre appris l'anglais à l'école, car c'était le seul moyen de s'en sortir dans la vie. Nul ne pouvait songer à entrer à l'Institut de secrétariat du Botswana ni à obtenir une note avoisinant les 97 sur 100, par exemple, sans maîtriser parfaitement cette langue, comme les maîtres d'école d'autrefois la maîtrisaient.

Mma Ramotswe avait plus ou moins oublié que Mma Makutsi parlait l'ikalanga, jusqu'au jour où son assistante employa un mot de cette langue au beau milieu d'une phrase, la laissant perplexe.

— Je me suis fait mal au *gumbo*, déclara Mma Makutsi.

Mma Ramotswe releva la tête, surprise.

— Au *gumbo* ?

— Oui. En venant au travail, ce matin, j'ai trébuché dans un nid-de-poule et je me suis fait mal au *gumbo*.

Elle s'interrompt devant l'expression intriguée de Mma Ramotswe. Alors, elle comprit.

— Je suis désolée, reprit-elle. *Gumbo* veut dire *pied* en ikalanga. Quand on parle ikalanga, le pied est le *gumbo*.

— Je vois, répondit Mma Ramotswe. C'est un mot très bizarre. *Gumbo*.

— Il n'a rien de bizarre, protesta Mma Makutsi, sur la défensive. Il existe beaucoup de façons différentes de dire *pied*. En anglais, c'est *foot*, en setswana, c'est *lonao* et en ikalanga, c'est *gumbo*, qui est, en fait, le vrai terme.

Mma Ramotswe se mit à rire.

— Il n'y a pas de *vrai* terme pour dire *pied*. On ne peut pas dire que le vrai terme soit *gumbo*, puisque cela n'est vrai que pour les pieds qui parlent ikalanga. Chaque pied a son propre nom, selon la langue que parlait la mère de ce pied. C'est comme ça que ça marche, Mma Makutsi.

Cette remarque avait clos la conversation, et l'on ne dit plus rien des *gumbos*.

Ces pensées, et bien d'autres, traversaient l'esprit de Mma Ramotswe ce matin-là, tandis qu'elle se tenait devant son agence, s'étirant et laissant son esprit vagabonder de-ci, de-là. Au bout de quelques minutes cependant, elle décida de retourner au bureau. Mma Makutsi avait dû terminer les lettres à présent et il serait bon de lui raconter sa visite de la veille à la Maison de l'Espoir. Il y avait

beaucoup à en dire et elle estimait qu'une bonne discussion avec son assistante se révélerait fructueuse. Mma Makutsi lançait souvent des observations très perspicaces, même si, dans le cas de Mr. Bobologo, aucune perspicacité particulière n'était nécessaire pour percer à jour ses véritables motivations. Et pourtant, et pourtant... On ne pouvait pas dire que cet homme était un hypocrite. Il était manifestement sincère lorsqu'il parlait des prostituées, mais le mariage, sans doute, était une tout autre histoire. Mma Makutsi donnerait peut-être des idées intéressantes là-dessus, ce qui pourrait aider à clarifier la situation dans l'esprit de Mma Ramotswe.

Elle rouvrit les yeux et se dirigea vers l'agence. Elle ne put cependant franchir la porte, car Mma Makutsi, visiblement en proie à l'inquiétude, l'arrêta.

— Il y a un problème, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Mr. J.L.B. Matekoni a un problème. Il est là, précisa-t-elle avec un geste en direction du garage. Il ne va pas bien.

— Il s'est blessé ?

Mma Ramotswe avait toujours redouté les accidents, surtout avec ces apprentis imprudents à qui l'on permettait de hisser des voitures sur des ponts de graissage ou d'effectuer d'autres manipulations tout aussi périlleuses. Les mécaniciens pouvaient se blesser, c'était connu, comme les bouchers avaient souvent une phalange en moins, une vision qui glaçait immanquablement le sang de Mma Ramotswe, bien que l'enthousiasme des bouchers pour leurs grands couteaux – ces lames coupables, sans aucun doute – semblât rester intact.

Mma Makutsi la rassura aussitôt.

— Non, il n'y a pas eu d'accident. Mais je l'ai vu assis dans le garage, la tête entre les mains. Il avait l'air très malheureux et il m'a à peine saluée quand je suis passée devant lui. J'ai l'impression qu'il est arrivé quelque chose.

Ce n'était pas une bonne nouvelle. Même s'il n'y avait pas eu d'accident, le rétablissement de Mr. J.L.B. Matekoni après sa dépression était suffisamment récent pour que la moindre baisse de moral apparaisse comme une cause d'inquiétude. Le Dr Moffat, qui avait soigné Mr. J.L.B. Matekoni durant sa maladie – avec, il fallait le rappeler, l'aide de Mma Potokwane, qui avait pris ce dernier en main et l'avait obligé à avaler chaque jour ses comprimés –, avait prévenu que ce genre de maladie risquait de récidiver. Mma Ramotswe se souvenait parfaitement de ses paroles : « Tu dois rester vigilante, Mma Ramotswe », lui avait-il dit de cette voix bienveillante qu'il utilisait avec tout le monde, même pour s'adresser à son irascible épagueul marron. « Tu dois rester vigilante, parce que cette maladie est comme un nuage noir dans le ciel. Il reste là, loin au-dessus de l'horizon, mais il peut revenir très vite. Fais attention, et préviens-moi s'il se passe

quoi que ce soit. »

Jusqu'à présent, le rétablissement avait semblé complet et Mr. J.L.B. Matekoni s'était montré paisible et égal à lui-même, comme il l'avait toujours été. Aucun des signes de cette lassitude venue avec la maladie n'avait réapparu, aucun signe de ces idées noires, de ce repli sur soi qui l'avaient tant diminué. Mais peut-être tout cela revenait-il soudain ? Peut-être le nuage noir avait-il été poussé durant la nuit jusque dans son ciel ?

Mma Ramotswe remercia Mma Makutsi et gagna le garage. Les deux apprentis étaient penchés sur le moteur d'une voiture, leurs outils à la main, tandis que Mr. J.L.B. Matekoni, assis sur sa vieille chaise pliante près du compresseur, se tenait la tête entre les mains, dans la position où l'avait trouvé Mma Makutsi quelques minutes plus tôt.

— Eh bien, Mr. J.L.B. Matekoni, lança-t-elle d'un ton léger. Tu m'as l'air de réfléchir très intensément. Puis-je te préparer une tasse de thé pour t'aider à penser ?

Mr. J.L.B. Matekoni releva la tête et Mma Ramotswe vit aussitôt, avec un vif soulagement, que le mal n'était pas revenu. Son fiancé semblait ennuyé, c'était certain, mais l'expression de son visage n'avait rien en commun avec cet air hagard qui le caractérisait durant sa maladie. Il s'agissait d'une inquiétude concrète et fondée, pensa-t-elle, et non d'une peur diffuse devant des ombres, des mauvaises actions imaginaires ou la mort, toutes ces choses qui l'avaient tourmenté lorsqu'il était souffrant.

— Oui, je réfléchis, répondit-il. Je me dis que je me suis fourré dans un sacré pétrin. Je suis comme une pomme de terre dans...

Il s'interrompit, incapable de compléter la métaphore.

— Comme une pomme de terre ? répéta Mma Ramotswe.

— Comme une pomme de terre dans...

Il s'arrêta de nouveau.

— Oh, je ne sais pas... Mais j'ai eu tort de me mêler de cette affaire.

Perplexe, Mma Ramotswe lui demanda de quelle affaire il parlait.

— C'est cette histoire avec la voiture du boucher, expliqua-t-il. Je suis allé au First Class Motors hier après-midi.

— Ah... fit Mma Ramotswe.

C'est ma faute, pensa-t-elle aussitôt. C'est moi qui l'ai engagé à y aller et maintenant, voilà ce qui se passe. Alors, plutôt que de répéter « Ah... », elle murmura :

— Oh...

— Oui, poursuivit Mr. J.L.B. Matekoni d'un ton misérable. Je suis allé là-bas hier après-midi. Le gars qui dirige le garage était à un enterrement à Molepolole et je me suis donc adressé à l'un de ses

assistants. Et il m'a dit qu'il avait vu la voiture du boucher devant mon garage et qu'il en avait parlé à son patron, qui s'est mis en colère. Il a affirmé que je lui volais ses clients et qu'il allait venir ici pour me voir ce matin même, dès qu'il serait rentré de Molepolole. Le gars m'a dit que son patron allait « me régler mon compte ». C'était son expression, Mma Ramotswe. C'étaient ses paroles. Je n'ai même pas eu le temps de me plaindre, comme j'avais prévu de le faire. Il ne m'en a pas laissé le temps.

Mma Ramotswe croisa les bras.

— Et qui est ce monsieur qui dirige le First Class Motors ? lança-t-elle, mécontente. Comment s'appelle-t-il et pour qui se prend-il ? D'abord, d'où vient-il ?

Mr. J.L.B. Matekoni poussa un soupir.

— Il s'appelle Molefi. C'est un homme épouvantable originaire de Tlokweng. Il fait peur à tout le monde. Il donne une très mauvaise image des garagistes.

Mma Ramotswe demeura un long moment silencieuse. Elle avait de la peine pour Mr. J.L.B. Matekoni, qui était un être pacifique et qui détestait le conflit. Il n'était pas homme à déclencher des querelles, et pourtant, pour une fois, elle avait envie de le voir affronter ce Molefi avec un peu plus de détermination. Les individus de ce genre étaient des brutes et il importait de savoir leur tenir tête. Ah, si seulement Mr. J.L.B. Matekoni était un rien plus courageux... Mais souhaitait-elle vraiment le voir se battre ? Ce n'était pas dans le caractère de son fiancé et, après tout, c'était aussi bien ainsi. Elle avait horreur des hommes qui cherchaient la bagarre, et cela faisait partie des raisons qui la poussaient à admirer Mr. J.L.B. Matekoni. Malgré sa force physique, qui lui venait de tous ces moteurs qu'il soulevait dans son travail, il était doux comme un agneau. Et elle l'aimait pour cela, tout comme beaucoup de gens l'aimaient aussi.

Elle décroisa les bras et avança pour se poster à côté de lui.

— À quelle heure arrive-t-il ? s'enquit-elle.

— Il peut être là d'une minute à l'autre. Ils m'ont dit ce matin. C'est tout ce que je sais.

— Je vois.

Elle tourna les talons pour aller parler aux apprentis. Il faudrait que ceux-ci se joignent à Mr. J.L.B. Matekoni et le soutiennent face à ce Molefi. Ils étaient jeunes...

Elle s'interrompit. Tlokweng. Mr. J.L.B. Matekoni avait dit que ce Molefi venait de Tlokweng, et c'était à Tlokweng que se trouvait la ferme des orphelins, et la ferme des orphelins, c'était Mma Potokwane.

Elle fit de nouveau demi-tour, ignorant les apprentis, et s'éloigna d'un pas vif vers son bureau. Mma Makutsi lui jeta un regard

interrogateur lorsqu'elle entra.

— Est-ce qu'il va bien ? Je me faisais du souci.

— Il va très bien, répondit Mma Ramotswe. Il a juste un sujet d'inquiétude. Les gens du First Class Motors l'ont menacé. Voilà ce qui se passe.

Mma Makutsi émit un léger sifflement, comme elle le faisait parfois dans les moments de crise.

— Ce n'est pas bon du tout, Mma. Pas bon du tout.

Mma Ramotswe hocha la tête.

— Mma Makutsi, dit-elle. Je dois partir immédiatement pour Tlokweng. Dans la minute. Soyez gentille, téléphonez à Mma Potokwane pour lui dire que je viens la chercher avec ma fourgonnette parce que nous avons besoin de son aide. Faites-le tout de suite, s'il vous plaît. Moi, j'y vais.

Parvenue à la ferme des orphelins, Mma Ramotswe ne trouva pas Mma Potokwane dans son bureau. La porte était ouverte, mais la grande chaise minable qu'occupait généralement la directrice – quand elle n'allait pas s'affairer aux cuisines ou inspecter les maisonnettes des orphelins – était vide. Mma Ramotswe ressortit en toute hâte et jeta un regard inquiet autour d'elle. Elle n'avait pas imaginé une seconde que Mma Potokwane pût être absente. Celle-ci se tenait toujours à son poste, semblait-il. Cependant, il était tout à fait possible qu'elle fut partie faire des courses en ville, ou même plus loin encore, à Lobatse, pour aller chercher un nouvel orphelin.

— Mma Ramotswe ?

Elle se retourna en regardant autour d'elle. C'était la voix de Mma Potokwane, mais d'où venait-elle ?

— Ici, reprit la voix. Sous l'arbre ! Je suis là, Mma Ramotswe !

La directrice de la ferme des orphelins se tenait sous un large manguier, absorbée par l'ombre du feuillage. Mma Ramotswe était passée tout près d'elle sans la voir. Mma Potokwane quitta la frondaison pour venir à sa rencontre.

— J'étais en train de surveiller une mangue, expliqua-t-elle. Elle est presque mûre et j'ai ordonné aux enfants de ne pas la cueillir. Je la garde pour mon mari, qui aime les bonnes mangues.

Elle s'essuya les mains sur sa jupe tout en s'avançant vers Mma Ramotswe.

— Vous voulez la voir, Mma ? proposa-t-elle. Elle est vraiment très belle, toute jaune.

— C'est très gentil à vous, Mma, répondit Mma Ramotswe, mais je reviendrai la voir une autre fois, je pense. Pour le moment, il faut que je vous parle d'une chose urgente. Très urgente.

Mma Potokwane rejoignit son amie à la porte du bureau et Mma

Ramotswe lui expliqua brièvement qu'elle avait besoin de l'emmener au garage « pour régler un problème concernant Mr. J.L.B. Matekoni ». Mma Potokwane l'écouta gravement, puis acquiesça. Elles pouvaient partir sur-le-champ, dit-elle. Non, elle n'avait pas besoin de prendre quoi que ce fût dans son bureau.

— La seule chose qu'il me faut, c'est ma voix, expliqua-t-elle en désignant sa poitrine. Et tout est là. Prêt à l'emploi.

Elles repartirent au garage dans la petite fourgonnette blanche, dont les amortisseurs, soumis à rude épreuve, ployaient sous la lourde charge. Mma Ramotswe conduisait plus vite que de coutume, actionnant son klaxon avec impatience chaque fois qu'elle rencontrait un âne indolent ou un enfant en équilibre instable sur une bicyclette. Il ne fallut s'arrêter qu'une fois : un petit troupeau de bétail rachitique, mal surveillé selon toute apparence, bloquait la route. Mma Potokwane ouvrit sa vitre et apostropha les bêtes de sa voix de stentor. Elles parurent d'abord étonnées, puis indignées, mais se déplacèrent malgré tout, et la petite fourgonnette blanche put poursuivre son trajet.

Elles freinèrent devant le Tlokweng Road Speedy Motors quelques minutes après l'arrivée de Molefi. Un grand camion rouge garé en travers gênait l'entrée du garage. Dessus, on pouvait lire FIRST CLASS MOTORS, inscrit en caractères ostentatoires. Mma Potokwane, à qui Mma Ramotswe avait exposé la situation en chemin, émit un grognement réprobateur.

— Grandes lettres, murmura-t-elle, grande nullité.

Mma Ramotswe sourit. Elle était déjà sûre que faire venir Mma Potokwane était une excellente initiative, mais ces paroles la confortèrent dans son idée. À présent, tandis qu'elle négociait un virage pour contourner le véhicule agressivement garé et apercevait Molefi debout face à Mr. J.L.B. Matekoni, qui contemplait le sol alors que son visiteur vitupérait, elle comprit qu'elles arrivaient à point nommé.

Mma Potokwane sortit de la fourgonnette et se précipita vers les deux hommes.

— Eh bien ! s'écria-t-elle avant de les avoir atteints. Qui est-ce que je trouve dans le garage de Mr. J.L.B. Matekoni ? Molefi ? C'est bien toi, n'est-ce pas ? Tu es venu discuter d'un problème de mécanique compliqué avec Mr. J.L.B. Matekoni, c'est ça ? Tu viens lui demander conseil ?

Molefi se retourna et la foudroya du regard.

— Je suis ici pour une affaire professionnelle, Mma. Une affaire qui ne concerne que Mr. J.L.B. Matekoni et moi-même.

Le ton de la voix était peu courtois. L'homme confirma son impolitesse en tournant ostensiblement le dos à Mma Potokwane pour

refaire face à Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Potokwane jeta un bref coup d'œil à Mma Ramotswe, qui secoua la tête en signe de désapprobation.

— Excuse-moi, Rra, reprit Mma Potokwane en s'approchant de l'homme. Mais j'ai l'impression que tu as oublié qui je suis. Moi, en revanche, je sais exactement qui tu es.

Molefi se retourna, au comble de l'irritation.

— Écoutez, Mma...

— Non, c'est toi qui vas m'écouter, Rra, rétorqua Mma Potokwane, haussant le ton. Je te connais, Herbert Molefi. Je connais ta mère. C'est mon amie. Et j'ai souvent eu de la peine pour elle... Quel malheur d'avoir un fils comme toi !

Molefi ouvrit la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit.

— Ah oui ! enchaîna Mma Potokwane en secouant l'index devant lui. Tu étais un très mauvais garçon quand tu étais petit, et maintenant que te voilà un homme, tu es toujours aussi mauvais. Tu n'es qu'une brute, c'est tout. Et tu sais, je suis au courant de ce que tu as fait avec la voiture du boucher. Oh oui, je suis au courant. Mais je me demande si ta mère le sait. Et tes oncles, est-ce qu'ils le savent ?

L'effondrement de Molefi fut brutal et complet. Mma Ramotswe, qui observait l'effet de ces paroles, le vit ployer physiquement sous la remontrance.

— Non ? Ils n'en savent rien ? pressa Mma Potokwane. Eh bien, il me semble que mon rôle serait de les avertir. Et toi, toi, Herbert Molefi, qui crois que tu peux t'amuser à brutaliser des gens comme Mr. J.L.B. Matekoni ici présent, tu ferais mieux d'y réfléchir à deux fois. Ta mère est encore en mesure de te remonter les bretelles, non ? Et il y a aussi tes oncles. Ils ne vont pas être très contents et ils risquent bien de léguer leur bétail à quelqu'un d'autre le jour où ils rendront l'âme, tu ne crois pas ? Moi, si, Rra. Moi, j'en suis sûre.

— Mais vous savez, Mma, j'étais juste en train de bavarder avec Mr. J.L.B. Matekoni. Rien d'autre...

— Peuh ! rétorqua Mma Potokwane. Inutile d'essayer de me faire gober tes mensonges ! Tu vas fermer cinq minutes cette bouche inutile que tu as et laisser Mr. J.L.B. Matekoni te dire ce que tu dois faire pour ce malheureux boucher que tu as dupé. Quant à moi, je vais rester ici pour écouter, au cas où. Ensuite, nous verrons s'il est nécessaire de mettre ta famille de Tlokweng au courant de cette histoire.

Molefi ne répondit rien, et il garda également le silence quand Mr. J.L.B. Matekoni, avec calme et raison, lui expliqua qu'il devrait effectuer un remboursement en faveur du boucher et se montrer plus prudent à l'avenir, car les autres garagistes de la ville ne manqueraient pas de l'avoir à l'œil.

— Vous nous faites du tort à tous, voyez-vous, ajouta-t-il. Parce

que quand un mécanicien triche, c'est toute la profession que l'on blâme. C'est comme ça que ça se passe, et c'est pour cette raison que vous devez changer votre façon de faire.

— Oui, intervint Mma Ramotswe, apportant sa première contribution. Il faudra faire attention à l'avenir. Sinon, Mma Potokwane le saura. Vous avez bien compris ?

Molefi hocha la tête en silence.

— Vous avez perdu votre langue ? reprit Mma Ramotswe.

— Non, répondit Molefi à mi-voix. J'ai compris ce que vous avez dit, Mma.

— Parfait, déclara Mma Potokwane. Maintenant, la meilleure chose que tu puisses faire, c'est remonter dans ton gros camion et rentrer à ton garage. J'imagine que tu dois avoir une enveloppe dans ton bureau. Cela suffira pour la lettre que tu vas écrire tout de suite à ce monsieur de Lobatse.

Elle marqua un temps d'arrêt, avant d'ajouter :

— Et n'oublie pas de m'en envoyer une copie, s'il te plaît.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter après cela. Molefi fit faire demi-tour à son camion et s'éloigna dans un vrombissement furieux. Mr. J.L.B. Matekoni remercia Mma Potokwane, d'un ton assez timoré, jugea Mma Ramotswe, et les deux femmes gagnèrent le bureau de l'Agence N° 1 des Dames Détectives, où Mma Makutsi faisait bouillir de l'eau pour le thé. L'assistante avait suivi l'entretien depuis la porte. Bien que Mma Potokwane lui inspirât une certaine crainte, elle risqua une question.

— Est-ce que sa mère est vraiment sévère à ce point ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua Mma Potokwane. Je ne la connais que de vue, je ne lui ai jamais adressé la parole, et j'ai pris un risque en parlant d'elle. Mais, en général, les hommes tyranniques comme celui-ci ont une mère sévère et un mauvais père, dont ils ont souvent peur. C'est pour cela qu'ils jouent les durs, j'imagine. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez eux. J'ai découvert cela avec les enfants, mais cela s'applique aussi aux hommes. Je pense qu'il faudra que j'en parle si jamais j'écris un livre sur la façon de diriger une ferme d'orphelins.

— Il faut absolument que vous écriviez ce livre, approuva Mma Ramotswe. Je le lirai, même si je n'ai aucune intention de me lancer dans la direction d'orphelinat.

— Merci, répondit Mma Potokwane. Je le ferai peut-être un jour. Pour le moment, je suis bien trop occupée, avec tous ces enfants qu'il faut surveiller, le thé que je dois préparer, les gâteaux aux fruits confits et toutes ces choses que j'ai à faire. Il ne me reste pas beaucoup de temps pour écrire des livres.

— C'est dommage, commenta Mma Makutsi.

L'idée venait de germer dans son esprit que si Mma Potokwane envisageait d'écrire un livre, elle-même pourrait très bien le faire aussi. *Les Principes de la dactylographie*, peut-être, quoique ce titre ne fût pas le plus excitant que l'on pût imaginer. *Comment obtenir 97 sur 100*. Oui, c'était beaucoup mieux ; le livre serait acheté par toutes les personnes, les nombreuses, très nombreuses personnes qui rêvaient d'obtenir 97 sur 100, quel que fût leur domaine d'activité, et qui savaient qu'elles n'y parviendraient sans doute jamais. Au moins, un tel ouvrage leur permettrait d'espérer, ce qui était peut-être la chose la plus importante. Il fallait pouvoir espérer. C'était capital.

CHAPITRE XVI

Mma Potokwane et Mma Ramotswe discutent mariage

Ces histoires n'étaient bien sûr que des divertissements, mais, au moins, l'affaire du boucher était désormais réglée et Mr. J.L.B. Matekoni qui, il n'y avait pas si longtemps, s'inquiétait sur deux fronts – le saut en parachute et le First Class Motors – pouvait désormais regarder l'avenir immédiat avec sérénité. Mma Potokwane avait été magnifique, comme toujours ; elle s'était débarrassée du détestable Herbert Molefi avec la même facilité qu'elle remettait à leur place les gamins de dix ans qui jouaient les petits durs. Elle l'avait fait volontiers, car elle estimait avoir une dette immense envers Mr. J.L.B. Matekoni, qui ne renâclait jamais à venir réparer objets et machines à la ferme des orphelins lorsqu'on avait besoin de lui. Et comme tous ceux qui avaient affaire à lui, Mma Potokwane reconnaissait chez Mr. J.L.B. Matekoni ces qualités qui le rendaient si aimable et donnaient envie de l'aider : sa courtoisie, sa fiabilité, sa gentillesse. Si seulement tous les hommes, ou en tout cas un peu plus d'hommes, pouvaient lui ressembler ! pensaient Mma Potokwane et toutes les femmes du Botswana. Si seulement il était possible de compter sur les hommes de la même façon que l'on se fiait à une amie proche ! Au contraire, les hommes avaient tendance à lâcher les femmes, pas toujours sciemment, mais parce qu'ils étaient égoïstes et se lassaient vite, ou parce qu'on leur avait tourné la tête d'une manière ou d'une autre. Il était très facile de tourner la tête à un homme. Pour cela, il suffisait à une femme séduisante de le regarder en battant une ou deux fois des cils. Ce procédé avait souvent pour effet de rendre tout à fait imprévisible un homme jusque-là équilibré, en particulier si cet homme atteignait un âge où il commençait à douter de sa virilité.

Mma Ramotswe avait de la chance d'être fiancée à Mr. J.L.B. Matekoni, se disait Mma Potokwane. C'était exactement le mari qu'il lui fallait, car elle était une femme de cœur et méritait de partager son existence avec quelqu'un de bien. La vie, pour une femme seule, se révélait difficile, surtout quand on exerçait le métier de Mma Ramotswe, et il était important d'avoir un homme sur lequel compter

pour trouver soutien et réconfort. Mma Ramotswe avait donc fait un choix très sage, même si, de nombreuses années auparavant, elle avait manifesté un manque de discernement patent en épousant Note Mokoti, le trompettiste de jazz. Mokoti, Matekoni : des noms très similaires, songea Mma Potokwane, mais portés par des hommes infiniment différents.

Bien sûr, on pouvait s'interroger sur la durée de ces fiançailles et la lenteur avec laquelle s'effectuaient les préparatifs du mariage, à supposer que celui-ci eût lieu. Cela intriguait Mma Potokwane au plus haut point, et tandis que Mma Makutsi préparait le thé ce jour-là, après l'éviction de Herbert Molefi, la directrice résolut d'aborder le sujet avec Mma Ramotswe. Elle préféra se montrer directe plutôt que de parler par allusions. Un peu trop directe, de l'avis de Mma Makutsi, qui suivit la conversation en se gardant d'intervenir. Mma Makutsi se sentait toujours inhibée en présence de Mma Potokwane, notamment parce qu'elle savait cette dernière bien plus sûre d'elle et expérimentée qu'elle-même. Elle avait également une autre raison de désapprouver l'attitude de la directrice, raison qu'il ne lui serait jamais venu à l'idée d'exprimer, toutefois : elle estimait que Mma Potokwane profitait trop de la bonne nature de Mr. J.L.B. Matekoni. La gentillesse d'hommes comme lui était facile à exploiter pour des femmes de tête, et l'on ne pouvait douter que Mma Potokwane appartenait à cette catégorie. Elle tenait même le haut du pavé parmi ces femmes-là au Botswana. Elle en était le porte-drapeau, la championne.

Mma Makutsi garda donc le silence, mais ne perdit pas un mot de la conversation dès l'instant où Mma Potokwane évoqua le sujet du mariage et de la noce, presque au nez et à la barbe de Mr. J.L.B. Matekoni, qui avait repris le travail au garage, juste à côté. Que se serait-il passé s'il avait franchi le seuil et entendu la directrice parler dans ces termes ? Que se serait-il passé, hein ? Un tel manque de tact de la part de cette femme laissait Mma Makutsi pantoise.

— C'est un homme si bon ! commença Mma Potokwane en stratège exercée. Il nous a toujours beaucoup aidés à la ferme des orphelins. Tous les enfants l'adorent et le considèrent comme leur oncle. Ainsi, là-bas, c'est un oncle, alors qu'ici ce n'est même pas encore un mari !

Mma Ramotswe sourit.

— Oui, c'est quelqu'un de bien. Et il fera un très bon mari un jour. C'est parce que j'en suis sûre que j'ai accepté de l'épouser.

Mma Potokwane examina ses ongles, comme absorbée par quelque délicat problème de cuticules.

— Un jour ? fit-elle. Quel jour ? Quand donc arrivera ce jour dont vous parlez ? La semaine prochaine, vous croyez ? Ou l'année prochaine ?

— Pas dans les semaines à venir, répondit Mma Ramotswe sans se démonter. Peut-être l'an prochain. Qui sait ?

Mma Potokwane saisit la balle au bond.

— Mais est-ce que, lui, il le sait ? C'est cela qui est important. Est-ce que Mr. J.L.B. Matekoni le sait ?

Mma Ramotswe esquissa un geste évasif indiquant qu'elle ne connaissait pas la réponse à cette question et que cela n'avait, de toute façon, aucune importance à ses yeux.

— Mr. J.L.B. Matekoni n'est pas homme à prendre des décisions à la va-vite. Il aime réfléchir longtemps avant d'agir.

Mma Potokwane secoua la tête.

— Ça, c'est une faiblesse, Mma Ramotswe, affirma-t-elle. Je suis désolée d'avoir à le dire, mais certains hommes ont besoin que les femmes organisent leur vie. Nous le savons toutes. C'est seulement maintenant, en cette époque moderne où ils ont soudain la lubie de mener leur existence sans avoir recours aux femmes – une lubie dangereuse et très néfaste –, c'est seulement maintenant que nous voyons à quel point ces pauvres messieurs ont besoin de nous. Et c'est quelque chose de fort triste.

— Je ne sais pas, riposta Mma Ramotswe. Bien sûr, c'est le rôle des femmes d'aider les hommes pour beaucoup de choses et, parfois, il faut les pousser un peu. Seulement, je pense qu'il ne faut pas aller trop loin dans ce sens non plus.

— Mais ce n'est pas aller trop loin que de pousser un homme vers l'autel, protesta Mma Potokwane. Les femmes l'ont toujours fait et c'est comme ça que les mariages ont lieu. Si on laissait les hommes décider, personne ne se marierait. Nous sommes obligées de leur rappeler qu'ils doivent se marier.

Mma Ramotswe observa pensivement son invitée. Devait-elle autoriser Mma Potokwane à faire progresser un peu Mr. J.L.B. Matekoni sur le chemin du mariage ? Ce n'était pas une question facile. Elle ne voulait pas donner à son fiancé l'impression qu'elle s'immisçait trop dans son existence. Les hommes n'aimaient pas cela et beaucoup s'enfuiraient en courant s'ils sentaient que cela se produisait. En même temps, si Mr. J.L.B. Matekoni avait besoin d'être légèrement encouragé, il serait plus facile que cela vînt de Mma Potokwane, qui avait derrière elle une longue expérience, menée avec un taux de réussite considérable. Il suffisait pour s'en convaincre de se remémorer l'histoire de la vieille pompe à eau de la ferme des orphelins : la directrice n'était-elle pas parvenue, à force de cajoleries, à la lui faire réparer bien au-delà du moment où, en sa qualité d'expert, il avait acquis la conviction qu'elle devait être envoyée au rebut ? On pouvait aussi se rappeler un épisode plus récent, celui du saut en parachute, excellent exemple du don que possédait Mma

Potokwane pour faire céder Mr. J.L.B. Matekoni là où il n'avait pas la moindre envie de donner son accord. Dans ces conditions, ne serait-il pas intéressant de le brusquer également dans ce domaine-ci ?

Non, non, non ! protestait en silence Mma Makutsi. En son for intérieur, l'assistante conjurait son employeuse de résister aux imprécations de cette manipulatrice qu'était Mma Potokwane. Elle voyait bien que Mma Ramotswe était prête à se laisser infléchir et, si Mma Potokwane n'avait pas été présente, elle aurait supplié Mma Ramotswe, avec toute la ferveur dont elle était capable, de ne rien tenter qui pût avoir des conséquences néfastes sur les fiançailles et, plus grave encore, sur l'état de santé de Mr. J.L.B. Matekoni. Le Dr Moffat leur avait bien dit de ne soumettre le convalescent à aucune pression, et y avait-il plus angoissant que d'être l'objet d'une campagne obstinée de Mma Potokwane ? Il suffisait de voir comment Herbert Molefi avait été pulvérisé par la langue de son interlocutrice et s'était trouvé incapable de lever ne serait-ce que le petit doigt pour se défendre ! Si l'armée du Botswana avait eu vent de son existence, pensa Mma Makutsi, Mma Potokwane aurait aussitôt été engagée comme sergent-major, ou comme général, quel que fût le titre de ces soldats qui commandaient d'autres soldats. Ou, mieux encore, Mma Potokwane aurait été utilisée comme arme pour intimider les ennemis, quels qu'ils fussent. À peine ceux-ci l'apercevraient-ils qu'ils perdraient tous leurs moyens et se trouveraient réduits, à sa seule vue, à l'état de petits garçons terrorisés.

Aucune de ces pensées n'atteignit Mma Ramotswe, qui jeta pourtant un bref coup d'œil vers l'extrémité de la pièce, où son assistante s'activait à préparer le thé. Mma Makutsi se tourna malheureusement au même instant et Mma Ramotswe ne put voir son expression. Elle n'eut donc aucune idée de son état d'esprit.

— Eh bien, commença-t-elle avec prudence, comment pourrions-nous aider Mr. J.L.B. Matekoni à prendre sa décision ? Comment faudrait-il procéder ?

— Nous n'avons pas besoin de l'aider à prendre sa décision, répliqua fermement Mma Potokwane. Il a déjà décidé de vous épouser, non ? Vous êtes bien fiancés ? Se fiancer, c'est s'engager à se marier. La décision est donc acquise, Mma. Non, tout ce que nous avons à faire, c'est nous arranger pour qu'il mette ce projet à exécution. Nous devons lui soutirer une date et nous assurer qu'il se rende à l'endroit prévu ce jour-là. Selon moi, cela implique que nous nous occupions de tous les préparatifs et que nous allions le chercher le jour J pour l'amener sur place. Oui, c'est ça, nous l'amènerons là-bas nous-mêmes.

À ces mots, Mma Makutsi fit volte-face et regarda Mma Ramotswe dans les yeux, bouche bée. Non, ce n'était pas possible, Mma

Ramotswe allait comprendre le risque d'un tel stratagème ! Un homme que l'on s'aviserait d'emmener de force à l'église s'enfuirait à la première occasion. Nul ne pouvait être contraint de cette façon, et certainement pas un homme mûr et intelligent comme Mr. J.L.B. Matekoni. C'était la porte ouverte au désastre, et Mma Ramotswe allait mettre le holà à ces manigances ridicules. Mais – et la stupéfaction coupa le souffle à Mma Makutsi –, au lieu de cela, voilà que la détective hochait la tête en signe d'approbation !

— Parfait ! lança Mma Potokwane avec enthousiasme. Je vois que vous vous rangez à mon avis. À présent, il n'y a plus qu'à programmer le mariage et à tout préparer – dans le plus grand secret, bien entendu. Le jour venu, il faudra faire enfiler un costume à Mr. J.L.B. Matekoni, d'une manière ou d'une autre...

— Mais comment va-t-on s'y prendre ? l'interrompit Mma Ramotswe. Vous savez quel genre de vêtements porte Mr. J.L.B. Matekoni. Ces salopettes, ce vieux chapeau au bord grasseyé, ces *veldskoens*⁷... Comment pourrons-nous le convaincre d'échanger cette tenue contre des vêtements appropriés à la cérémonie ?

— Laissez-moi agir, déclara Mma Potokwane d'un ton confiant. Je dirai même plus, ne faites rien, je me charge de tout. Nous pourrions organiser le mariage à la ferme des orphelins. Je demanderai aux assistantes maternelles de préparer à manger. Tout ce que vous aurez à faire, ce sera de venir quand je vous le dirai. Alors, vous serez mariée. Je vous le promets.

Visiblement peu convaincue, Mma Ramotswe allait ouvrir la bouche lorsque Mma Potokwane poursuivit :

— Ne vous inquiétez pas, Mma Ramotswe. J'ai du tact. Je sais comment procéder. Vous me connaissez, non ?

Les yeux de Mma Makutsi s'écarquillèrent, mais elle avait compris que l'on ne pourrait plus arrêter Mma Potokwane désormais, et que les événements suivraient leur cours, quoi qu'elle-même puisse tenter. D'ailleurs, que pouvait-elle tenter ? Essayer de convaincre Mma Ramotswe d'interdire à Mma Potokwane de mettre son projet à exécution ? Il y avait fort peu de chances qu'elle y parvienne, dans la mesure où l'accord avait été donné. Prévenir Mr. J.L.B. Matekoni du danger qu'il courait de se voir poussé au mariage ? Cela paraîtrait hautement déloyal vis-à-vis de Mma Ramotswe, et si elle le faisait, elle risquait de porter la responsabilité d'un acte irraisonné de la part du garagiste, comme l'annulation pure et simple des fiançailles. Non, Mma Makutsi n'avait pas d'autre choix que de se tenir en dehors de toute cette affaire, en s'autorisant peut-être une ou deux remarques, en passant, pour marquer sa désapprobation.

Mma Potokwane ne resta pas longtemps à l'agence, mais chaque minute de sa présence parut une éternité à Mma Makutsi. Une

atmosphère glaciale s'était répandue, l'assistante s'enfermant dans le silence et ne répondant aux questions de la visiteuse que par monosyllabes.

— Vous devez avoir beaucoup de travail, lui dit Mma Potokwane en désignant les documents qui encombraient son bureau. Il paraît que vous êtes une secrétaire très efficace. Peut-être pourriez-vous venir un jour à la ferme des orphelins faire un peu de tri dans mon bureau ! Ce serait bien. Nous ferions un grand feu de joie avec tous les papiers inutiles ! Les enfants adoreraient.

— J'ai trop de travail, rétorqua Mma Makutsi. Le mieux, ce serait d'embaucher quelqu'un. Il existe une très bonne école de secrétaires, vous savez, l'Institut de secrétariat du Botswana. Là-bas, ils vous donneront des noms. Ils vous indiqueront aussi le montant du salaire.

Mma Potokwane aspira une gorgée de son thé en contemplant Mma Makutsi par-dessus la tasse.

— Merci, Mma, dit-elle. C'est une bonne suggestion. Mais bien sûr, nous sommes un orphelinat et nous n'avons pas d'argent pour payer des secrétaires. C'est pourquoi des personnes très gentilles – comme Mr. J.L.B. Matekoni – nous proposent gratuitement leurs services.

— Mr. J.L.B. Matekoni est très gentil, en effet, acquiesça Mma Makutsi. C'est d'ailleurs pourquoi certains en profitent.

Mma Potokwane reposa sa tasse et se tourna vers Mma Ramotswe.

— Vous avez de la chance d'avoir une assistante qui vous donne de bons conseils, déclara-t-elle d'un ton poli. Cela doit vous faciliter la vie.

Consciente de la tension, Mma Ramotswe s'efforça d'aplanir la situation.

— Dans la vie, il y a certaines tâches que l'on réussit mieux à deux, affirma-t-elle. Je suis sûre que, de votre côté, les assistantes maternelles vous aident beaucoup. Et qu'elles sont de bon conseil.

Mma Potokwane se leva pour prendre congé.

— Oui, Mma, dit-elle avec un coup d'œil vers Mma Makutsi. Nous devons nous entraider. C'est tout à fait vrai.

L'un des apprentis fut dépêché pour raccompagner Mma Potokwane à la ferme des orphelins, laissant Mma Ramotswe et Mma Makutsi seules à l'agence. Assise à son bureau, Mma Makutsi regarda ses pieds, comme elle le faisait toujours dans les moments de crise. Ses chaussures, qui se montraient généralement de fidèles alliées, restèrent cependant silencieuses, comme pour dire : *Ne nous regarde pas comme ça, nous n'avons rien dit, nous. C'est toi qui as parlé, patronne.* (Dans son esprit, les chaussures l'appelaient toujours *patronne*, de même que les apprentis appelaient toujours Mr. J.L.B. Matekoni *patron*. C'était normal pour des chaussures, qui se devaient de tenir leur rang.)

— Je suis désolée, Mma, explosa soudain Mma Makutsi. J'ai été obligée de rester là, à préparer le thé, pendant que cette femme vous donnait ces affreux, ces horribles conseils. Et je ne pouvais rien dire, parce que je me sens toujours trop insignifiante pour dire quoi que ce soit quand elle est là. Avec elle, j'ai l'impression d'être une enfant de six ans !

Mma Ramotswe considéra son assistante d'un air soucieux.

— Elle cherche seulement à aider les gens. Elle est autoritaire, bien sûr, mais ça, c'est parce qu'elle est directrice. Toutes les directrices sont autoritaires. Si elles ne l'étaient pas, rien ne se ferait. Le métier de Mma Potokwane consiste à être autoritaire. Mais dans le fond, ce qu'elle veut, c'est aider son prochain.

— Mais cela ne va pas vous aider, geignit Mma Makutsi. Cela ne va pas vous aider du tout ! Vous ne pouvez pas forcer Mr. J.L.B. Matekoni à se marier.

— Personne ne le force. Il m'a demandée en mariage. J'ai accepté. Il n'a pas dit une seule fois, pas une seule, qu'il ne voulait plus m'épouser. L'avez-vous déjà entendu dire cela, Mma ? Non. Alors vous voyez...

— Mais il finira par proposer une date, plaida Mma Makutsi. Vous pouvez attendre.

— Vous croyez, Mma ? répliqua Mma Ramotswe. Vous croyez que je peux patienter indéfiniment ? Et puis, pourquoi devrais-je attendre tout ce temps et supporter cette incertitude ? La vie passe. Tic tac, tic tac. Comme une horloge dont les aiguilles tournent trop vite. Et pendant ce temps, je reste une simple fiancée. Les gens parlent, croyez-moi. Quand ils me voient, ils disent : Tiens, c'est celle qui est fiancée pour l'éternité à Mr. J.L.B. Matekoni. Voilà ce qu'ils disent.

Comme Mma Makutsi demeurait silencieuse, Mma Ramotswe poursuivit :

— Je ne veux absolument pas forcer Mr. J.L.B. Matekoni à faire des choses qu'il n'a pas envie de faire. Mais dans ce cas précis, je crois qu'il a une sorte de blocage, une raison qui l'empêche de passer à l'acte. Je pense que c'est dans sa nature. Le Dr Moffat a dit que les personnes qui ont eu cette maladie – cette dépression, comme on l'appelle – sont parfois incapables de prendre des décisions. Même lorsqu'elles ont l'air en parfaite santé. Peut-être qu'il reste une petite parcelle de cela chez Mr. J.L.B. Matekoni. Alors tout ce que nous essayons de faire, c'est de l'aider.

Mma Makutsi secoua la tête.

— Je ne sais pas, Mma. Vous avez peut-être raison, mais moi, je suis très inquiète. Je ne pense pas que vous devriez laisser Mma Potokwane fourrer son nez dans cette affaire.

— Je comprends ce que vous me dites, affirma Mma Ramotswe.

Mais j'ai atteint la limite de ma patience. J'ai attendu, attendu, attendu. Aucune date n'a été mentionnée, rien n'a été dit. On n'a pas acheté de bétail pour la fête, on n'a pas réparé de chaises, on n'a pas écrit aux vieilles tantes. Rien n'a été fait. Rien. Aucune femme ne peut accepter cela, Mma.

Mma Makutsi regarda de nouveau ses chaussures. Cette fois, celles-ci lui adressèrent un conseil : *Maintenant, tu te tais*. Un conseil qu'elles exprimèrent sur un ton un peu dur.

CHAPITRE XVII

Mr. Spokes Spokesi, le cavalier des ondes

Le lendemain, lasse d'être reléguée sur la ligne de touche, Mma Ramotswe décida de s'installer sur le mur, ou plutôt le muret, puisqu'il lui arrivait à la ceinture, qui entourait le parking de Radio Gabs. Là, elle profita de la compagnie fort divertissante de deux jeunes filles de dix-sept ans pleines de vivacité. C'étaient de jolies filles, vêtues de jeans et de tee-shirts aux couleurs vives qui avaient dû coûter très cher, pensa Mma Ramotswe. Trop cher, à vrai dire, sachant que la partie la plus importante de cette tenue, la marque, s'affichait en gros caractères. Mma Ramotswe n'avait jamais réussi à comprendre pourquoi les gens tenaient tant à montrer la marque des vêtements qu'ils portaient. De son temps, celle-ci restait dissimulée, ce qui, pour elle, semblait normal. On ne se promenait pas en ville avec son certificat de naissance accroché dans le dos, alors pourquoi les vêtements devaient-ils exposer leur origine ? C'était là une pratique vulgaire, estimait-elle, mais cela n'avait guère d'importance dans le cas présent. Les jeunes filles étaient sympathiques, elles parlaient vite et avec humour des sujets qui les intéressaient et qui, finalement, étaient assez limités en nombre. Ils se résumaient, en fait, à un seul et unique thème, ou deux, peut-être, si l'on y incluait la mode.

— Il y en a qui prétendent qu'on ne trouve pas de beaux garçons à Gaborone, déclarait Constance, assise à la droite de Mma Ramotswe. Mais à mon avis, c'est absurde. Il y a plein de beaux garçons à Gaborone. Moi, il m'est arrivé d'en voir des centaines en une seule journée. Des centaines.

Kokotso, son amie, parut dubitative.

— Ah bon ? Et où faut-il aller pour voir tous ces beaux gosses ? Peut-être qu'il existe un club pour beaux gosses ? Dans ce cas, je me mets devant l'entrée et je guette.

— Non, des clubs comme ça, ça n'existe pas, rétorqua Constance en riant. Et s'il y en avait, aucun homme ne pourrait s'en approcher, avec toutes les filles qu'on verrait devant. Ça ne marcherait pas.

Mma Ramotswe décida de se joindre à leur bavardage. Cela faisait des années qu'elle n'avait pas pris part à ce genre de conversation et

elle commençait à y trouver un certain plaisir.

— Tout dépend de ce qu'on appelle beau gosse, fit-elle remarquer. Certains hommes sont beaux dans une catégorie, mais pas dans une autre. Par exemple, ils peuvent avoir de belles épaules bien carrées, mais des jambes trop maigres. Les jambes maigres ne sont pas très belles à voir. Je connais une fille qui a quitté un très bon petit ami parce qu'il avait les jambes trop maigres.

— Eh bien ! s'exclama Kokotso. Cette fille a eu tort. Si c'était un très bon petit ami pour tout le reste, elle n'aurait pas dû le quitter juste à cause de ses jambes !

— Peut-être qu'elle avait envie d'éclater de rire chaque fois qu'elle les regardait ? suggéra Constance. Cela risquait de ne pas beaucoup plaire à son copain. Les hommes n'aiment pas qu'on se moque d'eux. Ils n'aiment pas penser qu'ils sont drôles.

La remarque fit sourire Mma Ramotswe.

— C'est amusant, ce que tu dis là ! Les hommes n'aiment pas penser qu'ils sont drôles, en effet ! C'est très vrai, Mma. Très vrai. Il ne faut pas rire d'un homme, sinon, il file se cacher, comme un chien galeux.

— Mais c'est quand même une question importante, estima Kokotso. Est-ce qu'on peut dire d'un garçon qu'il est beau s'il a un visage sublime, mais des jambes trop courtes ? J'en connais qui sont comme ça. On les trouve séduisants quand on les voit assis, mais dès qu'ils se lèvent, on s'aperçoit qu'ils sont courts sur pattes et on se dit : Oh, mon Dieu, que ses jambes sont petites, mais petites !

— Et quelquefois, enchaîna Constance, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il y en a qui ont les jambes qui partent vers l'extérieur au niveau des genoux, et ça forme un cercle. Vous n'avez jamais remarqué ça ? C'est très marrant. Moi, j'ai toujours envie de rire quand je vois ça.

Kokotso descendit soudain du mur et entreprit de marcher en rond, les bras ballants, le menton en avant.

— Les hommes, ils marchent comme ça, lança-t-elle. Vous avez remarqué ? Ils marchent comme ça, on dirait presque des singes.

Il était difficile de ne pas s'esclaffer. Si Mma Ramotswe avait pensé que ces jeunes filles avaient réellement une piètre opinion des hommes, elle aurait plutôt froncé les sourcils, mais là, il était clair qu'elles les aimaient, qu'elles les aimaient même beaucoup, et elle éclata de rire avec Constance quand elle s'aperçut que Kokotso singeait... les apprentis ! Comme l'imitation était ressemblante, alors que l'adolescente ne connaissait même pas les deux garçons ! Ainsi, imiter un jeune homme revenait, en quelque sorte, à les imiter tous.

Kokotso reprit sa place sur le muret et le silence s'installa quelques instants. Mma Ramotswe s'étonnait de se retrouver ainsi assise sur un

mur, avec deux jeunes filles qui avaient moins de la moitié de son âge, à parler des beaux garçons. Elle les avait aperçues en passant en voiture devant Radio Gabs à l'heure du déjeuner, avec le projet de revenir un peu plus tard, mais s'était ravisée en songeant que c'était exactement l'occasion qu'elle recherchait. Elle avait donc garé sa petite fourgonnette blanche à l'angle de la rue pour revenir à pied, avec l'air nonchalant d'une personne qui profite de sa pause-déjeuner pour se dégourdir les jambes. S'arrêtant d'abord à l'entrée du parking, elle s'était approchée des jeunes filles pour leur demander l'heure exacte. Ensuite, les choses avaient été simples. La question sur l'heure avait été suivie de la remarque qu'il était bien fatigant de venir à pied jusqu'en ville ; cela les dérangerait-il si elle s'asseyait quelques minutes avec elles pour reprendre des forces ?

Bien sûr, elle s'était doutée que ces jeunes filles n'avaient pas choisi ce muret au hasard. On était devant Radio Gabs et les adolescentes surveillaient l'entrée de la station de radio. Et si des filles comme celles-ci surveillaient l'entrée de la station de radio à cette heure, ce n'était certainement pas pour voir qui y pénétrait, mais plutôt qui en sortait. Or, parmi les personnes susceptibles d'en sortir, dans la catégorie des beaux gosses auxquels seraient sensibles des filles de dix-sept ans dans le vent, qui cela pouvait-il être, sinon Mr. Spokes Spokesi, le célèbre disc-jockey et animateur de radio ? L'émission de Spokes Spokesi, qui durait de neuf heures à treize heures trente, *Cool Time with Spokes*, faisait l'unanimité parmi les jeunes de Gaborone. Les apprentis l'écoutaient en travaillant – sauf quand, vraiment excédé, Mr. J.L.B. Matekoni prenait la liberté d'éteindre le poste en un geste de défi. Lui, au moins, avait bon goût et un niveau de tolérance limité pour les crépitements ineptes que les stations de radio comme celle-ci diffusaient avec le plus grand enthousiasme. Mma Ramotswe aurait eu quant à elle la même absence d'intérêt pour Spokes, à un détail près : aussi étonnant que cela puisse paraître, le nom de l'animateur arrivait en deuxième position sur la liste des prétendants de Mma Holonga. Cela signifiait que la détective devrait avoir tôt ou tard une conversation avec lui.

— Vous écoutez cette radio ? interrogea-t-elle d'un ton détaché.

Constance battit des mains.

— Tout le temps ! Tout le temps ! C'est la meilleure ! Les derniers tubes, les dernières nouveautés, tout...

— Et puis Spokes, bien entendu, coupa Kokotso. Spokes !

Mma Ramotswe s'efforça d'afficher un air indifférent.

— Spokes ? Qui est ce Spokes ? Un chanteur ?

Kokotso éclata de rire.

— Oh, Mma, vous n'êtes pas dans le coup ! Spokes anime une émission. La meilleure qu'on puisse entendre. Si vous saviez comme il

parle bien ! Oh là là ! Quand on l'entend parler de musique et qu'on l'imagine assis là, derrière son micro... Oh là là...

— Parce qu'il est beau, en plus ?

— Il est fabuleux, assura Constance. C'est le plus beau garçon de Gaborone.

— Et même de tout le Botswana, renchérit Kokotso.

— Eh bien ! s'exclama Mma Ramotswe. Et est-ce qu'on va le voir si on reste ici assez longtemps ? Est-ce qu'on va le voir sortir ?

— Oui, assura Constance. Nous, on vient là une fois par semaine, juste pour le voir. Quelquefois, il parle un peu avec nous, mais quand il n'a pas le temps, il se contente d'un petit signe de main. Il croit que nous travaillons dans l'immeuble d'à côté et que nous venons ici pour nous reposer à l'heure du déjeuner. Il ne sait pas que c'est juste pour le voir que nous sommes là.

Mma Ramotswe tenta de prendre un air intrigué.

— Quel âge a ce Spokes ? s'enquit-elle.

— Juste le bon âge, répondit Constance. Vingt-huit ans. Et son anniversaire...

— ... est le 24 juillet, compléta Kokotso. Ce jour-là, on viendra avec un cadeau pour lui. Il va adorer.

— Vous êtes vraiment gentilles avec lui, commenta Mma Ramotswe.

Elle observa un instant les jeunes filles en tentant d'imaginer ce que cela devait être de vénérer une personne qui, après tout, leur était totalement étrangère. Pourquoi les gens adoptaient-ils cette attitude vis-à-vis des artistes ? Qu'avaient ces derniers de si particulier ? Elle s'interrompit tout à coup en songeant à Note Mokoti et aux sentiments qu'elle-même avait éprouvés pour cet homme, bien des années auparavant, à une époque où elle n'était guère plus âgée que ces filles. Ce souvenir la rendit humble. Car nous ne devons pas oublier ce que c'est qu'être jeune et d'avoir des idées et des comportements qu'avec le recul on en vient à trouver insensés.

— Va-t-il sortir bientôt ? demanda-t-elle. Faudra-il attendre encore longtemps ?

— Ça dépend, répondit Constance. Parfois, il reste des heures à l'intérieur pour bavarder avec le directeur. Mais certains jours, il sort juste après l'émission et il va à sa voiture. Elle est là, c'est la rouge avec les rideaux jaunes à l'arrière. Elle est classe...

Mma Ramotswe suivit son regard. First Class Motors, pensa-t-elle avec dédain.

À cet instant, Kokotso lui saisit le bras, tandis que Constance lui chuchotait à l'oreille :

— Le voilà !

L'animateur sortit par la porte principale, vêtu d'un jeans baggy et

d'une chemise ouverte sur une grosse chaîne en or. Spokes Spokesi en personne, l'icône de Gaborone, le cavalier des ondes au bagout étincelant, un garçon beau, sûr de lui, décontracté et au sourire éclatant de blancheur.

— Spokes ! murmura Kokotso.

Comme s'il avait entendu sa prière à peine articulée, le jeune homme se tourna dans leur direction, leur adressa un signe de main et se dirigea vers elles.

— *Hiya*, les filles ! *Dumela*, et tout le reste, etc., etc., etc.

Kokotso lança un coup de coude dans les côtes de Mma Ramotswe.

— Il vient nous parler, chuchota-t-elle. Il nous a vues !

— Salut, Spokes ! cria Constance. Ton émission était super ce matin. Fantastique. Ce groupe que tu as passé à dix heures. De folie !

— Oui, répondit Spokes, qui se tenait à présent devant elles en arborant son sourire dévastateur. Pas mauvais, comme son. Pas mauvais du tout.

— Cette dame ne t'a encore jamais écouté, Spokes, déclara Kokotso en désignant Mma Ramotswe. Maintenant, elle sait. Elle t'écouterait demain matin. N'est-ce pas, Mma ?

Mma Ramotswe sourit. Elle n'aimait pas mentir et n'avait pas l'intention de le faire maintenant.

— Non, répondit-elle. Je ne l'écouterai pas.

Spokes la dévisagea d'un air interrogateur.

— Pourquoi, Mma ? Ma musique ne vous plaît pas ? C'est ça ? Peut-être que je pourrais passer des vieux tubes...

— Ce serait gentil, répondit poliment Mma Ramotswe. Mais je vous en prie, ne le faites pas pour moi. Passez ce que vos auditeurs aiment. Ce sera très bien.

— J'aime faire plaisir à tout le monde, affirma Spokes d'un ton agréable. Radio Gabs est pour tout le monde.

— Et tout le monde l'écoute, Spokes, assura Kokotso. En tout cas, tu sais que nous, on l'écoute.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui, Spokes ? interrogea Constance.

L'animateur lui lança un clin d'œil.

— Tu te doutes que j'aimerais bien vous emmener au cinéma toutes les deux, mais je dois aller surveiller le bétail. Désolé !

Ils s'esclaffèrent tous ensemble à ce bon mot, Mma Ramotswe comprise. Puis cette dernière prit la parole.

— Est-ce que je ne vous ai pas déjà vu quelque part, Rra ? demanda-t-elle en le détaillant avec soin. Je suis sûre que oui.

Spokes recula d'un pas, visiblement stupéfait.

— Mais on me voit partout, vous savez ! Gaborone n'est pas très grande. Vous avez dû voir ma photo dans les journaux.

Mma Ramotswe fronça les sourcils.

— Non, ce n'était pas dans les journaux. Non...

Elle s'interrompit, faisant mine de fouiller dans sa mémoire, puis poursuivit :

— Ça y est ! C'est ça ! Je me souviens maintenant. Je vous ai vu avec cette femme qui possède une chaîne de salons de coiffure. Vous la connaissez. Je vous ai vu avec elle quelque part. Peut-être à une soirée. Vous étiez ensemble. C'est votre petite amie, Rra ?

Elle guetta la réaction. Le franc sourire s'estompa pour laisser place à une expression inquiète. Spokes jeta un coup d'œil aux jeunes filles, qui ne le lâchaient pas du regard.

— Ah, cette femme ? Ce n'est pas ma petite amie ! C'est ma tante !

Les filles gloussèrent et Spokes se pencha pour toucher l'épaule de Kokotso.

— Ça vous dit qu'on se voie ce soir ? Au Metro Club ?

Kokotso se tortilla de plaisir.

— On y sera.

— Super, lança Spokes, avant de poursuivre à l'intention de Mma Ramotswe : Ravi de vous avoir rencontrée, tantine. Prenez soin de vous !

Mma Makutsi écouta avec attention le compte rendu que lui fit Mma Ramotswe cet après-midi-là, après sa rencontre avec Kokotso, Constance et Spokes.

— J'ai déjà consacré deux journées à cette affaire, récapitula Mma Ramotswe. J'ai rencontré et interrogé deux des prétendants de la liste de Mma Holonga, et ni l'un ni l'autre ne me semblent acceptables. Tous les deux sont attirés par l'argent, il n'y a aucun doute là-dessus. Le premier le reconnaît lui-même – il me l'a dit clairement, Mma – et l'autre l'a montré par son comportement.

— Pauvre Mma Holonga ! s'exclama Mma Makutsi. J'ai lu quelque part qu'il n'était pas facile d'être riche. Il paraît qu'on ne sait jamais si les gens s'intéressent à vous ou à votre argent.

Mma Ramotswe acquiesça.

— Je vais aller la voir pour lui faire part de la progression de l'enquête. Il faudra que je lui dise que les deux premiers de sa liste sont à exclure sans l'ombre d'une hésitation.

— C'est triste, commenta Mma Makutsi.

Elle songea qu'il était tout aussi triste qu'il y ait, d'un côté, quatre prétendants pour Mma Holonga et, de l'autre, personne pour elle.

CHAPITRE XVIII

Le saut en parachute, et une vérité universelle sur les conseils donnés ou reçus

Mma Ramotswe eût aimé voir Mma Potokwane oublier le saut en parachute que Charlie, l'aîné des apprentis, avait accepté de réaliser à la place de Mr. J.L.B. Matekoni. Malheureusement, ni Mma Potokwane ni Charlie lui-même ne semblaient disposés à y renoncer. Charlie s'était déjà lancé dans une recherche active de sponsors et les gens se montraient généreux : un saut en parachute représentait un projet bien plus stimulant qu'une simple marche ou qu'une course, accessibles à n'importe qui. Il exigeait du courage, et la possibilité existait toujours que les choses tournent mal. Dans ces conditions, il était difficile de refuser un don.

Le saut était prévu pour le samedi. L'avion décollerait de l'aérodrome, près de l'abattoir des autruches. Il tracerait un cercle au-dessus de la ville, puis se dirigerait vers Tlokweng et la ferme des orphelins. Au moment approprié, on donnerait le signal du saut et l'apprenti, on l'espérait, irait atterrir dans le grand champ qui bordait la ferme des orphelins. Tous les enfants seraient présents pour regarder descendre le parachute. Leurs rangs seraient gonflés par plusieurs photographes de presse, un représentant du maire – le maire lui-même étant en déplacement ce jour-là –, un colonel de l'armée botswanaise (invité par Mr. J.L.B. Matekoni) et la principale de l'Institut de secrétariat du Botswana (invitée par Mma Makutsi). Mma Ramotswe, pour sa part, avait convié le Dr Moffat, en lui demandant d'apporter, si possible, sa trousse de secours – juste pour le cas où quelque chose se passerait mal, ce qui, elle en était persuadée, ne se produirait pas. Elle avait également proposé à Mma Holonga de venir, non seulement parce que c'était une personnalité qui, aux yeux du public, se devait d'assister à un tel événement, mais aussi parce qu'elle souhaitait lui parler. Outre ces quelques personnes, la population pouvait participer dans son ensemble, si elle en avait envie. Une publicité intensive avait été faite dans les journaux et Spokes Spokesi avait même évoqué l'événement dans son émission sur Radio Gabs. Lui-même avait déjà sauté en parachute, avait-il affirmé, et ce n'était

vraiment pas grand-chose, « pour peu que l'on ait du courage ». Mais bien sûr, cela pouvait mal tourner, avait-il précisé sans toutefois juger nécessaire de s'appesantir sur le sujet dans l'immédiat.

Charlie, quant à lui, paraissait serein. La veille du grand jour, Mma Ramotswe eut une conversation en tête à tête avec lui au garage. Elle lui expliqua que ce ne serait pas un déshonneur s'il se désistait, même à ce stade avancé du projet.

— Personne n'aura une mauvaise opinion de toi si tu téléphones à Mma Potokwane pour lui dire que tu as changé d'avis, affirma-t-elle. Personne ne pensera que tu es une poule mouillée.

— Bien sûr que si, rétorqua Charlie. Et d'ailleurs, j'ai envie de le faire. Je me suis entraîné et je sais tout ce qu'il faut savoir sur les parachutes. On compte jusqu'à dix – ou jusqu'à cinquante, je ne me souviens plus – et on tire sur la corde. Voilà. Comme ça. Ensuite, on garde les pieds serrés et on roule par terre à l'atterrissage. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Mma Ramotswe fut tentée de répondre que ce ne serait peut-être pas aussi simple que cela en avait l'air, mais elle se ravisa et résolut de garder ses conseils pour elle.

— Vous pourriez venir avec moi, Mma Ramotswe, ajouta Charlie en souriant. On fabriquerait un parachute extra-large rien que pour vous.

Mma Ramotswe ne releva pas la plaisanterie. Peut-être le garçon avait-il raison. Peut-être fallait-il un parachute grand format quand on était, comme elle, de constitution traditionnelle, mais peut-être aussi descendait-on seulement un peu plus vite qu'un autre. Toutefois, les parachutistes de constitution traditionnelle devaient être avantagés à l'arrivée, l'atterrissage se faisant en douceur et avec un maximum de confort. Et lorsqu'on était de constitution particulièrement traditionnelle, on devait rouler sur le sol, comme un tonneau qui tombe.

— Dans ton cas, déclara-t-elle, la meilleure chose que tu puisses espérer, c'est d'atterrir sur tes fesses, qui sont bien plus charnues que la normale. Il faudrait que ce soit la première partie de ton corps à entrer en contact avec le sol. Relève les jambes quand tu vois que tu approches de la terre et assieds-toi.

L'apprenti parut ennuyé, mais ne dit rien. En revanche, il se contempla dans le miroir qu'il avait accroché à un clou, près de la porte menant du garage à l'agence. On le trouvait souvent devant ce miroir, se lissant les cheveux ou esquissant une petite danse sans quitter des yeux son reflet.

Le grand jour venu, tout le monde se retrouva au Tlokweng Road Speedy Motors : Mma Ramotswe, les deux enfants, Motholeli et Puso,

Mr. J.L.B. Matekoni, Mma Makutsi et le plus jeune des apprentis. Charlie était déjà à l'aérodrome : le pilote de l'avion léger duquel il sauterait était venu le chercher chez lui quelques heures auparavant pour l'y conduire en voiture.

Ils partirent à la ferme des orphelins à bord de la petite fourgonnette blanche de Mma Ramotswe et du camion de Mr. J.L.B. Matekoni. Mma Makutsi voyagea dans la fourgonnette avec Mma Ramotswe et les enfants, installés à l'arrière. Le fauteuil roulant de Motholeli avait été solidement arrimé par un ingénieux système de cordages mis au point par Mr. J.L.B. Matekoni, ce qui permettait à la fillette de jouir d'une bonne vue sur le paysage. Les gens lui adressaient des signes de main auxquels elle répondait, « comme la reine », disait-elle. Mma Ramotswe lui avait parlé de la reine Élisabeth et de l'amitié qui l'avait liée à Sir Seretse Khama. Elle aimait le Botswana, avait expliqué Mma Ramotswe, et elle faisait sans cesse son devoir, sans cesse, rendant des visites et serrant des mains, et recevant les fleurs que lui offraient les enfants. Elle était restée en fonction cinquante années durant, avait ajouté Mma Ramotswe, tout comme Mr. Mandela, qui avait donné sa vie entière pour obtenir justice et qui, pas une fois, n'avait songé à lui-même. Comme ces gens ressemblaient peu aux hommes politiques modernes, qui ne pensaient qu'au pouvoir et aux coups bas !

Lorsqu'ils parvinrent à la ferme des orphelins, les arbres situés devant le bureau abritaient déjà des voitures, si bien qu'ils furent obligés de laisser la petite fourgonnette blanche à l'extérieur, au bord de la route. À l'évidence, les spectateurs avaient commencé à arriver. Quelques enfants avaient été affectés à la grille ; très dignes, ils accueillaient les visiteurs et leur indiquaient où aller chercher du thé et des gâteaux en attendant l'heure du saut. Les plus jeunes portaient des badges en carton figurant un avion, qu'ils avaient découpés et coloriés eux-mêmes, et qui étaient en vente pour deux pula à une petite table ombragée.

Mma Potokwane les aperçut de son bureau et sortit à la hâte juste au moment où Mr. J.L.B. Matekoni et le jeune apprenti arrivaient dans le camion. Puis le Dr Moffat fit son apparition au volant de son pick-up, accompagné de son épouse. Mma Potokwane le saisit immédiatement par le bras et l'entraîna vers l'une des maisonnettes : un enfant avait contracté une forte fièvre et était resté au lit, sous la surveillance de son assistante maternelle. Mrs. Moffat demeura avec Mma Ramotswe et Mma Makutsi. Ensemble, les trois femmes se dirigèrent vers le large jacaranda sous lequel deux assistantes maternelles, munies d'une gigantesque théière marron, distribuaient un thé abondamment sucré. Il y avait aussi du gâteau, mais il n'était pas gratuit. Mma Ramotswe en acheta une tranche, qu'elles se

partagèrent en regardant les autres spectateurs arriver. Enfin, au bout d'une demi-heure, on entendit au loin le bourdonnement d'un moteur d'avion et tous les enfants se mirent à crier d'excitation en désignant le ciel, à l'ouest. Mma Ramotswe leva les yeux pour regarder à son tour ; le bruit leur parvenait distinctement à présent, et oui, il était là : un petit avion blanc, qui se détachait sur fond d'immense ciel vide, bien plus haut qu'elle ne s'était imaginé le voir. Comme nous devons paraître petits de là-haut, pensa-t-elle. Et ce pauvre Charlie, malgré tous ses défauts, qui n'était plus désormais qu'un minuscule point dans ce ciel, un minuscule point qui dégringolerait bientôt, attiré par la dure terre qui s'étendait au-dessous !

— Je n'aurais jamais dû lui demander de faire ça, dit-elle à Mma Makutsi. Vous vous rendez compte, s'il meurt ?

Mma Makutsi posa une main réconfortante sur le coude de Mma Ramotswe.

— Il ne mourra pas, assura-t-elle. Ces choses-là sont très sûres de nos jours. Tout est vérifié au moins deux ou trois fois.

— Mais tout de même, le parachute pourrait ne pas s'ouvrir. Et imaginez qu'il soit trop terrorisé pour tirer sur la corde ? Que se passera-t-il alors ?

— L'instructeur saute avec lui, répondit Mma Makutsi d'une voix apaisante. Il plongera vers lui et tirera la corde à sa place. J'ai vu faire ça en photo dans le *National Geographic*. C'est très facile pour ces gens-là.

Elles gardèrent le silence, tandis que l'avion passait au-dessus de leurs têtes. À présent, on distinguait bien les marques peintes au-dessous des ailes, ainsi que le train d'atterrissage. Puis la porte s'ouvrit et une silhouette apparut au milieu d'une masse confuse de formes. Soudain, il y eut deux petits paquets, mais des paquets dotés de bras et de jambes qui battaient l'air dans le vent violent. Quelques enfants crièrent en les montrant du doigt. Mr. J.L.B. Matekoni leva la tête lui aussi et déglutit en songeant qu'il aurait pu être l'une de ces formes, là-haut, tandis que son rêve troublant lui revenait en mémoire. Mma Ramotswe ferma les yeux et les rouvrit aussitôt. Les silhouettes continuaient à tomber sur fond de ciel vide et elle pensa : Le parachute ne va pas s'ouvrir. Alors, elle agrippa Mma Makutsi, qui murmurait quelque chose dans sa barbe, une prière peut-être.

Mais les parachutes s'ouvrirent et Mma Ramotswe poussa un soupir de soulagement, les jambes flageolantes. Mma Moffat lui sourit et lui dit :

— Je commençais à m'inquiéter un peu. Cela semblait si long...

Trop bouleversée pour pouvoir articuler une quelconque réponse, Mma Ramotswe se fit le serment de ménager le garçon à l'avenir : elle serait gentille avec lui et ne manifesterait aucune impatience face à

toutes les choses irritantes qu'il pourrait dire ou faire.

Tandis qu'elles dérivèrent lentement, flottant sous leurs larges voilures blanches, les deux silhouettes se séparèrent. L'une d'elles adressa un signe à l'autre, puis sembla multiplier les gestes, mais l'autre ne fit rien et continua à s'éloigner au ralenti. La première silhouette commençait à approcher du sol et, un instant plus tard, elle atterrit dans le champ, à quelques centaines de mètres à peine des spectateurs. Il y eut une ovation et les enfants coururent à sa rencontre, malgré les ordres lancés par les assistantes maternelles de rester où ils se trouvaient tant que le deuxième parachute n'avait pas touché terre en toute sécurité.

Elles n'avaient pas de souci à se faire, cependant. L'autre parachutiste, qui se révélait à présent être Charlie, avait tant dévié de sa course qu'il n'atterrit pas du tout dans le champ, mais disparut de l'autre côté, derrière les cimes des arbres, dans la savane. Les spectateurs le suivirent des yeux en silence, puis se consultèrent, perplexes.

— Il doit être mort ! lança l'un des plus jeunes enfants. Il faut aller chercher un cercueil.

Ce furent Mr. J.L.B. Matekoni, l'époux de Mma Potokwane et l'instructeur (encore revêtu de son équipement) qui découvrirent Charlie. Il était accroché à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol, son parachute déployé sur le feuillage d'un grand acacia, déchiré et emmêlé dans les branches épineuses. Dès qu'il les aperçut, il les appela. Très vite, l'instructeur le dégagea de son harnais et lui permit de rejoindre la terre ferme.

— Ça a été un atterrissage en douceur, commenta-t-il. Bravo ! Tu as un peu dévié de la cible, c'est tout. Je pense que tu tirais le mauvais côté du parachute. C'est pour cela que tu t'es retrouvé ici.

L'apprenti hocha la tête. Son visage affichait une curieuse expression, mélange de soulagement et de douleur.

— Je crois que je suis blessé, dit-il.

— Ce n'est pas possible, assura l'instructeur en époussetant la combinaison verte. L'arbre a amorti ta chute.

L'apprenti secoua la tête.

— Il y a quelque chose qui me fait mal. C'est très douloureux. C'est là. S'il vous plaît, vous pouvez regarder ce que c'est ?

Mr. J.L.B. Matekoni se pencha pour examiner le fond du pantalon de Charlie. Le tissu était déchiré et une méchante épine d'acacia, longue de plusieurs centimètres, était fichée dans la chair. Prestement, il la saisit entre ses doigts et la retira en un mouvement vif. L'apprenti poussa un glapissement.

— C'était juste ça, déclara Mr. J.L.B. Matekoni. Une grosse épine...

— S'il vous plaît, ne leur dites pas, implora l'apprenti. Ne leur dites pas où elle était...

— Mais bien sûr que non ! s'exclama Mr. J.L.B. Matekoni. Tu es un garçon courageux, très courageux.

L'apprenti sourit. Il commençait à se remettre du choc.

— Est-ce que les journaux sont venus ? demanda-t-il. Ils sont venus ?

— Ils sont là, répondit le mari de Mma Potokwane. Et il y a aussi beaucoup de jeunes filles.

Arrivé parmi le public, il reçut un accueil digne d'un héros. Les enfants couraient autour de lui et le tiraient par la manche, les assistantes maternelles s'empressaient avec du thé et de grosses parts de gâteau et les filles lui jetaient des regards admiratifs. Charlie savourait sa gloire, souriant aux photographes lorsqu'ils s'approchaient pour le prendre en photo et donnant aux enfants de petites tapes sur la tête, à la manière d'un héros expérimenté. Mma Ramotswe le regarda avec amusement, et un soulagement considérable. Puis elle se dirigea vers Mma Holonga, qu'elle avait vue arriver en retard, une fois le saut terminé. Elle demanda une tasse de thé pour sa cliente, qu'elle entraîna à l'écart, sous un arbre où elles pourraient s'asseoir, afin de bavarder sans être dérangées.

— J'ai commencé mon enquête pour vous, déclara-t-elle. J'ai parlé à deux des hommes de votre liste et je peux vous faire le compte rendu de ce que j'ai découvert jusqu'à présent.

Mma Holonga hocha la tête.

— Eh bien, d'accord. Je dois dire qu'il y a eu de nouveaux développements depuis notre rencontre. Mais dites-moi tout de même. Ensuite, je vous expliquerai ce que j'ai décidé de faire.

Mma Ramotswe ne put dissimuler sa surprise. Quel intérêt y avait-il à la consulter si l'on prenait une décision avant même d'avoir obtenu ne serait-ce qu'un rapport préliminaire ?

— Vous avez décidé quelque chose ? s'enquit-elle.

— Oui, répondit Mma Holonga d'une voix ferme. Mais parlez d'abord. Dites-moi ce que vous avez découvert. Cela m'intéresse beaucoup.

Mma Ramotswe commença son récit.

— Il y a quelques jours, j'ai rencontré votre Mr. Spokesi, dit-elle. J'ai eu une conversation avec lui et, en l'écoutant parler, je me suis rendu compte qu'il n'était pas honnête avec vous. C'est un homme qui aime les toutes jeunes filles et je ne crois pas que son désir de vous épouser soit vraiment sérieux. Je pense qu'il apprécierait de pouvoir prendre du bon temps avec votre argent, puis qu'il repartirait vers d'autres femmes. Je suis désolée pour vous, Mma, mais c'est comme ça.

— Bien sûr ! s'exclama Mma Holonga en rejetant la tête en arrière. Cet homme-là est très superficiel et il ne s'intéresse qu'à sa petite personne. Je pense que je le savais depuis le début. Vous avez confirmé mon opinion, Mma.

Ces paroles laissèrent Mma Ramotswe légèrement décontenancée. Elle s'attendait à voir son interlocutrice exprimer au moins une certaine déception, un regret. Au lieu de cela, Spokes Spokesi, qui avait dû être un soupirant fort agréable, se trouvait expédié aux oubliettes avec la plus parfaite insouciance.

— Ensuite, il y a le maître d'école, reprit Mma Ramotswe. Mr. Bobologo. C'est un monsieur bien plus sérieux que ce Spokesi. Il est intelligent, je pense. Et instruit.

Mma Holonga sourit.

— Oui, dit-elle. C'est quelqu'un de bien.

— Seulement, il est également très ennuyeux, ajouta Mma Ramotswe. Et tout ce qui l'intéresse, c'est de pouvoir mettre la main sur votre argent pour agrandir sa Maison de l'Espoir. Rien d'autre. Je pense que...

Mma Ramotswe s'interrompit net. Ses paroles produisaient un effet étrange sur Mma Holonga, constata-t-elle. La cliente se tenait à présent très droite sur son siège, les lèvres serrées en une moue désapprobatrice.

— Ce n'est pas vrai du tout ! explosa-t-elle. Il ne ferait jamais une chose pareille !

Mma Ramotswe soupira.

— Je suis désolée, Mma. Dans mon métier, je suis souvent amenée à révéler aux gens des choses qu'ils n'ont pas envie d'entendre. Je pense que vous n'avez peut-être pas envie que je vous dise cela, mais je suis obligée d'être franche avec vous. C'est mon devoir. Cet homme en veut à votre argent.

Mma Holonga regardait fixement Mma Ramotswe. Soudain, elle se leva en époussetant sa jupe.

— Vous avez été parfaite, Mma, déclara-t-elle avec froideur. Je vous suis très reconnaissante d'avoir découvert la vérité sur Spokesi. Ah oui, vous avez bien fait votre travail avec lui. Mais quant à mon fiancé, Mr. Bobologo, vous devez arrêter de parler de lui de cette façon. J'ai décidé de l'épouser, et c'est comme ça.

Mma Ramotswe ne trouva rien à répondre et, pendant quelques instants, elle se débattit dans une lutte intérieure. Clovis Andersen, si elle se souvenait bien, n'avait rien écrit sur ce qu'il convenait de faire dans cette situation précise et elle se trouva contrainte de recourir aux principes de base : elle avait envers ses clients un devoir qui consistait à mener jusqu'au bout les enquêtes qu'on lui demandait de mener. Mais il y avait aussi le devoir de mettre en garde – un devoir humain

très simple, qui impliquait de prévenir une personne du danger qu'elle courait. Ce devoir existait, bien sûr, mais en même temps, une détective ne devait pas se montrer trop paternaliste ni interférer dans des domaines où un individu souhaitait choisir seul. Ce n'était pas à Mma Ramotswe de prendre des décisions pour Mma Holonga.

Elle opta pour la prudence.

— En êtes-vous vraiment sûre, Mma ? interrogea-t-elle. J'espère que vous ne trouvez pas ma question impolie, mais êtes-vous vraiment sûre de vouloir épouser cet homme ? C'est une décision capitale, vous savez.

Le ton employé parut pacifier Mma Holonga, qui sourit.

— Oui, Mma, vous avez raison de dire qu'il s'agit d'une décision capitale. J'en ai parfaitement conscience. Mais j'ai décidé de lier ma destinée à celle de cet homme.

— Et vous connaissez ses... ses intérêts ?

— Vous voulez dire, les bonnes œuvres dont il s'occupe ? Ce qu'il fait pour les autres ?

— La Maison de l'Espoir. Les filles de joie...

Mma Holonga promena son regard sur le champ de la ferme des orphelins, comme si elle cherchait à y découvrir des filles de joie.

— Je sais tout cela. Et je suis même très impliquée dans cette œuvre de bienfaisance. Depuis que je suis venue vous voir, Mr. Bobologo m'a fait visiter la Maison de l'Espoir et j'y ai travaillé. J'ai créé des cours de coiffure pour ces mauvaises filles. Bientôt, elles pourront se faire embaucher dans mes salons.

— C'est une très bonne idée, commenta Mma Ramotswe. Et pour ce qui est du projet d'extension...

— Je suis également au courant, l'interrompit Mma Holonga. Je vais financer les travaux. J'ai déjà consulté un entrepreneur que je connais. Quand ce sera terminé, je ferai construire une Maison de l'Espoir à Molepolole, pour les mauvaises filles de cette région. Ça, c'est mon idée, pas celle de Mr. Bobologo.

Mma Ramotswe écouta tout cela et comprit qu'elle était en présence d'une femme qui venait de découvrir sa vocation. Il n'y avait donc rien à ajouter, sinon à la féliciter pour son prochain mariage et à réfléchir sur cette vérité profonde qui veut que, quand une personne vous demande un conseil, c'est rarement ce conseil qu'elle recherche : elle va seule de l'avant et fait ce qu'elle a envie de faire, quoi que vous lui disiez. Cette vérité valait dans tous les domaines ; c'était une vérité humaine à application universelle, mais que la plupart des gens ne connaissaient pas, ou très peu.

CHAPITRE XIX

Où l'on sert un gâteau vraiment très riche...

Après cette étonnante discussion avec Mma Holonga, Mma Ramotswe partit rejoindre Mr. J.L.B. Matekoni et Mma Makutsi, qui s'étaient installés à une table ombragée, près de la cantine des enfants. On avait refait du thé et les assistantes maternelles en assuraient la distribution. Mma Ramotswe s'aperçut que la foule comptait beaucoup de personnes qu'elle connaissait. Il y avait même des gens de sa famille : sa cousine et son mari, par exemple, ainsi que quelques parents de Mr. J.L.B. Matekoni. Visiblement, Mma Potokwane s'était démenée pour faire venir un maximum de spectateurs pour le saut en parachute.

Elle se dirigea donc vers sa cousine, qui lui confia que jamais elle n'accepterait de sauter en parachute, même si c'était le Président en personne qui le lui demandait.

— Je serais obligée de répondre : Je suis désolée, Rra, mais il y a des choses qu'on ne peut pas faire, même pour le Botswana. Moi, je ne peux pas sauter d'un avion. Je mourrais sur le coup.

Le mari de la cousine approuva. Lui-même voulait bien donner tout son argent et tout son bétail pour une œuvre de charité plutôt que de sauter en parachute.

— Il ne faut pas que Mma Potokwane entende ça, répondit Mma Ramotswe en riant. Cela risquerait de lui donner des idées.

Puis le révérend Trevor Mwamba, de la cathédrale anglicane, se joignit à la conversation. À son tour, il confessa qu'il n'aimerait pas sauter en parachute et que, selon lui, il devait en être de même pour l'évêque. L'espace d'un instant, Mma Ramotswe imagina l'évêque sautant d'un avion, vêtu de sa tenue épiscopale et agrippant sa mitre tout au long de la chute.

— Ce n'est rien au fond, vous savez, affirma Charlie qui les avait rejoints, un verre de bière à la main et visiblement ravi de sa gloire toute neuve. Je n'ai pas eu peur un instant. J'ai juste sauté, et puis, bing ! le parachute s'est ouvert au-dessus de moi et je suis descendu tout doucement. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Je le referais demain si Mma Potokwane me le demandait. En fait, je crois que je

vais proposer mes services à l'armée de défense du Botswana. Je pourrais m'occuper des moteurs de leurs avions et sauter pendant mon temps libre.

Mma Ramotswe vit Mr. J.L.B. Matekoni froncer les sourcils avec inquiétude, mais la conversation glissa vers un autre sujet et l'on n'ajouta rien sur l'entretien des moteurs d'avions.

Autour d'eux, l'événement du jour s'était à présent transformé en une sorte de grande fête champêtre. Les plus âgés des enfants, après avoir aidé à servir le thé et disposé des chaises sous les arbres, formèrent une chorale et entonnèrent plusieurs chants, tandis que l'un d'eux, talentueux joueur de marimba, les accompagnait de son instrument. Lorsqu'ils se turent, Mma Potokwane s'approcha de Mma Ramotswe et la convia à la rejoindre quelques instants dans son bureau. La même invitation fut adressée à Mr. J.L.B. Matekoni, à qui l'on expliqua qu'un excellent gâteau avait été préparé pour lui et qu'on ne pouvait pas le servir dehors, car il n'y en aurait pas assez pour tout le monde.

Ils se rendirent donc dans le bureau. Le révérend Trevor Mwamba s'y trouvait déjà, une assiette de cake devant lui. Il se leva et sourit à Mr. J.L.B. Matekoni.

— Bien, fit Mma Potokwane en servant une grosse tranche de l'excellent gâteau à Mr. J.L.B. Matekoni. Voilà ce fameux gâteau que j'ai préparé.

— Vous êtes très gentille avec nous, Mma, répondit Mr. J.L.B. Matekoni. Ce gâteau-là m'a l'air bien riche. Bien riche...

Il s'interrompit, la cuillère en suspens à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche. Puis il regarda Mma Potokwane. Il regarda aussi le révérend Trevor Mwamba. Enfin, il regarda Mma Ramotswe. Personne ne parlait.

Ce fut Mma Potokwane qui brisa le silence.

— Mr. J.L.B. Matekoni, déclara-t-elle, nous savons tous à quel point tu es fier de Mma Ramotswe. Nous savons tous à quel point tu es fier aussi d'être son fiancé, et à quel point tu souhaites devenir son mari. Je dis la vérité, n'est-ce pas, quand j'affirme que tu veux devenir son mari ?

Mr. J.L.B. Matekoni hocha la tête.

— Oui. Bien sûr.

— Bon. Alors ne crois-tu pas que le moment est venu ? poursuivit-elle. Ne crois-tu pas que c'est l'occasion idéale pour épouser Mma Ramotswe ? Là, tout de suite. Pas la semaine prochaine, pas le mois prochain ni l'an prochain ni plus tard, mais maintenant. Parce que si tu n'agis pas concrètement, il est fort possible que tu ne te maries jamais. La vie est périlleuse, tu sais. À tout moment, il peut être trop tard. Quand on aime une personne, il faut le lui dire, mais il faut aussi

le lui prouver. Il faut faire cette chose qui indique au monde entier que l'on est amoureux de cette personne. Et ça, on ne doit jamais le remettre à plus tard. Jamais.

Elle se tut, observant l'effet de ses paroles sur Mr. J.L.B. Matekoni. Celui-ci la regardait fixement, les yeux humides, comme s'il allait éclater en sanglots d'un instant à l'autre.

— Tu souhaites bien épouser Mma Ramotswe, n'est-ce pas ? pressa Mma Potokwane.

Il y eut un nouveau silence. Le révérend Trevor Mwamba glissa un petit morceau de gâteau dans sa bouche et le mastiqua. Mma Ramotswe, les yeux baissés, observait le bord du tapis de Mma Potokwane. Alors, Mr. J.L.B. Matekoni prit la parole.

— Je veux bien épouser Mma Ramotswe tout de suite, déclara-t-il. Si tel est son souhait, je le ferai. Et j'en serai fier. Jamais je n'aurai envie d'épouser une autre femme. Il n'y a que Mma Ramotswe. Il n'y a qu'elle.

Pour Mr. J.L.B. Matekoni, c'était un très long discours, dont chaque mot avait été prononcé avec une vraie passion et une détermination qu'on ne lui connaissait pas.

— Dans ce cas, dit le révérend Trevor Mwamba en essuyant les miettes autour de ses lèvres. Dans ce cas, j'ai le livre de prières dans ma voiture et j'ai l'autorité de l'épiscopat pour célébrer le mariage ici même.

— Nous pourrions faire ça sous le grand arbre, résolut Mma Potokwane. Je vais dire aux enfants de la chorale de se préparer. Et je vais prévenir tout le monde. Ils vont être sacrément surpris.

On se rassembla sous le feuillage du grand jacaranda. Une table, recouverte d'un drap blanc impeccable, fit office d'autel, devant lequel Mr. J.L.B. Matekoni attendit debout l'arrivée de Mma Ramotswe au bras du mari de Mma Potokwane, qui s'était proposé pour conduire la mariée au nom de son défunt père, Obed Ramotswe. Mma Potokwane avait fourni à Mma Ramotswe une robe qui se révéla être exactement à la bonne taille. Quant à Mr. J.L.B. Matekoni, le mari de Mma Potokwane lui avait fait enfiler un costume. Le révérend Trevor Mwamba était allé chercher ses vêtements de cérémonie dans sa voiture.

Lorsque Mma Ramotswe sortit du bureau et marcha au bras de l'époux de Mma Potokwane vers le groupe des invités et le futur marié, la foule poussa des youyous enthousiastes. C'était ainsi que l'on montrait sa joie et son plaisir, et le vacarme fut intense ce jour-là.

— Mes chers amis, commença le révérend Trevor Mwamba, nous sommes réunis ici aujourd'hui sous le regard de Dieu et en présence de cette assemblée, pour unir cet homme et cette femme par les liens

sacrés du mariage, qui est un état honorable...

Ces paroles, que Mma Ramotswe avait tant de fois entendu prononcer pour d'autres, ces mots qui retentissaient haut et fort, c'était pour elle qu'on les disait cette fois. Elle y répondit d'une voix claire, tout comme Mr. J.L.B. Matekoni. Puis, prenant les mains des deux époux pour les unir, au nom de l'autorité dont il était investi, le révérend Trevor Mwamba les déclara mari et femme et les dames présentes, conduites par Mma Potokwane, poussèrent de nouveaux youyous pleins de joie.

La chorale avait sagement patienté. À présent, elle chantait, tandis que Mma Ramotswe et Mr. J.L.B. Matekoni s'asseyaient sur les chaises placées pour eux devant l'autel pour signer le registre qui, par chance, se trouvait lui aussi dans le coffre de la voiture du révérend Trevor Mwamba. La chorale chantait, les voix légères des enfants s'élevaient dans les branches de l'arbre qui les abritait et emplissaient l'air paisible et clair. Il s'agissait d'un vieil hymne du Botswana que tout le monde connaissait. Puis, comme c'était l'un des chants préférés du père de Mma Ramotswe, ils entonnèrent ce chant qui distillait toute la souffrance et toute l'espérance de l'Afrique, ce chant qui avait inspiré et réconforté tant de gens, *Nkosi Sikeleli Afrika*, Que Dieu bénisse l'Afrique, lui donne la vie et protège ses enfants.

Mma Ramotswe se retourna pour voir ses amis et elle sourit, et ils sourirent en retour. Ensuite, Mr. J.L.B. Matekoni et elle-même se levèrent et traversèrent la foule pour rejoindre l'endroit où les enfants avaient installé d'autres tables et où, miraculeusement, comme lors des noces de Cana, en Galilée, les assistantes maternelles avaient disposé de grandes assiettes chargées de nourriture, prêtes pour le banquet du mariage.

Sur l'auteur

Ressortissant britannique né en 1948 au Zimbabwe, où il a grandi, Alexander McCall Smith vit aujourd'hui à Édimbourg. Il y exerce les fonctions de professeur de droit appliqué à la médecine et est parallèlement membre du Comité international de bioéthique à l'UNESCO. Il a vécu quelques années au Botswana où il a contribué à l'organisation de la première école de droit et rédigé le Code pénal. Il a écrit une cinquantaine d'ouvrages allant du manuel juridique au précis de grammaire portugaise et de nombreux ouvrages pour enfants, dont des contes africains. La dernière enquête de Mma Ramotswe, *In the Company of Cheerful Ladies*, a paru en Angleterre en 2004.

Quatrième de couverture

Tout va pour le mieux au bureau de l'Agence N° 1 des Dames Détectives. Certes, les clients ne se bousculent pas, mais rien d'alarmant à cela. Pendant que Mma Makutsi savoure sa récente promotion en qualité d'assistante-détective, Mma Ramotswe profite de ce répit pour méditer sur l'avenir de son pays. Seule ombre au tableau : J.L.B. Matekoni, son fiancé, tarde à formuler sa demande en mariage... Mais voici que les affaires reprennent en la personne de Mma Holonga. Cette grande dame de Gaborone cherche mari, comment savoir toutefois si ses soupirants en veulent à son cœur ou à son argent ?

« Mma Ramotswe fait souffler sur le polar un vent de nostalgie heureuse et de chaleur humaine qui fait de chacune de ses aventures une oasis irrésistible de fraîcheur et de pittoresque fleurissant au cœur du mystère. »

Christian Gonzales, *Madame Figaro*

1) Unité monétaire du Botswana, signifie « pluie » en setswana. 1 pula = 100 thebe.

↴

2) Viande séchée. (*N.d.T.*) 4

3) Bonjour, madame. (*N.d.T.*) ↵

4) Bonjour, monsieur. (N.d.T.) ↵

- 5) Salle communale de construction batswana traditionnelle, où se réunit le conseil municipal. *(N.d.T.)* ↵

6) Voleur. (N.d.T.) 4

7) Chaussures de brousse en cuir souple. (N.d.T.) ↵